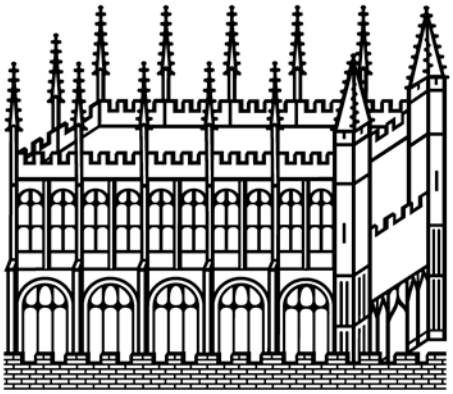


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

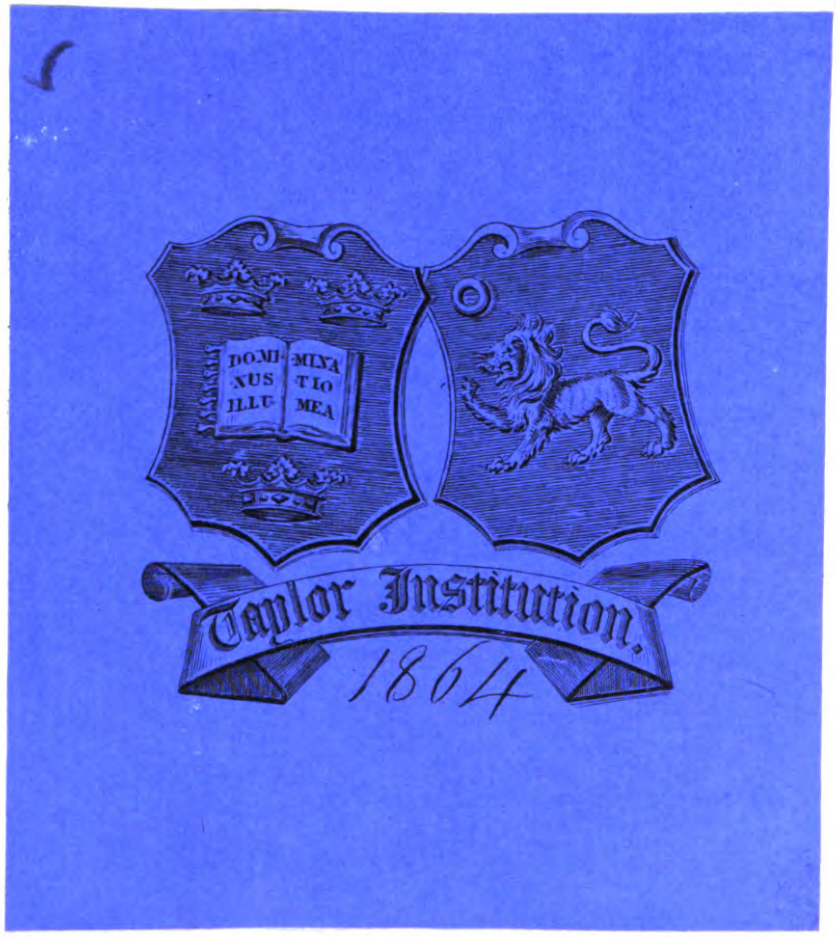
http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

LE TRÉSOR DES PIÈCES RARES OU INÉDITES

AUG. AUBRY, ÉDITEUR.

34. b & 32



LE TRESOR

DES PIECES RARES OU INEDITES

—

RONSARD

TIRÉ A 200 EXEMPLAIRES :

180 sur papier vergé ;
10 sur papier de couleur ;
4 sur papier de Chine ;
6 sur papier vélin.

PARIS.— IMPRIME CHEZ BONAVENTURE ET DUCESSOIS,
55, QUAI DES AUGUSTINS.

OEVVRES INÉDITES

DE

P. DE RONSARD

PIERRE DE RONSARD

OEVVRES INEDITES

DE

P. DE RONSARD

GENTIL-HOMME VANDOMOIS

RECVEILLIES ET PVBLIEES

PAR PROSPER BLANCHEMAIN

PARIS

AUGUSTE AUBRY, LIBRAIRE

RUE DAUPHINE, N. 16.

—

M D CCC LV

PIERRE DE RONSARD

LIBRARY OF THE TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
26 NOV. 1942
OF OXFORD

VERS A RONSARD

L'art de faire des vers, deust-on s'en indigner,
Doit estre à plus haut prix que celuy de regner.
Tous deux egalement nous portons des couronnes;
Mais Roy, ie les reçeus, Poëte, tu les donnes.
Ton esprit, enflammé d'vne céleste ardeur,
Esclatte par soy-mesme, et moy par ma grandeur.
Si du costé des Dieux ie cherche l'aduantaige,
Ronsard est leur mignon, et ie suis leur imaige.
Ta Muse, qui rauit par de si doux accords,
Te soubmet les esprits dont ie n'ay que les corps;
Elle t'en faict le maistre, et te faict introduire
Où le plus fier tyran n'a iamais eu d'empire.

CHARLES IX^e^.

SONNET A RONSARD.

—

A toi, Ronsard, à toi qu'un sort injurieux
Depuis deux siècles livre au mépris de l'histoire,
J'élève de mes mains l'autel expiatoire,
Qui te purifiera d'un arrêt odieux!

Non que jamais j'espère au trône radieux,
D'où jadis tu régnas, replacer ta mémoire.
Nul ne peut de si bas remonter à la gloire:
Vulcain ne tomba pas impunément des cieux.

Mais qu'un peu de pitié console au moins tes mânes:
Que, déchiré longtemps par des rires profanes,
Ton nom d'abord fameux, recouvre un peu d'honneur;

Qu'on dise:—Il osa trop; mais l'audace était belle;
Il lassa, sans la vaincre, une langue rebelle,
Et plus tard de moins grands ont eu plus de bonheur.

SAINTE BEUVE.

A RONSARD.

SONNET.

—

O Ronsard, quand je lis ce grand amas de vers
Que ton siècle admirait et que le nôtre oublie,
Je songe... et je me dis que c'est une folie
De répandre son âme en stériles concerts.

Cependant ma pensée à la rime se plie,
Insensé, je retourne aux Muses que je sers;
Malgré moi je répète aux échos des déserts
Ma chanson, à jamais dans l'ombre ensevelie.

Et quand, pour te venger de leurs dédains altiers,
Revendiquant ta gloire à d'ingrats héritiers,
Je dispute au néant tes débris, ô Poëte!

Je n'ose à ton exemple espérer quelque jour
Qu'un Poëte viendra, m'évoquant à mon tour,
Rattacher une corde à ma lyre muette.

PROSPER BLANCHEMAIN.

PREFACE

En feuilletant les manuscrits de la Bibliothèque Impériale pour y chercher des vers de Des-Yveteaux, dont je préparais alors la publication, je découvris quelques pièces de Ronsard qui ne se trouvaient pas dans ses œuvres.

L'idée me vint de les réunir pour les ajouter à mon exemplaire.

J'y dus joindre également quelques pièces, imprimées dans des recueils de la fin du XVI^e^ siècle et du commencement du XVII^e^.

Enfin, en comparant les éditions originales avec les éditions posthumes, je m'aperçus que Ronsard avait non-seulement fait à un grand nombre de ses ouvrages des corrections importantes et quelquefois malheureuses, mais aussi qu'il avait retranché un certain nombre de pièces

qui avaient échappé à l'éditeur du *Recueil des sonnets, odes, hymnes, élégies et autres pièces retranchées aux éditions précédentes des œuvres de P. de Ronsard* (Paris, N. Buon, 1617, in-12). Ce fut l'objet d'un long et minutieux travail, qui doit néanmoins laisser encore à désirer, car la rareté des éditions originales de Ronsard ne m'a pas permis de les passer toutes en revue. D'un autre côté, je ne puis assurer que je n'ai pas inséré dans mon travail quelques pièces qui figurent déjà dans les œuvres de Ronsard. Les tables ne les désignent que par les premiers mots : il est donc presque impossible, dans le cas où le poëte a modifié le commencement et changé la place d'une pièce, de vérifier s'il l'a définitivement admise ou rejetée. Dans le doute, j'ai cru devoir m'exposer à faire un double emploi plutôt qu'une omission.

A ces deux parties formées : 1° de pièces entièrement inédites, 2° de pièces non comprises aux éditions les plus complètes de Ronsard, j'en ai ajouté deux autres comprenant quelques vers qui m'ont paru devoir être attribués au poëte, et des lettres et opuscules en prose.

J'ai couronné le tout de la curieuse Vie de Ronsard, par Guillaume Colletet, et le livre s'est trouvé ainsi terminé.

Non cependant que, malgré de longues et patientes recherches, je le regarde comme complet.

Il me reste à signaler aux investigations des amateurs de notre vieille littérature plusieurs pièces que je n'ai pu recouvrer :

1° *La Dryade violée*, indiquée par Claude Bi-

net, dans la Vie de Ronsard, à moins que ce ne soit la priapée qui a pour titre *La Bouquinade*, et qui se voit au *Cabinet satirique* (s. l., 1667), t. Ier, page 97 (1).

2° *La Truelle crossée*, où Ronsard, dit Binet, taxe un De Lorme, architecte des Tuileries, qui avait obtenu l'abbaye de Livry. — Serait-ce la pièce à Charles IX, que j'ai insérée, page 127 ?

3° Celle qui commence ainsi ;

Il me desplait de veoir vn si grand Roy de France.

4° Les lettres de Ronsard, que possédait Colletet, et qu'il signale dans sa Vie du poëte.

5° Le reste de la traduction du *Plutus* d'Aristophane, dont deux actes figurent dans les pièces retranchées de 1617.

6° Les projets des quatorze premiers livres de la *Franciade*, signalés par Binet dans la Vie du poëte.

7° Les lettres que M. Lalanne signale dans son *Dictionnaire de pièces autographes volées aux bibliothèques publiques de la France* (Paris, Panckoucke, 1853, in-8°), savoir : une ou plu-

(1) J'ai dû laisser dans le cabinet satirique ce licencieux poème, ainsi que les pièces suivantes de Ronsard, que les curieux y pourront trouver : — deux sonnets : *Lance au bout d'or*, et : *Ie te salue*, tome Ier, pages 38 et 39; deux gaillardises : *Tu te mocques* et *Contente-toy d'vn poinct ;* tome Ier, pages 176 et suivantes. Enfin je signalerai une *Folastrie* très-libre, commençant par ce vers : *En cependant que la ieunesse*, qui se trouve dans le LIVRET DE FOLASTRIES et qui a été réimprimée en 1830 par Pinard, in-8o, goth., à la suite du Banquet des Chambrières.

sieurs lettres à Scévole de Sainte-Marthe, soustraites au manuscrit n° 292 de la Bibliothèque de l'Institut ; deux lettres arrachées dans le volume 8585 du fonds latin de la Bibliothèque impériale, et enfin une autre lettre, adressée à J. de Morel, maréchal des logis de Marguerite, duchesse de Bar, manquant au n° 8589 du même fonds.

P. B.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Quand je commençai, il y a près de deux ans, le travail sur Ronsard que je publie aujourd'hui, je croyais donner le premier au public une esquisse des travaux bibliographiques qui restent à faire sur Ronsard. Mais plus d'une fois j'ai appris, dans les bibliothèques publiques où je demandais les éditions de ce poëte, qu'elles étaient consultées par M. Brunet, le savant auteur du *Manuel du Libraire*, qui prépare sur Ronsard un travail bibliographique complet.

D'un autre côté, M. E. Gandar, ancien membre de l'École française d'Athènes, a joint à son excellente étude sur Ronsard (1) des recherches

(1) Ronsard considéré comme imitateur d'Homère et de Pindare par E. Gandar. Metz, Blanc, 1854, in-8o.

fort curieuses sur les éditions de ses œuvres.

Je réduirai donc mon étude à quelques observations succinctes, renvoyant pour plus de détails à l'ouvrage de M. Gandar et à celui de M. Brunet, qui ne tardera sans doute pas à paraître.

La première publication faite par Ronsard comprenait les quatre premiers livres de ses odes et son *Bocage*. Elle parut en 1550, in-8°, chez Cavellat. Je n'ai jamais vu ce livre, qui n'est cependant pas inconnu aux bibliophiles. Il fut suivi par ses *Amours* (*Les Amours de P. de Ronsard, Vandosmoys, ensemble le 5e de ses Odes;* Paris, Ve Maurice de Laporte (1), 1552, in-8°). A la fin du volume se trouve la musique des sonnets, chansons et odes, par Certon, Goudimel, Orlande, etc. (2). Il renferme aussi le *Voyage d'Hercueil*, contenant une trentaine de strophes de plus que dans les éditions posthumes. Le lecteur trouvera plus loin (page 173) ce

(1) Le libraire Maurice de Laporte fut le prédécesseur de Gabriel Buon. C'est par allusion à son nom qu'il mettait sur le titre de ses livres une vignette représentant Bias sortant de *la porte* d'une ville incendiée, avec la devise OMNIA MEA MECUM PORTO.

(2) Quelques personnes ont cru que Ronsard était l'auteur de cette musique, parce que, dans la préface, l'éditeur dit que le poëte *a pris soin de mesurer ses vers sur la lyre*. Mais cela signifie seulement qu'il a disposé ses odes en couplets propres à être mis en musique, et il est certain, comme le dit d'ailleurs positivement Colletet (voyez page 73), que les airs dont il s'agit ont été composés par Certon, Goudimel et autres.

poëme dans toute son étendue, et sous son titre primitif de : *Les Bacchanales*, reproduit d'après l'édition de 1552.

En 1553, les *Amours* paraissaient de nouveau, enrichis du commentaire de M. A. de Muret. Dans cette édition se voit pour la première fois l'ode 17 du l. I^er^ (*Mignonne, allons voir si la rose*), qui, dit M. Gandar, a plus fait, aux yeux de la postérité, pour la gloire du poëte, que l'*Ode à l'Hospital*, publiée l'année précédente, et si fameuse de son temps.

En 1555, les *Hymnes*, chez André Wechel, in-4°.

En 1556, le second livre des *Hymnes*, chez le même.

La même année, Vincent Sertenas donnait la nouvelle continuation des *Amours*, in-8°.

La renommée du poëte grandissait alors de jour en jour, et ses vers, aussitôt qu'ils étaient composés, paraissaient par petits recueils et par pièces séparées.

Ce fut en 1560 (Paris, Gabriel Buon, 4 vol. in-16, privilége daté de Saint-Germain-en-Laye du 26 septembre 1560) qu'il donna la première édition de ses œuvres, contenant ses *Amours* en deux livres, ses *Odes* en cinq livres, ses *Poesmes* en cinq livres, et ses *Hymnes* en deux livres.

« Sous le titre vague de *Poesmes*, dit M. Gandar, Ronsard comprend tous les ouvrages qui ne rentrent encore dans aucune catégorie nettement déterminée. Peu à peu ils se classèrent et formèrent des recueils particuliers, les Églogues, les Élégies, les Mascarades, les Gayetez,

les Épitaphes ; et voilà comment les *Poesmes*, qui avaient cinq livres en 1560 et sept en 1569, n'en ont plus que deux dans les éditions posthumes.

« Ce recueil des *Œuures*, publié durant le règne éphémère qui sépara du règne de Henri II la régence de Catherine de Médicis et le règne de Charles IX, est particulièrement précieux. Il résume, avec le recueil des OEuvres de Du-Bellay, qui ne survécut pas à Henri II, l'histoire de la révolution poétique opérée par les élèves de Dorat. A partir de ce moment, la brigade se disperse, et elle cesse de régner sans partage sur l'opinion publique. »

La seconde édition des OEuvres (*Les Œuures de P. de R., gentilh. Vandosmois, rédigées en* six *tomes ;* G. Buon, 6 vol. in-4°), superbe édition imprimée en beaux caractères, contenait de plus que la précédente les Élégies et les Discours sur les misères du temps, qui avaient paru dans les sept ans d'intervalle.

Il y a lieu d'observer que ces volumes portent la trace de corrections et de retranchements faits quelquefois avec peu de soin. L'éditeur a négligé, par exemple, de changer les numéros des odes, de sorte que l'ode 18e du 1er livre ayant été retranchée par le poëte, l'ode 17e se trouve immédiatement suivie de la 19e. Au IIe livre, la 14e est suivie de la 16e ; vient ensuite la 18e, etc.

En 1571, 1572 (1) et 1573, Gab. Buon met-

(1) M. Gandar n'a pas connu cette édition.

tait successivement en vente des éditions ou réimpressions nouvelles, in-16, des OEuvres de Ronsard.

La dernière contenait six tomes et était augmentée de la *Franciade*, qui avait paru pour la première fois en 1572 (*Les quatre premiers Livre* [sic] *de la Franciade*. Au Roy tres chrestien Charles neufviesme de ce nom. In-4°. Privil. de 1560. Concession de six ans faite à Buon. Achevé d'imprimer le 13 de septembre [1].)

J'ai vu chez M. Baillieu, libraire à Paris, qui a obligeamment mis à ma disposition un certain nombre de volumes de Ronsard, une édition in-16 de la *Franciade*, parue à Turin chez Jean-François Pico.

En 1578, Buon donnait, pour la sixième fois, les OEuvres de Ronsard, in-16, comprenant sept tomes.

Septième et dernière édition originale : *Les*

(1) La Bibliothèque impériale possède un manuscrit in-folio de 84 pages, contenant le 2e livre de *la Franciade*. Il est réglé en rouge, d'une large écriture du XVIe siècle et couvert en vélin doré; sur les deux plats, on a peint les armes de France, entourées du collier de St-Michel. Si ce manuscrit était contemporain de Henry III on eût ajouté le collier du St-Esprit. Il faut peut-être en conclure que c'est l'exemplaire offert par l'auteur à Charles IX. Il ne paraît toutefois pas être autographe, ainsi qu'on peut le vérifier en le comparant avec le discours sur l'Envie, que possède le même dépôt, et qui est écrit de la main de Ronsard dont il porte la signature.

Ce manuscrit dépend du fonds de St-Germain, où il porte le n° 1665.

J'en ai extrait plusieurs fragments inédits qu'on trouvera page 163 et suivantes.

OEuures de P. de Ronsard, gent. Vand., reuues, corrigées et augmentées par l'autheur ; Paris, G. Buon, un vol. in-fol. (acheué d'imprimer le 4 janvier 1584).

M. Gandar ajoute :

« Cette édition est précieuse entre toutes, puisqu'elle devait être l'expression dernière de la pensée de Ronsard. Elle n'est pas rare : on la trouve à la Bibliothèque Impériale, à la Bibliothèque Mazarine et à celle de l'Arsenal.

« Il y faut joindre les *Derniers vers* de P. de R.; Paris, G. Buon, 1586, in-4°; Lyon, J. Pillehotte, in-16. »

Dans l'entretemps avaient paru nombre de pièces séparées, qui venaient grossir les éditions successives des OEuvres.

Aussitôt après la mort du poëte, arrivée en 1585, Jean Galland, principal du collége de Boncourt, son légataire et son ami, s'occupait de réunir ses *mémoires et ses copies*, d'après lesquels il donnait la première édition posthume :

« Les OEuures de Pierre de Ronsard, Gentilhomme Vandosmois, *prince des poëtes françois ;* Paris, Gab. Buon, 10 part. in-12. » L'imprimeur était Léon Cavellat.

Une autre était éditée à Lyon (1592) par Soubron, en 10 parties in-12. Celle-ci est, je crois, la plus complète de celles imprimées au XVI^e^ siècle. L'éditeur annonce dans le premier volume *cinquante sonnets et plusieurs élégies amoureuses* (il y en a sept) *plus qu'en la dernière édition*. Le volume des odes en contient soixante-huit de plus que celui de Paris. Il y a lieu de penser que, tandis que J. Galland se contentait de faire

imprimer les Œuvres de Ronsard, telles que celui-ci les avait préparées avant de mourir, l'éditeur lyonnais recherchait dans les éditions originales et insérait dans chaque volume les vers qui formèrent plus tard le recueil des pièces retranchées. N'ayant pas eu tous les volumes à ma disposition, je n'ai pu vérifier s'ils contiennent à peu près tout ce qui se trouve dans l'édition de 1617 (Paris). J'ai remarqué seulement que deux odes à Marie Stuart et à Diane de Poitiers (pages 202 et 203 de ce volume) ne se trouvent plus que là et ont été omises, depuis 1567, par tous les éditeurs de Paris, y compris celui de 1617.

Une troisième édition paraissait en 1597 chez la veuve de Gab. Buon, imprimée par Léger Delas.

Une quatrième, en 1604, chez Nicolas Buon, imprimée par P. Vitray, père du fameux imprimeur de la Bible dite de Vitray (ou Vitré).

Ces éditions, sauf celle de 1597, sont fort jolies et ornées de portraits sur bois bien gravés. Les trois premières ne contiennent de commentaires que pour les *Amours*.

L'édition de 1609 (Paris, Nicolas Buon ou Barthélemy Macé, 1 vol. in-fol.) offre pour la première fois le beau titre gravé par Léonard Gaultier et le recueil complémentaire, contenant les poésies que Ronsard avait retranchées de ses œuvres.

Un exemplaire de cette édition, bien conservé, relié en vélin blanc, aux armes de L. Habert de Montmor, un des premiers membres de l'Académie française, avait été offert

par M. Sainte-Beuve à M. Victor Hugo. Ses marges sont enrichies de vers autographes des auteurs les plus distingués de notre époque. Il s'est vendu 146 fr. en 1852, à la vente du poëte. Il a été acquis depuis pour 400 fr. par M. Ch. Giraud, ancien ministre de l'instruction publique, à la vente de qui il a été adjugé pour 900 fr.

La même année 1609, Nicolas Buon donnait une sixième édition en dix tomes in-12, avec la réduction du titre gravé par L. Gaultier et le recueil des pièces retranchées.

Soubron en donnait une septième à Lyon.

L'édition de 1617, la huitième, (Paris, Buon ou Macé, onze parties in-12), est moins jolie que les précédentes, mais elle est plus complète, en ce que le volume des œuvres retranchées a été notablement augmenté. En effet il contient, de plus que celui de 1609, dix-huit sonnets, deux chansons, une préface, un avertissement, une ode, huit poèmes, sept épitaphes, quatre fragments et trois pièces de vers latins.—Il contient même, de plus que l'édition de 1623 dont nous allons parler, trois sonnets : 1° *Il ne faut s'estonner*, 2° *Si tu n'aimois*, et 3° *Quand ie te promettois*.

Les deux volumes in-fol. de 1623 sont enrichis, outre le beau frontispice de L. Gaultier, d'un grand portrait de Ronsard, par Piquet, et de dix portraits gravés par Thomas de Leu.

Enfin, la neuvième des éditions posthumes, celle de 1629-30 (Paris, Mathieu Henault et Samuel Thiboust, dix tomes en cinq volumes in-12), fut la moins belle et la dernière. Les

caractères sont fatigués, le papier médiocre et les portraits sur bois très-grossièrement exécutés. Le volume des œuvres retranchées, qui semble calqué sur celui de 1609, contient moins de pièces que celui de 1617. L'édition offre cette particularité que la pagination des dix parties, faites pour être reliées en cinq tomes, se suit d'un bout à l'autre de chaque tome. Enfin elle n'a d'autre mérite que d'être la dernière. Mais il faut se dire, avec M. Gandar, que le premier volume porte la date de *Mélite*. Corneille prélude au Cid, Malherbe vient de mourir, et Boileau va naître.

Ainsi, dans l'espace de quatre-vingts ans (1560-1630), les OEuvres de Ronsard avaient eu seize éditions (sept originales et neuf posthumes), sans compter les innombrables vers qu'il semait, soit par volumes, soit par pièces séparées, et dont il serait aujourd'hui presque impossible de faire un relevé exact.

Depuis lors le silence s'est fait presque complet autour de cette grande renommée; on n'a plus imprimé que des extraits de ses OEuvres. Le *Recueil des plus belles pièces des poëtes françois* (Paris, Barbin, 1692, 5 vol. in-12) donne trente-quatre pièces de lui. Imbert et Sautereau de Marsy, dans les *Annales poétiques* (Paris, Delalain, 1778-83, 40 vol. in-18) lui ont consacré le tome V presque entier. A Bruxelles, en 1781, la compagnie des libraires imprimait 3 vol. in-12 intitulés, l'un : *OEuvres choisies et odes sacrées de Ronsard*; les deux autres : *OEuvres diverses*. Un autre choix a paru, en 1826, à Paris, chez Werdet, in-32, sous ce titre : *Choix de poésies*

de Ronsard et de ses devanciers du XVI^e^ *au* XVII^e^ *siècle*. Mais le plus judicieux et le meilleur de tous a été donné par M. Sainte-Beuve à la suite de son *Tableau de la poésie au* XVI^e^ *siècle* (Paris, Sautelet, 1828, 2 vol. in-8°). Il a été à peu de chose près reproduit par M. Paul Lacroix (le bibliophile Jacob) en 1840, chez Delloye (1 vol. grand in-18).

P. B.

PIERRE DE RONSARD

PAR GVILLAVME COLLETET

ARMOIRIES DE RONSARD

D'azur
à trois roses d'argent feuillées
et soutenues de sinople.

Extraites de Palliot :
La vraie science des Armoiries.
Paris, 1660, in-folio.

Cette signature a été calquée sur celle de la Lettre à Antoine de Baïf,
page 302 de ce vol.

PIERRE DE RONSARD

PAR GUILLAUME COLLETET (1).

APRÈS que Claude Binet a escrit si amplement la vie de ce grand Héros de nostre Parnasse et que le docte Cardinal du Perron a faict et publié son oraison funebre, il semble que i'aurois fort mauuaise grace de redescendre dans la mesme carrière, Il faut que i'aduoue que i'ay esté sur le poinct de marquer icy son nom seullement,

(1) Cette notice est extraite de l'histoire des Poëtes Français par G. Colletet, précieux manuscrit que possède la bibliothèque du Louvre.

C'est à l'obligeante bienveillance de M Barbier, conservateur-administrateur de cet établissement et de M. Rathery, bibliothécaire, que j'en dois la communication.

et pour les particularitez d'vne si illustre vie, rẽuoyer mes lecteurs à ces deux précieux originaux. Mais puisque i'apprends que l'on trouuoit à dire à mon procédé et que l'on me blasmoit d'auoir passé soubs silence celuy de tous nos poëtes qui a le plus faict parler de luy, ie me suis resolu de ne toucher icy qu'en passant les matieres du subiect que les autres ont approfondies, et de remarquer quelques petites mais curieuses obseruations qu'ils n'ont ny dittes ny sceües, ou du moins qui n'ont pas esté obseruées.

Il nasquit au Chasteau de la Poissonnière au village de Cousture, dans le bas pays Vendosmois, qui pour le spirituel dépend du Maine et, quant au temporel, de Chartres, le samedi 11e iour de septembre de l'an 1525 (1), comme il le dit luy mesme dans vne de ses élegies à Remy Belleau (2) :

(1) L'élégie XX, qui se trouve au tome 6 des Œuvres de Ronsard, in-12, et qui commence ainsi :

Ie veux, mon cher Belleau, que tu n'ignores point.

Les citations qui suivent en sont également extraites.

(2) M. Sainte Beuve, dans la vie de Ronsard qu'il a donnée, en laissant incertain le point de savoir si Ronsard est né en 1525, dit qu'il abandonne à quelque bénédictin futur le soin de calculer en laquelle de ces deux années le 11 septembre tombait un samedi. Ce bénédictin existe. M. Warin-Thierry, a donné un calendrier usuel pour 2200 ans, qui remonte

L'an que le Roy François fut pris deuant Pauie
Le iour d'vn samedy Dieu me presta la vie,
L'onziesme de septembre....

Ce qui aduint l'an 1525 et non pas l'an 1522 comme ont dit quelques-vns au report du Cardinal du Perron, ny 1524 comme a dict Claude Binet luy mesme, puisque certainement selon les véritables Chroniques de France et d'Allemagne, le Roy François premier fust pris deuant Pauie par le Vice-Roy de Naples le 24e iour de Feburier l'an 1525 et non pas l'onziesme iour de septembre, comme l'affirme faussement le mesme Binet (1). Ie sçay bien que la reflexion qu'il faict là dessus est exacte, lorsqu'il dict que l'on pouuoit doubter si en mesme temps la France, par la captiuité malheureuse de ce grand Prince, eust vn plus grand dommage, ou vn plus grand bien par l'heureuse

jusqu'au 1er siècle de notre ère. Par malheur en 1525 le 11 septembre est un lundi et un dimanche en 1524. Mais on pourrait supposer que les calendriers de 1524 ont oublié de compter cette année bissextile, comme elle l'est réellement, ce qui ferait remonter le 11 septembre au samedi, et fixerait la naissance de Ronsard à l'an 1524.

(1) De Thou fait aussi la même réflexion dans son Histoire Générale. Liv. LXXXII, ann. 1585.

naissance de ce grand Poëte. Mais, pour faire valoir vn bon mot, il n'est point à propos de tomber dans des contradictions ny de choquer la vérité de l'histoire, et sa pensée après tout n'eust pas laissé de subsister, quand il eût rapporté seulement à l'année ce qu'il voulut trop punctuellement rapporter au iour.

Mais encores que ce que nous tenons de nos ancestres ne soit plus qu'vn bien de la fortune, non vn bien qui nous soit propre, et qu'il vaille beaucoup mieux estre le premier noble de sa race que d'en estre le dernier; si est-ce que, comme vn riche diamant est tous-iours plus précieux enchassé en or, qu'en cuivre ou qu'en plomb, la vertu qu'vn enfant tient en partage de son pere et de ses ayeux est d'autant plus considérable qu'elle a pris de profondes racines dans vne antique et illustre famille. Celle de Pierre de Ronsard estoit de cette nature, puisqu'il se sentoit du courage et de la générosité de ses illustres ancestres. Et en effect il y auoit plusieurs siècles que le nom de Ronsard estoit signalé dans les armes et que ceux qui le portoient s'estoient alliés dans plusieurs des meilleures familles de France. Il estoit originaire de la Hongrie et de la Bulgarie, où le Danube voisine de plus près le pays de la Thrace, qui deuoit donner à la France aussy bien qu'à la

Grèce la naissance d'vn nouuel Orphée. Et c'est ce qu'il dict luy mesme dans ses vers :

Or, quant à mon ancêtre, il a tiré sa race
D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace ;
Plus bas que la Hongrie, en vne froide part
Est vn seigneur nommé le Marquis de Ronsart,
Riche d'or et de gens, de villes et de terre.
Vn de ses filz puisnez, ardant de veoir la guerre,
Vn camp d'autres puisnez assembla hazardeux,
Et, quittant son pays, fut capitaine d'eux;
Trauersa la Hongrie et la basse Allemagne,
Trauersa la Bourgogne et la basse Champagne,
Et hardy vint seruir Philippes de Valois,
Qui pour lors auoit guerre encontre les Anglois.

Ce courageux cadet, qui se nommoit Baudouin de Ronsard, quittant son pays auec vne troupe de volontaires, se vint en effet deuers l'an 1340 présenter au Roy Philippes de Valois et luy ayant offert son seruice contre ses ennemis, les Anglois, maistres de son Estat, eust l'honneur d'estre employé des lors en plusieurs charges honorables, dont il s'acquitta si dignement que le généreux Prince le combla de bienfaicts et luy fist oublier le soin de retourner en sa patrie. Aussy comme il se fust fortuitement rencontré dans le Vendosmois, le doux air du climat et la

fertilité du terroir luy pleurent au point qu'il se resolut d'y establir sa fortune et mesme d'y prendre femme, ce qu'il fist d'abord si aduantageusement que du costé maternel nostre Ronsard fust allié des plus illustres familles de France :

Du costé maternel i'ay tiré mon lignage
De ceux de la Trimouille et de ceux du Bouchage
Et de ceux de Rouaux et de ceux de Chaudriers,
Qui furent en leurs temps si vertueux guerriers,
Que leur noble vertu, que Mars rend éternelle,
Reprist sur les Anglois les murs de la Rochelle,
Où l'un de nos ayeux fust si preux qu'auiourd'huy
Vne rue, à son los, porte le nom de luy.

Mais ie laisse à Claude Binet, à Paschal du Faux, Angeuin, et à tous nos généalogistes à iustifier, par les temps et par les diuerses alliances, la splendeur de la maison de nostre Ronsard, pour dire que Loys de Ronsard, son pere, fut cheualier de l'ordre et maistre d'hostel du Roy François Premier, selon Binet, et, selon le Cardinal du Perron, seulement du Roy Henry second, à son aduenement à la couronne. Quoy qu'il en soit, ils conuiennent tous deux en ce poinct qu'il seruit les Enfants de France, François et Charles Duc d'Orléans, du viuant du grand Roy François leur pere,

qu'il les accompagna au voyage d'Espagne, lorsqu'ils y furent enuoyez en ostages, qu'il eust bonne part, tres grande part aux bonnes grâces du Roy Henry second, son maistre, et qu'au reste il estoit homme de bonne compaignie et qui monstroit desia vne grande inclination à faire des vers, augure veritable que la nature et la faueur du Ciel se disposoient et conuenoient desia de respandre en luy les precieuses semences de la naissance du plus grand Poëte du monde. Ce braue Loys de Ronsard eust six enfants, le dernier et le plus fameux desquels fust celuy dont il est question, quoique en parlant ainsy de soy, il tasche par modestie de raualer son merite :

Ie ne fus le premier des enfants de mon père ;
Cinq deuant ma naissance en enfanta ma mère.
Deux sont morts au berceau. Aux trois viuants en rien
Semblable ie ne suis ny de mœurs, ny de bien.

L'aisné des trois fut Claude de Ronsard, qui, à l'exemple de ses ancestres, fist profession de porter les armes; et Louis, qui estoit l'vn des trois, fut abbé de Tiron et de Beaulieu. Quant à Pierre de Ronsard, son père, le voyant surpasser ses frères en viuacité d'esprit, le destina

à l'estude des bonnes lettres et a cest effect le fist instruire par vn scauant precepteur en sa maison de la Poissonnière, iusqu'à l'age de 9 ans, qu'il le fit conduire à Paris au College Royal de Nauarre :

Si tost que i'eus neuf ans au College on me mist.
Ie mis tant seullement un demy-an de peine
D'apprendre les leçons du Regent de Vailly,
Puis, sans rien proffiter, du College sailly,
Ie vins en Auignon etc.

Et veritablement en cela il sembla tromper d'abord l'esperance de son pere, qui s'estoit proposé et resolu de l'esleuer, par le moyen des estudes, dans les charges de la justice ou dans les dignités de l'Eglise. Mais ce bel esprit, qui estoit plein de feu et d'action, se voyant contraint par vne vigueur pedantesque, dit vn de nos originaux, et par la seuerité des règles d'vn college, luy qui auoit besoin de quelque passion interieure pour l'exciter a déployer la vigueur de son entendement, plustôt que souffrir quelque violence dans sa volonté, bientôt se desgouta de l'estude; de sorte que ses proches, changeant de resolution aussy bien que luy, le retirerent du college et le destinant aux armes, pour l'exercice desquelles il auoit le corps par-

faictement bien composé, l'enuoyerent au Camp d'Auignon, où il fut donné page au Duc d'Orléans et puis à Jacques VI de Stuart, Roy d'Escosse (qui estoit venu à Paris pour y espouser Magdelaine, fille du Roy François Ier), qu'il accompagna iusques en son royaume et auprès duquel il fut deux années pendant quoy il apprist la langue du Pays. Mais qu'est-il besoin d'allèguer pour cela d'autres tesmoignages que de luy mesme :

Ie vins en Auignon où la puissante armée
Du Roy François estoit fierement animée
Contre Charles d'Autriche et là ie fus donné
Page au Duc d'Orléans. Après ie fus mené,
Suyuant le Roy d'Escosse, en l'Escossoise terre,
Où ie fus trente moys et six en Angleterre.

Et ce prince genereux luy tesmoigna tant d'affection pendant son seiour, et il luy fist tant aymer sa Cour qu'il s'en fallut bien peu que la France ne perdît celuy qu'elle auoit nourry pour estre le chantre de sa gloire. Toutesfois le desir naturel de reuoir sa patrie le sollicitoit a toute heure d'y retourner, et ce qui l'attachoit d'autant plus en ce lieu, c'est l'heureuse connoissance et l'intime amitié qu'il y contracta auec vn certain gentilhomme Escossois nommé

le Seigneur Paul qui estoit fort bon poëte latin et qui prenoit la peine de luy expliquer tous les iours en langue Françoise et Escossoise quelques vers de Virgile et d'Horace ou de quelques autres Autheurs du premier ordre. Et Ronsard, d'autre costé, qui auoit desia pris plaisir à lire quelques rymes de Marot et de nos anciens poëtes François, s'efforçoit deslors de les traduire en rymes vulgaires, le mieux qu'il luy estoit possible. Mais comme il est bien difficile de renoncer au desir legitime que tout homme a naturellement de reuoir sa patrie dont il est esloigné, il quitta l'Escosse et l'Angleterre et, reuenant en France, se retira auprès du Duc d'Orléans son premier maistre :

A mon retour, ce Duc pour Page me reprint.
Longtemps en l'escurie en repos ne me tint
Qu'il ne me renuoyast en Flandres et Zelande
Et depuis en Escosse, où la tempeste grande
Auesques Lassigny cuida faire toucher
Poussé aux bords Anglois ma nef contre vn rocher.

Et le reste, où il dist que ceste tempeste furieuse dura plus de trois iours, et qu'enfin, arriuez sans nul danger, leur nauire fist comme on dist nauffrage au port, puisqu'il se brisa en mille morceaux et que tout s'y perdist vaisseau et baga-

ges, que le soin de sauuer la vie fit abandonner à la mercy des eaux. Ainsy ce futur Arion du Parnasse de la France se garantit heureusement de ce nauffrage funeste. Il estoit alors âgé de pres de seize ans :

D'Escosse retourné, ie fus mis hors de page.
Lors à peine seize ans auoient borné mon aage,
Que l'an cinq cent quarante auec Baïf ie vins
En la haute Allemagne, où dessous luy i'apprins
Ce que vaut la vertu.

En effet aprez qu'il eust seruy le duc d'Orléans, qui l'aimoit fort, comme celuy de tous ses pages qui estoit le plus adroit dans tous les exercices conuenables à vn gentilhomme et qu'il eust suiuy ce prince jusques à son deceds, qu'en suite il eust esté page du Roy Henry second, il aduint que Lazare de Baïf s'en allant en ambassade pour le Roy en la ville de Spire, où se deuoit tenir vne Diette, il accompagna ce grand personnage en ce voyage, où auecque la langue Allemande, il apprit vne infinité de bonnes choses en la compagnie de ce Docte Ambassadeur et de Charles Estienne (1) son medecin

(1) C'est le quatrième de cette fameuse famille des Estienne qui pendant deux siècles illustrèrent l'imprimerie françoise.

ordinaire, et c'est de ce fameux voyage dont a parlé Jean Antoine de Baïf dans ses Poèmes (1):

Mon pere qui alors
Alloit ambassadeur pour vostre ayeul dehors
Du Royaume en Almagne, et menoit en voyage
Charle Estienne et Ronsard qui sortoit hors de page,
Estienne medecin, qui bien parlant estoit,
Ronsard de qui la fleur vn beau fruict promettoit.

A son retour d'Allemagne, où il contracta vne certaine surdité et debilité d'ouye qui le rendit mal propre et incommode dans la conversation, estant retourné à Blois où estoit alors la Cour; comme la ieunesse est prompte à receuoir les impressions amoureuses, il y deuint epris d'vne belle fille appelée Cassandre, dont le nom aussy bien que la beauté luy pleurent de telle sorte qu'il se resolut, à l'exemple de Properce qui auoit celebré Cinthie, Tibulle sa Délie, Ouide sa Corinne, Gallus sa Lycoris et Petrarque sa Laure, de la chanter dans ses

(1) Dans le Poëme adressé au Roi, Henri III qui commence le volume des *Euures en Rime de J. A. de Baïf.* Paris. Lucas Breyer, 1583, in-8°.

J'ai rétabli le texte, que Colletet avoit altéré dans sa citation.

vers et de celebrer dans ses escrits les diuerses passions dont il se sentoit agité pour elle. Ce qu'il fist veritablement depuis avecque tant de doctrine et de si belles fictions, que le nom de Cassandre doit donner de l'enuie à toutes les Dames qui aiment la gloire et la haute reputation. Et ce d'autant plus qu'elle n'estoit qu'vne simple fille et d'vne naissance fort mediocre (comme on le veoit par son poème de la Quenouille dont il luy fist présent et par le commentaire de Muret sur ce petit Poème) (1) :

L'an d'après en Auril l'amour me vint surprendre,
Suiuant la Cour à Blois, des beaux yeux de Cassandre.
Soit le nom faux ou vray, iamais le temps vainqueur,
N'effacera ce nom du marbre de mon cœur.

Mais comme il dut considérer que quelque forte et naturelle inclination qu'il eust à la poesie il estoit impossible de s'esleuer bien haut au dessus du commun sans le secours des sciences et des langues, qui font les scauants, quoy qu'il eust atteint desia l'age de vingt ans et qu'il

(1) La phrase entre parenthèses est barrée dans le manuscrit.

semblast ainsy estre hors d'age de se remettre sous la ferule d'vn precepteur, si est-ce qu'amoureux qu'il estoit de la vraye gloire, il surmonta toutes ces difficultez et ne feignit point; et, se souuenant des beaux traits de Virgile que ce gentilhomme Escossois luy auoit interpretez, il surmonta tous les obstacles qui s'opposoient à son genereux dessein et fist trouuer bon a son pere de se remettre a l'estude des bonnes lettres, ce qu'il luy permit veritablement; mais auecque defense expresse de lire vn liure françois et de s'adonner a la poesie, l'ayant cogneu presque dès le berceau enclin au mestier des Muses. Mais quoy? vn bel esprit qui des sa naissance, auoit receu ces charactères qu'on ne scauroit effacer, ne laissa pas de suiure en secret ses premiers mouuements, aussy bien que le Poete Ouide qui, contre la defense de son pere, ne laissoit pas de composer des vers:

Sæpe pater dixit: studium quid inutile tentas?
Mœonides nullas ipse reliquit opes.

Et ce qui luy en donna d'autant plus la liberté, c'est que son pere mourust bientost après à Paris, assauoir l'an 1544 (1), comme il

(1) Le 6 juin, selon Binet.

seruoit son quartier chez le Roy. Ronsard donc voulant reparer le temps perdu pour l'estude, se vint ranger soubs la discipline de ce docte pere de tous nos grands Poëtes, Iean Daurat, qui enseignoit alors dans mon voisinage (1), à l'entrée du Fauxbourg saint Marcel, et puis au College de Coqueret, les lettres Grecques et Latines à Iean Antoine de Baïf, fils de Lazare. Mais pour ce que i'ai parlé, dans la vie du Poëte Baïf, de l'heureuse emulation qui estoit entre ces deux excellents poëtes et de la forme de leurs estudes, ie m'abstiendray de le repeter icy (2).

(1) La maison de Guillaume Colletet avoit appartenu à Ronsard. Peut-être existe-t-elle encore dans ce quartier. Il seroit curieux de la retrouver. On m'a dit que Soulié, l'ami de Ch. Nodier, la connoissoit et qu'elle seroit dans la rue Neuve Saint Étienne. Colletet en reparle plus loin.

(2) Voici ce que dit Colletet dans la vie de Baïf :

« Ce qui seruit encore beaucoup à le faire estudier auec plus d'assiduité et de courage, ce fut la noble et louable emulation qui se rencontra des lors entre luy et Ronsard, qui, à son retour d'Allemagne, charmé qu'il fut de l'attrait des bonnes lettres, s'estoit aussy, pour les apprendre mieux, rangé sous la docte discipline du mesme Jean Daurat, premierement en la maison de Lazare de Baïf, et puis au College de Coqueret, dont Daurat obtint en ce temps là mesme la Principalité. Mais oublirois-je icy de quelle sorte ces deux futurs ornements de la France s'adonnoient à l'estude? Ronsard, ayant esté nourry ieune à la Cour et dans l'habitude de veiller tard, demeuroit au cabinet sur ses liures iusques a deux ou trois heures apres minuit, et, en se

Tant y a que Ronsard, qui estoit plus agé que Baïf de quatre ou cinq ans, repara bien, par son assiduité à l'estude, ses nonchalances passées. Et comme, dans la conversation de Baïf, plus ieune mais beaucoup plus auancé que luy dans la cognoissance des langues, il apprenoit beaucoup de secrets de la langue grecque et latine, en recompense il luy decouuroit franchement, liberalement les moyens qu'il scauoit pour s'acheminer a la perfection de la poesie françoise. Et ainsy ces deux excellents esprits trauailloient à l'enuy pour la gloire de leur patrie et pour la leur propre, ce qui n'estoit pas vne petite satisfaction à leur docte maistre, qui se tenoit bien glorieux d'auoir de si nobles disciples, dont il admiroit tous les iours les progrez si aduantageux. Dans ceste contention d'honneur, il demeura sept ans auecque cet illustre precepteur, continuant tousiours l'estude des lettres, des langues et

couchant, il reueilloit le ieune Baïf, qui se leuoit et ne laissoit pas refroidir la place.

« Apres tant de doctes conferences que Ronsard eut auec Baïf, qui à toutes heures luy denouoit les plus fascheux commencements de la langue Grecque, comme Ronsard en echange lui apprenoit les delicatesses de la poésie Francoise, il ne faut s'estonner s'ils deuinrent tous deux les plus sçauans hommes de leur siecle. »

des sciences, des humanistes et des philosophes :

Conuoiteux de scauoir, disciple ie vins estre
De D'Aurat à Paris, qui sept ans fut mon maistre
En grec et en latin, etc.

Et comme les lettres florissoient extresmement alors en l'vniuersité de Paris, qui estoit remplie de professeurs, dont la voix et la doctrine se reconnoissent encore tous les jours dans leurs fameux ouurages, il se rendit aussy auditeur du docte Adrien Turnebe, lecteur du Roy et l'ornement des bonnes lettres. Et ce fut sous la discipline de cet excellent maistre qu'il se mist a feuilleter si exactement tout ce que l'Antiquité a de rare et de beau, voire mesme tout ce qu'elle a de plus secret et de plus caché, que l'on pust dire de luy qu'en peu de temps il eust assez d'adresse et de force d'esprit pour se naturaliser dans Athènes et dans Rome. Et mesme au rapport d'vn autheur de son temps, Georges Crittonius, il penetra si auant dans les bibliothèques publiques et particulieres qu'il fist vn Recueil des vers de plusieurs poetes grecs, dont nous ne cognoissons presque que les noms, dans le dessein de les communiquer au public, et qu'à cet effet en

mourant il laissa ce recueil dans les mains de son intime amy Jean Galandius, qui eust peu et deu mesme nous faire part de ces antiques et nobles productions d'esprit. Aussy comme Ronsard deut, auec vne extraordinaire diligence, employer toutes les heures de son temps dans ces estudes estrangeres, il les possedoit au point qu'il eust peu les escrire auec assez d'ornement. Mais l'affection naturelle qu'il auoit pour sa langue maternelle l'emporta de telle sorte, qu'il aima beaucoup mieux enrichir sa langue des despouilles des langues estrangeres, qu'en la negligeant deuenir luy mesme estranger dans sa propre patrie. Des qu'il vint à considerer que les Muses francoises, jusques auparavant luy, n'auoient rien faict autre chose que de ramper sur la terre et n'auoient iamais eu la hardiesse ny la force de s'esleuer iusqu'au ciel, que tous ceux qui auoient escrit iusques a son temps n'auoient eu que des sentiments fort bas, auec des rymes simples et populaires qui n'auoient rien que la voix et le son,

Verba et voces prœtereaque nihil.

il eust le courage d'employer le premier toutes les grâces et les beautez qui rendent la poesie grecque et latine si florissante, et d'en orner

nostre langage, de le fortiffier de leurs belles doctes inuentions, d'imaginer auec eux de noueaux mots, de reparer les vides, comme il s'en glorifie si iustement luy mesme :

Je vy que des François le langage trop bas
Se traisnoit sans vertu sans ordre ny compas.
Adoncques, pour hausser ma langue maternelle.
Indompté du labeur, je trauaillay pour elle;
Je fis de nouueaux mots; je rappelay les vieux,
Si bien que son renom ie poussay iusqu'aux cieux.
Je fis, d'autre façon que n'auoient les antiques,
Vocables composez et phrases poeticques,
Et mis la poésie en tel ordre, qu'apres
Le François fust esgal aux Romains et aux Grecs.

Et en effect, si nostre poésie est si belle et si pompeuse parmy nous, si elle est telle que ceux qui parmy nous ont chanté les louanges des Dieux ne cedent ny a Homere, ny a Hesiode, que ceux qui, sur le Parnasse François, ont chanté la gloire des heros ne doibuent rien ny a Virgile ny a Pindare, que ceux qui dans des poemes epiques ne cedent ny a Virgile ny a Lucain; que nos Odes et nos Elegies ne doiuent rien a celles de Pindare, ny a celles d'Ouide et de Tibulle; certes, pour rendre le tesmoignage à la verité, nous deuons tous ces signalez aduan-

tages aux trauaux du grand Ronsard, qui dans toutes sortes de vers a rendu la palme douteuse entre les autres et luy et a peut-être osté à nos nepueux l'esperance de le surmonter. Car comme il se fut remply l'esprit de toutes ces belles lumières dont vn excellent esprit est capable ; comme il n'auoit ny faute de cœur ny d'enthousiasme, pour monstrer que la poesie estoit nee en France auecque luy, il se mist peu à peu à composer tant de vers et à traiter de si differentes matieres qu'il fit aduouer d'abord que la vraie poesie estoit nee en France auecque luy. Il composa des vers d'Amour et il le fit de telle sorte qu'au iugement de ceux de son siecle, il surpassa de bien loin en cela le prince des Poëtes Italiens, Petrarque, puis que notre poëte ne traitta pas comme luy l'amour folle en théologien, l'amour folle et prophane qui se doit traiter mollement et auecque des sentiments delicats et conformes à sa nature. D'où vient que Pasquier asseure, que dans la Cassandre de Ronsard, il s'y rencontre cent sonnets qui prennent leur vol jusques au ciel et qui effacent tout ce que l'on a faict en ce genre d'escrire. Aussi adioute-t-il que ce grand poete fit ceux cy seulement pour contenter son esprit et que, quant à ses autres vers amoureux, il les composa pour plaire aux Dames et aux Seigneurs

de la Cour. Aussy par ces premiers echantillons de son esprit, Dorat qui a toujours eu ie ne scay quoy d'vn diuin genie pour predire les choses a avenir, luy predict qu'il deuiendroitvn iour l'Homère de la France, lequel augure il mit si auant dans son esprit, qu'à l'instant comme il estoit passionnément amoureux de la gloire, il rechercha finalement, par ses veilles et par ses trauaux inuincibles, tous les moyens imaginables de le deuenir.

Dans ceste pensée, il composa tant d'ouurages differents que iamais poëte n'escriuit dauantage ny peut-estre avec tant de cœur et de génie, comme on le peut veoir par la lecture de ses œuures, sur lesquelles ie feray tantost quelques reflexions particulieres.

Quoy qu'il en soit, comme l'enuie ne manque iamais d'attaquer ceux qui doibuent estre vn iour audessus d'elle, dès que Ronsard eust publié ses premieres Amours et les quatre premiers Liures de ses Odes, plusieurs petits rymeurs de Cour, (dont elle ne manque iamais) ialoux de sa gloire naissante, tascherent d'en effacer la splendeur, par leurs ignorantes critiques et par leur lasche medisance.

Mellin de Sainct-Gelais, plutost meu, dict l'original (1), du cry de ces grenouilles courti-

(1) L'original, c'est Binet, que Colletet cite quelquefois et paraphrase souvent.

sannes que de son iugement propre, fut celuy qui prist le premier à tasche de discrediter publiquement es escholes, les doctes vers de Ronsard, qu'il tascha de faire passer, en la presence du Roy, pour poëte obscur et tenebreux et plus vain que la vanité mesme. De quoy Ronsard se vengea publiquement aussy par vn seul mot, qui fust cogneu de toute la France, lorsque dans la publication de l'hymne sur la Mort de la Royne de Nauarre, il insera sur la fin ces vers :

Préserue moy d'Infamie,
De toute langue ennemie
Et de tout acte malin;
Et fay que, deuant mon Prince,
Desormais plus ne me pince
La tenaille de Mellin.

Ce qui l'irrita de telle sorte, luy et ses sectaires, qu'ils furent tous sur le poinct d'escrire contre Ronsard qui les consideroit au dessous de luy, comme vn aigle royal regarde du plus haut des nues des geays et des pies qui caquettent sur des basses bruyeres. Mais ce qui leur imposa silence, ce fust lorsque ce grand Caton de son siecle, Michel de l'Hospital, qui estoit des lors Chancelier de la Royne de Nauarre et

qui fust depuis Chancelier de France, entreprist de viue voix et par escrit mesme la deffense de Ronsard, ce qu'il fist dans deux poëmes tres considerables dont l'vn est vne excellente Elegie latine, qu'il composa en son nom et qui commence ainsy :

Magnificis aulæ cultoribus atque poetis,
Hœc Lorid scribit valle poeta nouus, etc.

Et l'autre est vne docte Epistre en vers, qu'il adressa a Charles Cardinal de Lorraine, en la Louange de Ronsard, où ce grand Chancelier respond pertinemment à toutes les calomnies des petits enuieux de ce grand poëte, qu'il esgale a Virgile :

Dubiamque facit tibi Mantua palmam,
Aspice quàm se tollit humo, quàmque arduus altum
Fert cœlo caput et clara inter sydera condit.

Mais surtout il est excellent lorsqu'il respond aux accusations de quelques delicats courtisans, qui reprochoient a ce cygne françois l'obscurité de ses vers à cause de tant de fables et d'ornements poëtiques dont il enrichissoit ses ouurages, obscurité qui n'estoit nullement à blasmer puisqu'elle ne procedoit pas de la

faute de l'autheur, qui s'exprimoit tousiours noblement, mais de l'ignorance de ceux qui le lisoient et qui ne sçauoient pas la difference notable qu'il y a entre vn grand Poëte et vn simple Rymeur.

Que j'en cognois à la Cour qui traiteroient encore de la sorte le grand Ronsard s'il reuenoit au monde! Mais apres tout, parmy les esprits sublimes et bien faicts, ils se rendroient aussy ridicules que le furent les aduersaires de Ronsard. Et peut-estre se trouueroit il encore, comme en la personne du grand Seguier, vn autre Chancelier de France qui se rendroit son Mecène et son panegyriste tout ensemble et feroit aduouer que tous les siecles ne produisent pas des ouuriers capables de faire, comme disoit un ancien, des mondes de doctrine et d'enthousiasme, ainsy que ce grand Poëte; du quel on peut dire qu'il estoit le seul admirable a comprendre vn subiect et a le remplir dignement et qui faisoit ce que Pline le ieune disoit de Passienus : *Omnia tanquam singula solus absoluis.*

Cette troupe de muguets ignorants, qui, selon nostre original, auoient gagné du credit plus par opinion que par raison, et qui ne faisoient rien trouuer de bon aux princes que ce qui leur plaisoit, ne fust pas plustost deffaite

par les vers du Chancelier de l'Hospital et par la declaration publique que fist, en faueur de Ronsard, ceste sçauante princesse Marguerite de France, sœur du Roy, qu'elle prendroit son party contre les ennemis de la gloire de ce grand Poete, que le Roy, que l'on auoit infecté de ceste mauuaise créance, commença à changer d'opinion et à gouster de telle sorte les odes de Ronsard, qu'il estima à grand honneur d'auoir vn si bel esprit en son Royaume, et a son exemple toute la France commença d'encenser Ronsard et ses ennemis mesme, puisque Mellin de Saint-Gelais fust vn des premiers qui chanta la palinodie et qui rechercha soigneusement l'amitié de Ronsard. Et Ronsard, de son costé, fust bien ayse de luy tesmoigner par ceste belle Ode :

Tousiours ne tempeste enragée
Contre ses bords la mer Egée, etc. (1)

Qu'il estoit veritablement genereux, puis qu'il rendoit leur reconciliation publique et immortelle. Ainsy tous ces aduersaires estant esuanouis, il vid sa reputation s'espandre par tout le

(1) Livre IV. Ode 21e.

monde, à mesure qu'il le remplissoit de ses doctes et laborieux ouurages.

Et ce fust pour cela que ce grand architecte du Roy Henry II, Pierre L'Escot de Clany fit engrauer en demy bosse, sur le haut de la face du Louvre, vne Deesse qui embouche vne trompette, voulant par là designer la Muse de Ronsard, ainsy qu'il le dit vn iour a ce grand Prince. Comme ce fust en ce mesme temps que nostre grand poëte receut, de la part du celebre parlement de Tholose, non pas vne eglantine, comme a dit Estienne Pasquier, mais comme l'a iustement remarqué nostre original, vne Minerue d'argent massif qui, par vn decret public, luy fut liberalement enuoyée, pour marque de son merite, qu'ils iugeoient au dessus de l'eglantine, du soucy et de la violette, qui sont les prix ordinaires instituez depuis tant de siecles par la noble et scauante Dame Clemence d'Isaure, pour ceux qui faisoient esclatter leur esprit dans le mestier des Muses et de la poësie. Present, honorable et iudicieux tout ensemble, dont la memoire ne mourra iamais dans nos escholes et qui publiera eternellement que l'illustre parlement de Tholose, dont le grand Guy du Faur de Pybrac estoit alors le chef, est en possession d'estre le fauorable appuy de nos Muses et le noble dispensateur des doctes et

solides recompenses. Mais puisque ie suis sur la iuste reconnoissance que l'on rendit au merite de Ronsard; la Royne Elisabeth d'Angleterre et Marie Royne d'Escosse rauies de ses vers luy firent souuent de riches presents, et entre autres cette dernière princesse, toute prisonniere qu'elle estoit, l'an 1583, luy enuoya par vn de ses secretaires, nommé le seigneur Nauzon, vn buffet de deux mille escus, en forme du rocher de Parnasse et vn Pegase au dessus, auec cette inscription honorable :

A Ronsard l'Apollon de la source des Muses.

Le Roy Charles IX, prince genereux au possible, qui l'aimoit jusques au point de luy escrire souuent et mesme de ne pouuoir viure sans luy, outre les gages ordinaires qu'il luy donna, le gratifia encores de pensions et de quelques benefices, comme de l'Abbaye de Bellozanne, ou de Beaulieu-au-Maine, disent d'autres et de quelques prieurés. Quoyque ce Prince dist quelquefois en riant qu'il auoit peur de perdre son Ronsard en luy donnant trop de biens, que cela le pouuoit rendre paresseux aux sacrez exercices des Muses, et que le bon poëte ne se deuoit non plus engraisser que le bon cheual, qu'il le falloit entretenir seulement

et non pas l'assouuir ; si est-ce qu'au poinct que ce Prince l'aimoit, il est bien croyable, s'il eust vescu dauantage, qu'il l'eust mis au plus haut poinct de gloire et de biens où iamais poëte ait esté esleué depuis le siecle des Mecene et des Auguste. Et a propos de l'estime que ce grand monarque de France, l'ornement des Valois, faisoit de son cher Ronsard, il me souuient d'auoir leu, en quelque endroict, qu'vn iour ce grand Prince allant au Palais pour la vérification de quelques nouueaux edicts, il l'aperceut dans la grand salle et dans la foule de ses courtisans et, luy faisant fendre la presse en l'appelant : — »Vien, luy dit-il hautement, mon cher Poëte, t'asseoir avec moy dans mon throsne royal ! « Honneur insigne que Ronsard refusa auec un humble et modeste compliment.

A ceste obseruation qui regarde l'honneur i'adioute celle cy qui regarde l'vtile, c'est que i'apprends du Iournal du Roy Henry III^e^, qu'en l'an 1581, ce prince liberal et magnifique donna à Ronsard et à Baïf, poëtes, ce sont ses mots, a chascun deux mille escus comptant, a cause des vers qu'ils firent pour les mascarades et les tournois des nopces du Duc de Joyeuse, outre les liurées precieuses qu'ils receurent du marié et de la mariée. Cela s'appelle aimer effectivement les Muses. Aussy florissoient elles

alors de telle sorte que l'on peut dire, en l'honneur de la race des Valois :

Sint Mæcenates, non deerunt, Flacce, Marones.

Mais comme il n' y a point au monde de repos si bien estably qui n'ait ses trauerses, à peine nostre grand Ronsard eust il imposé silence aux aduersaires de sa gloire naissante, qu'après la mort du Roy Henry II^e^ et soubs le regne du Roy François, les troubles pour la religion commencerent à s'esleuer en France, ce qui donna subiect à Ronsard de s'opposer par ses escrits aux erreurs de l'opinion nouuelle et, dans le dessein de faire rentrer chacun en son debuoir, de publier des remontrances, qui furent jugées de tant d'efficace, pour combattre les enemis de la religion et peut estre de l'Estat, que, comme le Roy et la Royne sa mère l'en remercièrent publiquement, et comme le pape mesme Pie V l'en remercia par lettres et bulles expresses, aussy ceux de la religion réformée commencèrent à l'attaquer et à composer contre luy des vers si piquants et si satyriques, mesme si pleins d'horribles calomnies, que ses amis d'abord l'estimèrent bien malheureux d'auoir attaqué le premier et de s'estre volontairement rendu l'objet de la mocquerie.

Mais certes vn génie merveilleux eut interest de faire ce noble coup d'essay, puisque les vers et la prose que l'on escriuit contre luy ne firent qu'aiguiser son esprit et sa colère de telle façon que luy, qui s'estoit touiours si à propos aydé des lettres profanes, sceut si bien, pour la deffense de l'honneur de l'Eglise et du sien propre, apporter les thrésors et les richesses de l'Egypte en la Terre sainte, que l'on recogneut incontinent, dict le Cardinal du Perron, que toute l'élégance et toute la douceur des lettres humaines et sacrées n'estoient pas du costé des hérétiques, comme ils le prétendoient. Aussy les rendit-il par ses responses ardantes et fort viues, si confus et si estonnés qu'ils demeurèrent sans réplique, et n'eurent plus ny de voix ny de langue pour abboyer contre la vérité et contre la réputation du grand Ronsard; ce qui fit paroistre combien il auoit un esprit vniuersel à la poésie, puisqu'il ne se proposa iamais de subiect qu'il ne le traitâst si dignement que pas vn autre ne s'en put iamais mieux acquitter que luy. Ainsy partout il a esté supérieur aux autres et partout esgal à luy mesme; effort merueilleux de son imagination naturelle qu'il auoit extrêmement forte et constante tout ensemble, et qui estoit encore fortifiée par ceste autre incommodité que son accident lui apportoit,

qui estoit l'amour de la solitude. Et certes c'est de cette mesme fameuse response dont parle en ces termes vn célèbre orateur latin de son temps, Georges Critonius : *Dicam liberè,* dit-il, *una illa Ronsardi apologia contrà transfugam hæreticum plus infamiæ hostibus, plus laudis et ornamenti nostris attribuit, plures vacillantes in fide confirmavit et stabiliuit, quam multorum Theologorum è superiore loco habitæ conciones.* Ce qui est à dire pour parler françoisement: Ceste docte apologie que Ronsard composa pour soy mesme, contre cet hérétique partisan de Genève, marqua plus de honte et plus d'infamie sur le front de nos aduersaires, et apporta plus de gloire et plus de louanges aux nostres, et confirma plus d'esprits chancelants dans la viue foy de nos pères que n'auoient faict les sermons et les catéchèses de plusieurs sçauans théologiens et célèbres prédicateurs, et le reste que l'on peut puiser dans sa source. Mais encore qu'il eût vne plus puissante inclination à la poésie qu'aucun poëte n'eut iamais au monde, si est ce qu'il ne laissoit pas encore d'estre excellent orateur, et cela de telle sorte que ses discours en prose, comme la préface si raisonnable de son art poétique, sa docte préface en faueur de la musique qu'il adressa au roy François second sur les airs des plus

célèbres musiciens de son temps, qui ne se trouue point dans ses œuures, mais qui fut imprimée à Paris l'an 1561, au frontispice de leurs ouurages (1) sont si pleines des plus beaux traits et des plus viues lumières de la rhétorique, et sont escrites auecque tant d'art et d'vn style si noble et si pur, que l'on peut dire qu'il ne se void rien de son temps escrit de plus belle manière; ce qui dément bien ces philosophes naturels qui soustiènent obstinément qu'à cause des diuers tempéraments vn mesme homme ne sçauroit estre excellent orateur et poëte tout ensemble. Aussy fut ce pour cela que le Roy Henry III^e^, qui estoit le plus éloquent homme de son royaume, le choisit pour estre vn des premiers de ceste docte et fameuse Académie de sçauans hommes qu'il institua auecque tant de plaisir et qu'il honoroit si souuent de sa présence royale. Les doctes discours qu'y fit Ronsard des vertus actiues (2) et quelques autres encore qui sont entre les mains des curieux confirment puissamment ce que i'ay dict de la force de son éloquence et qu'encore, comme dict vn de nos originaux, Claude Binet,

(1) Il est à regretter que Colletet n'ait pas désigné plus clairement le livre où se voit cette préface. Je n'ai pu jusqu'à présent le découvrir.

(2) Ce discours des Vertus Actives se trouve plus loin.

qu'il ne parlast pas des mieux en propos communs et familiers, se plaisant plustost en vne dédaigneuse nonchalance qu'il mettoit au compte de sa liberté naturelle, si est ce que lorsqu'il auoit à discourir en la présence ou par le commandement des grands, il le faisoit auecque tant d'appareil qu'il ne se voyoit alors rien de plus docte ny de mieux trauaillé. Auec tant de bonnes et rares qualités intellectuelles, il en ioignoit tant de morales, qu'il estoit touiours esgalement aimé et respecté tout ensemble. Sa conuersation, dit vn de nos originaux, estoit fort facile auecque ceux qu'il aimoit, mais il aimoit sur tous les hommes studieux, vertueux et de nette conscience, et qui estoient libres, aimables, simples, sans fiction ny afféterie courtisanes, pouuant hardiment se vanter luy mesme que ses mœurs, son visage et ses escrits portoient touiours ie ne sçay quoy de noble sur le front, et, en toutes ses actions, on voyoit paroistre les effets des graces d'vn vray gentilhomme françois, estant au reste libéral et magnifique en la despense de ses biens. Il n'estoit enemy d'aucun, et si quelques vns se sont rendus ses enemys, ils le doibuent imputer à leur propre faute, et sa douceur naturelle les en a tousiours faict repentir ou publiquement ou en secret. Quant à l'extérieur, il eut la taille

du corps haute et droicte, autant que l'on le peut iuger de ses portraicts que l'on trouue en tant de lieux, sans parler de ceux qui se trouuent dans ses ouurages. Il eut le visage beau et maiestueux, le front large, les yeux vifs et perçants, le nez aquilin, le poil et les cheueux crespus et chastains (1), le col long et bien tourné; et à voir toutes les graces de son corps, il estoit aisé de iuger qu'il auoit l'âme généreuse, et que son esprit estoit animé d'vne ardante vigueur et esclairé de certaines lumières qui ne pouuoient procéder que des fauorables influences du ciel. Mais comme en sa ieunesse il auoit eu le corps fort et robuste, ses longues et laborieuses veilles, iointes aux infirmités et aux maladies qu'il auoit contractées en sa ieunesse, dont il n'auoit, dict-il en quelque endroict, que trop gaspillé la fleur, l'affoiblirent de telle sorte, sur le déclin de sa vie, qu'il s'estonnoit luy mesme de se voir si changé. Aussy ne passa-t-il point la soixantième année de son âge, car, après auoir été longtemps et cruellement tourmenté de goutte, il rendit enfin l'esprit à Dieu l'an 1585, le vendredy 27 décembre, sur les deux heures de nuict, ayant vescu soixante vn ans, trois mois et seize

(1) Il avait d'abord mis : Blondoyant.

iours, et fut enterré où il mourut, ie veux dire en l'vn des fauxbourgs de la ville de Tours, dans l'église de saint Cosme, dont il estoit prieur, qui fut le lieu mesme où estoit mort autrefois ce sauant et fameux personnage (1). . . . . Berengarius dont i'ay faict aussy la vie dans mon histoire des hommes illustres.

Quiconque sera curieux de voir les circonstances de sa mort, les difficultez qu'il auoit à trouuer la douceur du sommeil, les estranges douleurs qu'il souffroit en patience, les diuers changements de lieux qu'il fit pendant sa maladie, les dernières paroles chrestiennes qu'il proféra, en vn mot toutes les particularitez de la vie la plus illustre et de la mort la plus constante et la plus chrestienne du monde, peut consulter ce qu'en ont dict et publié les originaux que i'ay cités tant de fois. A quoy i'adioute que de plusieurs lettres escrites de sa main propre à son cher amy Jean Gallandius, qui sont heureusement tombées entre les miennes, i'apprends qu'il ne pouuoit se résoudre sur les dernières années de sa vie à quitter sa maison de Croix-Val pour aller à la cour, et y mendier ie ne scay quelle mondaine faueur de laquelle par modestie il se pouuoit bien passer plus iustement, dit-il,

(1) En blanc au manuscrit.

que ces bons pères philosophes qui n'auoient pour tous meubles que le baston, le manteau haillonné et le creux de la main. Néantmoins que si tost que ses vilaines gouttes l'auroient quitté, qu'il seroit son hoste plus tost que l'hyrondelle, mais de sa force (1). . . . autrement qu'il ne le pouuoit, estant assez riche et content de sa réputation acquise par ses longues veilles, estudes et trauaux :

Dum fata Deusque sinebant
Vixi et quem dederat cursum fortuna peregi.

Et par ceste mesme lettre dattée de Croix-Val le 17e iour de décembre 1584, i'apprends encore qu'il auoit vne pension du Roy, de quatre cents escus, dont il enuoyoit la quittance à Gallandius son amy, pour la receuoir en son nom et en son acquit du thrésorier Molay, et « en cas, dit Ronsard, qu'il vous traisne et qu'il refuse de payer, dites luy, en sortant de sa chambre : Vous ne debuez point, Monsieur, tomber sur la pointe de la plume de Monsieur de Ronsard qui est homme mordant et satyrique, au reste vostre voysin et qui sçait fort bien comme toutes choses

(1) Il y a là quelque erreur ou omission; la phrase est incompréhensible.

se passent. » Ie ne sçay si nos thrésoriers d'auiourd'huy trouueroient ces parolles de douce digestion, mais ie sçay bien qu'en ce temps là les plus grands et les plus riches craignoient d'encourir la iuste indignation d'vn poëte, et qu'ils prenoient à tâche de les obliger de bonne grâce.

Par vne autre de ses lettres (1), encore dattée de sa maison de Croix-Val, le 9e jour de septembre 1584, i'apprends que iusques alors il n'auoit reçu aucun aduantage de tous les libraires qui auoient tant de fois imprimé ses escrits, mais que pour cette édition qu'il préparoit et qu'il auoit exactement reuue, il entendoit que Buon, son libraire, luy donnast soixante bons escus, pour auoir du bois, pour s'aller chauffer cet hyuer auec son amy Gallandius, et s'il ne le veut faire, dict-il, il exhorte son amy d'en parler aux libraires du Palais qui en donneront sans doubte dauantage, s'il tient bonne mine et qu'il sçache comme il faut faire valoir le priuilège perpétuel de ses œuures; ce qui est d'autant plus à remarquer que les priuilèges d'auiourd'huy ne sont que pour quelques années et non pas perpétuels, et ensuitte il lance plusieurs traits de raillerie contre l'auarice de certains libraires qui veu-

(1) Que sont devenues toutes ces lettres de Ronsard?

lent proffiter de tout, receuoir tousiours et ne donner iamais rien.

Finalement, par vne autre de ses lettres du 22 octobre 1585, qui estoit escrite enuiron deux mois deuant sa mort, i'apprends qu'il se trouuoit extrêmement foible depuis quinze iours en la mutation de l'automne à l'hyuer, qu'il estoit deuenu fort maigre et qu'il auoit peur de s'en aller avec les feuilles; toutefois qu'y estant tout à faict resolu, il souhaittoit que ce fust plus tost que plus tard; qu'il n'estoit plus au monde sinon *iners terræ pondus,* qu'vn fardeau inutile sur la terre, aussy ennuyé de luy mesme qu'il l'estoit des autres, le suppliant au reste de l'aller trouuer, estimant que sa chère présence luy seroit vn véritable remède. Et c'est de ceste mesme lettre dont Binet faict mention dans la vie de Ronsard. Sa demeure ordinaire, disent nos originaux, estoit ou à Saint Cosme près de Tours, dans une isle, lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Tourraine, ou à Bourgueil en Aniou, où il se plaisoit fort, à cause de la chasse dont il aimoit fort l'exercice, comme aussy à Croix-Val où il recherchoit tousiours la solitude de la forest de Gastine; tantôt les riues du Loir, tantôt les bords de la fontaine Bellerie ou de celle d'Heleine, qu'il a tant et si hautement célébrée dans ses vers. Et

certes c'étoit là que l'on le rencontroit souuent seul, mais tousiours en la compagnie des Muses qui luy inspiroient toutes les belles inuentions qui rendent ses promenades éternelles.

Quand il estoit à Paris, et qu'il se vouloit resiouir ainsi que ses amis intimes, ou composer à requoy, il se délectoit, ou à Meudon, tant à cause des bois que du plaisant aspect de la riuière de Seine, ou à Gentilly ou à Hercueil, tant à cause de l'agréable fraischeur de la riuière de Biesure que de leurs grottes et de leurs fontaines que les Muses recherchent naturellement. Il aimoit encore fort la demeure du collège de Boncourt où il se retiroit sur la fin de ses iours auecque son cher Gallandius, comme dans la maturité de son aage il aimoit le séiour de l'entrée du fauxbourg saint Marcel, à cause de la pureté de l'air et de ceste agréable montagne que i'appelle son Parnasse et le mien. Et certes ie marqueray tousiours d'vn éternel crayon ce iour bienheureux où la faueur du ministre de nos Roys me donna moyen d'achepter vne des maisons qu'il aimoit autrefois habiter en ce mesme fauxbourg, et sans doubte, après celle de Baïf, celle qu'il aima le plus. Et aussy fut ce sur ce suiet que ie composay, il y a quelques années, vn sonnet que ie ne feindray point d'insérer icy, pour marque du respect inuiolable

que ie porte à la mémoire de ce diuin homme, et de la ioye que ie ressens d'habiter les sacrés lieux que ses Muses habitèrent autrefois auec tant de gloire (1) :

Je ne voy rien icy qui ne flatte mes yeux.
Ceste cour (2) *du Ballustre est gaye et magnifique.*
Ces superbes lyons qui gardent ce portique
Adoucissent pour moy leurs regards furieux.

Ce feuillage animé d'un vent délicieux (3)
Joint au chant des oiseaux sa tremblante musique.
Ce parterre de fleurs, par un secret magique,
Semble auoir dérobé les estoiles des cieux.

L'aimable promenoir de ces doubles allées (4),
Qui de prophanes pas n'ont point esté foulées,
Garde encore, ô Ronsard, les vestiges des tiens.

Mais, ô noble désir d'vne gloire infinie!
Je trouue bien icy mes pas auec les siens,
Et non pas dans mes vers sa force et son génie.

Cependant pour venir au détail de ses ouurages et pour y faire quelques obseruations que l'on ne trouue point dans les originaux

(1) Nous avons cru devoir reproduire les notes passablement railleuses que Tallemant des Réaux (Historiettes, Paris, Delloye, 1840, in-12, t. IX, p. 185), ajoute à ce sonnet, qu'il extrait des épigrammes de Colletet, p. 471.

(2) Elle a quatre pieds en carré (T).

(3) Un grand mûrier, dont il vendoit les mûres (T).

(4) Les allées sont de quatre pieds chacune (T).

dont i'ay parlé, ny ailleurs mesme qu'icy, puisque c'est vn petit fruict de mes méditations et de mes diuerses lectures, ie diray que ses œuures sont diuisées effectiuement, non pas en sept, comme a dict vn de nos bibliothéquaires, mais en dix, selon la dernière édition qui en fut faicte à Paris, in-fol., l'an 1623.

La première contient les *Amours de Cassandre*, qu'il publia à Paris, in-8°, dès l'an 1552, sans commentaires Et l'an 1553, il les fit réimprimer de nouueau auec le docte commentaire de ce grand ornement des belles lettres, Marc Antoine de Muret qui tesmoigna bien par là la haute estime qu'il faisoit de Ronsard, lequel estoit alors aagé de 27 ans, comme on le void par son portrait, qui est à l'entrée de son liure auec cette inscription autour :

ΩΣ ΙΔΟΝ, ΩΣ ΕΜΑΝΗΝ

qui est à dire *vt vidi, vt perii*, dès que ie la vis ie mourus ou ie péris, voullant dire, dès qu'il eut vu sa chère Cassandre, qu'il en deuint esperdument amoureux. Aussy fit-il dans son liure grauer son portrait vis à vis du sien, auec cette deuise autour : *Carpitque et carpitur vna*. Et son aage qui estoit alors de vingt années, et des vers grecs de Iean Antoine de Baïf en sa

louange et du poëte son amant. A propos de quoy l'on sçaura que les quatre vers françois qui sont au dessous du portrait de Cassandre, dans ceste dernière édition des œuures de Ronsard, sont de la façon de François de Malherbe, comme il me l'a dict souuent luy mesme. Les voicy :

L'art la nature exprimant
En ce portrait me faict belle;
Mais si ne suis ie point telle
Qu'aux escrits de mon amant.

Ce que ie remarque d'autant plus volontiers qu'ils sont sans le nom de l'autheur et qu'ils ne se rencontrent pas dans ses propres œuures. Mais comme, dans ses premières amours, il tasche d'imiter Pétrarque, aussy est ce la pensée de plusieurs fameux hommes entre lesquels ie mets Estienne Pasquier, Antoine de Vauprivas et Claude du Verdier, son fils, qu'en mille endroits il le surpassa de bien loin pour quelques raisons que i'en ai déià alléguées; et ainsy la belle Cassandre doibt estre plus fameuse que la belle Laure. Cela estant, ie m'estonne fort d'où vient que Claude du Verdier, dans sa censure latine de tous les bons autheurs anciens et modernes, reprend aigrement Muret d'auoir

aduancé en tant de lieux des amours de Cassandre que ce sonet, que ceste pensée, que ce traict estoit imité du poëte italien, sur ce, dict le mesme du Verdier, que Ronsard auoit bien plus feuilleté les liures grecs et latins que les italiens, et que Muret vouloit faire paroistre en cela qu'il estoit fort intelligent en ceste langue. Mais Claude du Verdier, qui vit encore, me pardonnera s'il luy plaist, si ie dis qu'outre qu'il paroist assez par la iuste conférence des passages que Muret allègue et par les conformités qui s'y rencontrent, que Ronsard qui sçauoit effectiuement tout ce que l'ancienne Athènes et Rome auoient de rare et de beau, n'ignoroit rien encore de tout ce qui faisoit esclatter Florence, et la nouuelle Rome; ce que ie recognois par les exemplaires de quelques liures italiens que Ronsard auoit lus exactement et qui sont en mille endroits marqués et annotés de sa main propre. Je mets en ce rang les diuerses rymes italiennes du cardinal Bembo et (1). . . . . qui sont tombées entre mes mains. Comme donc le mesme du Verdier eut raison de dire que Ronsard surpassa Pétrarque en érudition : *quàm maiore eruditione Ronsardus Petrarcham superavit!* ce sont ses propres

(1) En blanc dans le manuscrit.

termes, il eut, ce me semble, grand tort de blasmer Muret, iusques au poinct de l'appeler en cela fol et eceruelé : *insanit Muretus,* dit-il. Ie debuois cette petite apologie à ce grand homme, dont les oraisons et les poésies latines ont autresfois esté les plus nobles diuertissements de ma ieunesse.

Au reste ceste seconde édition des *Amours de Cassandre* est accompagnée d'un sonet en la louange de Ronsard, faict par Mellin de Saint Gelais, qui est sans doubte la palinodie que l'on dict qu'il fict après s'estre réconcilié auec luy. Il commence :

D'vn seul malheur se peut lamenter celle
En qui tout l'heur des astres est compris ;
C'est, ô Ronsard, que tu ne sois espris
Premier que moy de sa viue estincelle.

Et le reste qui iustifie assez clairement que Mellin de Saint Gelais luy mesme estoit aussy amoureux de Cassandre, et qu'ainsy il n'estoit pas moins son riual en amour qu'en poésie. Et peut-estre seroit ce la raison qui obligea Ronsard de la quitter après l'auoir aimée dix ans entiers. Du moins, au rapport de Claude Binet, la quitta-t-il pour quelque ialousie conçue. Quoy-qu'il en soit, il la rendit par ses doctes vers si

célèbre, que la ville de Blois n'est pas plus illustre par l'antique séiour de nos rois et de nos princes que par la naissance de Cassandre, qui n'en estoit qu'une simple fille. Mais l'Amour qui n'a pas esgard aux conditions ioint souuent le ciel auec la terre.

Serua Briseis niueo colore
Mouet Achillem, etc.

Et quoy qu'il soit petit il esgale et assuietit tout :

Nescit Amor priscis cedere imaginibus.

Ces Amours de Cassandre sont suiuies des *Amours de Marie* (1), qui estoit vne belle fille d'Aniou, de laquelle il deuint amoureux le vingtiesme d'Auril,

Le vingtiesme d'Auril couché sur l'herbelette,

dans vn certain voyage qu'il fit auecque Iean Antoine de Baïf, son amy, et souuent il la désigne sous le nom de Pin de Bourgueil, pour ce que c'estoit le lieu où elle demeuroit et où il la vid

(1) Elle se nommoit, à ce qu'il paroit, Marie Des Marquets.

premièrement. Mais d'autant que quelques vns blasmoient Ronsard d'auoir esté trop obscur et trop docte dans ses vers pour Cassandre :

Ma Muse estoit blasmée à son commencement
De paroistre trop haute au simple populaire ;

il se résolut d'escrire d'vn style plus doux et plus facile les *Amours de Marie* ; si bien qu'au rapport mesme de quelqu'vn de nos originaux, il s'y trouue assez de sonets, que le peu d'artifice et la pure simplicité Catullienne recommandent beaucoup. Après il s'y rencontre de si gentilles et de si nobles productions d'esprit, que tous les siècles ne sçauroient peut estre rien produire de plus amoureux ny de plus passionné; tesmion ce gentil poème pastoral, que i'ay si passionnément aimé en ma ieunesse, et que ie ne sçaurois encore haïr dans les 50 ans que i'ay atteints depuis ces huit iours (1) :

C'estoit en la saison que l'amoureuse Flore
Faisoit pour son amy les fleurettes esclore,
Par les prés bigarrez d'autant d'émail de fleurs
Que le grand arc du ciel s'esmaille de couleurs.

(1) Colletet estoit né le 12 mars 1598. Il écrivoit donc la vie de Ronsard au mois de mars 1648.

Tesmoin encore ceste élégie si délicate et si mignone :

Affin que nostre siècle et le siècle aduenir
De nos ieunes amours se puisse souuenir ;

et le reste, où il y a des sentiments si nobles et si passionnés, que rien ne le peut estre dauantage.

C'est là que l'on peut lire encore auecque plaisir ceste chanson fameuse :

Quand ce beau printemps ie voy, etc.

qui fut faicte non pas pour Marie, mais pour Isabeau de la Tour, demoiselle de Limeuil (vid. Ronsard, 1564, in-4, p. 65). Et celle cy :

Quand i'étois libre, etc.

que toute la cour de son siècle a chantée auec tant de gloire pour l'autheur, et que toute l'Europe a si longtemps et si iustement repétée après elle, auecque tant d'applaudissements et tant de satisfaction.

Son petit poëme qu'il appelle *la Quenouille* et qui est vne inuention de Théocrite, tes-

moigne assez que Marie n'estoit pas aussy ny de grande ny de riche famille.

Quoy qu'il en soit, ces Amours de Marie furent imprimées à Paris, in-8° pour la première fois, l'an 1555, sous ce titre : *Continuation des Amours de Pierre de Ronsard* (1), et depuis augmentées par l'autheur et enrichies des doctes commentaires de cet excellent poëte françois Remy Belleau. Il est bien vray que ce sçauant homme de mes intimes amis, Nicolas Richelet, en commenta la seconde partie, que Ronsard fit en faueur et sur la mort de Marie, où l'on voit entre autre poëmes ceste elégante élégie qui commence :

Le iour que la beauté du monde la plus belle
Laissa dans le cercueil sa despouille mortelle ;

et le reste dont les sentiments amoureux et pathétiques m'ont quelquefois tiré des larmes des yeux.

Quant à ses vers amoureux pour Eurymédon et pour Callyrée, commentés depuis quelques années par ce docte professeur de l'Vniuersité de Paris, Pierre de Marcassus, il n'y a presque

(1) A Paris, chez Vincent Sertenas. In-8, d'une soixantaine de feuillets.

personne, pour vn peu de cognoissance qu'il ait de nostre histoire particulière, qui ne sache que Ronsard les composa en faueur du roy Charles IX^e^ et de mademoiselle d'Astrée, de la maison d'Aquauiua, comtesse de Chasteauuillain, l'vne des plus belles et des plus vertueuses dames de son temps, dont ce ieune prince estoit esperdument amoureux, comme on le void encore par les vers dont Amadis Iamyn seconda la passion du Roy son maistre.

Les Amours d'Astrée, qui suiuent, sont de véritables marques de l'ardante passion que Ronsard conçeut pour vne belle dame de ceste antienne et illustre famille d'Estrée, dont il voulut desguiser le nom par le changement d'vne seule voyelle en vne autre. Tout y est beau et bien imaginé, mais surtout l'élégie du Printemps qu'il dédie à la sœur d'Astrée, est à mon gré la plus mignonne pièce que l'on puisse veoir de ceste nature. Elle commence ainsy :

Printemps, fils du soleil, que la terre arrosée
De la fertile humeur d'une douce rosée,
Au milieu des œillets et des roses conçeut,
Quand Flore entre ses bras nourrice vous reçeut, etc.

Après que Ronsard eut exercé son esprit et sa plume sur de diuers suiets amoureux, et

qu'outre Cassandre et Marie, il eust aimé vne seconde Marie, Astrée, Ieanne, Sinope et Geneuiève Raut (comme il dict luy mesme en quelque endroict, il estoit facile à prendre); il voulut presque couronner ses œuures par vne infinité de beaux vers, qu'il composa pour Hélène, dont les vertus, la beauté et les autres rares perfections furent le dernier et le plus digne obiet de sa muse. Le dernier, dict vn de nos originaux, parce qu'il n'eut le bonheur de la voir qu'en sa vieillesse, et le plus digne, d'autant qu'elle estoit de meilleure maison, et qu'il fist pour celle cy par respect, ce qu'il auoit faict pour les autres par amour. Aussy comme il appelle ses vers pour Cassandre et pour Marie les Amours de Marie et de Cassandre, il appelle les autres les Poésies de Ronsard pour Hélène. Or ceste Hélène estoit vne des filles d'honneur de la chambre de la reyne mère Catherine de Medicis, sortie d'vne très anciene et très noble maison de Saintonge, qui se nommoit Hélène de Surgères, comme ie l'apprends du 6ᵉ sonet de son second liure, dont voicy le dernier vers, qui contient son nom et son anagrame tout ensemble :

Le Ré des généreux Hélène de Surgères.

Or comme, par le conseil de la Reyne, voire

mesme par son commandement, il l'auoit choisie pour l'obiect de ses belles pensées, il semble qu'il la traitta tousiours auecque beaucoup plus de respect et de modestie qu'il n'auoit faict toutes ses autres maitresses. En quoy il imita d'autant plus le sage amoureux Pétrarque, et cela de telle sorte qu'il finit presque sa vie en la louant. I'ay encore par deuers moy quelques lettres escrittes de sa main peu de temps auant sa mort, par lesquelles il supplie son cher amy Galandius de présenter ses humbles baisemains à Mademoiselle de Surgères, et mesme de la supplier d'employer sa faueur enuers le thrésorier régnant pour le faire payer de quelque année de sa pension ; ce qu'elle faisoit sans doubte très volontiers, en récompense de tant de beaux vers qu'il auoit faicts pour elle, et par lesquels il auoit immortalisé son nom. Mais entre les autres, ceux qu'il fit sur vne fontaine du pays Vandomois, qu'il y voullut consacrer en sa mémoire, et que l'on appelle encore, en ce pays-là, la fontaine d'Heleine.

Ainsy que ceste eau coule, etc,

est vn des plus gentils poèmes de tout cet ouurage, aussy bien que l'élégie qui commence ainsy :

Six ans estoient coulez et la septiesme année
Estoit presques entière en ses pas retournée, etc.

Mais comme si ceste belle dame eust été en possession de donner de l'amour à nos plus excellents poëtes, ce fust peut estre celle là mesme dont Philippes Des-Portes chanta depuis si hautement les louanges, et qu'il aima si passionément soubs le nom de Cléonice, coniecture assez notable, fondée sur un certain sonnet que Ronsard composa en sa faueur, et qui se void à la fin des Amours de Des-Portes. Il commence ainsy :

Ceste Françoise Grecque aux beaux cheueux chastains,
Dont les yeux sont pareils à Vesper la brunette, etc. (1)

Car, dans la pluspart de ses vers, il parle d'elle comme de ceste fameuse Hélène, qui donna de l'amour à toute la Grèce et à toute l'Asie, tesmoin ce premier sonet (Liu. I, sonnet 1) :

Ce premier iour de May, Hélène, ie vous iure
Par Castor, par Pollux, vos deux frères iumeaux.

(1) Ce sonnet ne se trouve pas dans les œuvres de Ronsard. Nous l'avons inséré plus loin.

Et ailleurs (Liu. I, sonnet 17) :

De toy, ma belle Grecque ainçois belle Espagnole,
Qui tires tes ayeux du sang Ibérien.

Et à la fin d'vn autre (Liu. II, sonnet 10) :

Mon colonel m'enuoye à grands coups de carquois
Rassiéger Ilion pour conquérir Hélène.

Et dans vn des sonnets pour la fontaine (L. II, son. 63) :

Il ne suffit de boire en l'eau que j'ay sacrée
A ceste belle Grecque.

Si ce n'est que ceste Cléonice de Des-Portes ne fut Héliotte de Viuonne de la Chastaigneraye, comme ie pourray bien dire en son lieu.

La seconde partie des œuures de Ronsard contient ses cinq liures d'Odes, dont il publia les quatre premiers dès l'an 1550. Et comme il fut le premier en France qui en fut l'inuenteur, du moins celuy qui naturalisa en françois ce nom grec ᾠδή, ode (1); aussy peut-on dire que suiuant

(1) Jacques Pelletier, *Art poétique*, p. 64, dit que Ronsard inventa les Odes.

ceste maxime commune, que les choses ne sont pas parfaictes dès leur naissance, aussy que les premières qu'il fit ne sont point encore mesurées ny propres à la lyre, ainsy que l'ode le requiert, et comme il obserua depuis exactement dans toutes ses autres odes. La première ode qu'il fit voir auecque cette licence, fut la complainte de Glauque à Scylle qui commence ainsy :

Les douces fleurs d'Hymette aux abeilles agréent.

Et le reste où la suite alternatiue des masculins et des feminins ne se rencontre pas, non plus qu'en celle qu'il adressa à Jacques Pelletier du Mans, sur les beautés qu'il voudroit à sa maitresse, qui commence ainsy :

Quand ie serois si heureux de choisir
Maistresse selon mon désir,
Scais tu quelle ie la prendrois? etc.

Et deux ou trois autres de mesme nature, quelques vnes desquelles ont esté depuis non pas retranchées de ses odes, mais renuoyées sur la fin parmi les premières poésies de sa ieunesse. Ie sçay bien qu'il y en a quelques vns qui n'attribuent pas à Ronsard la première inuention de nos odes, mais à Jacques Pelletier ou à Ioa-

chim Du-Bellay, mais pour ce qui est de Du-Bellay, i'ay dict en sa vie qu'encore qu'il eust le premier en France publié des odes, si est ce qu'il ne fut pas le premier qui en eust faict, puisqu'il auoit réglé les siennes sur le modèle de celles de Ronsard, qu'il auoit secrètement enleuées de son cabinet, ce qui fut la source d'vne petite guerre entre eux, qui s'appaisa pourtant bien tost par la iuste restitution que Du-Bellay luy fit de ses papiers et par les tesmoignages publics qu'il rendit en plusieurs endroits de ses œuures, que Ronsard estoit l'inuenteur et le prince de nos odes. Ce que l'on peut voir précisement dans la préface de Du-Bellay qui précède ses Amours d'Oliue. . . . . .

. . . . . .

Et Ronsard ne le dit-il pas luy mesme en ces termes ?

Si dès mon enfance,
Le premier en France
I'ay pindarisé, etc.

Et dans son élégie à Iean de La Peruse.

De sa faueur en France il resueilla
Mon ieune esprit, qui premier trauailla
De marier les odes à la lyre, etc.

Et dans la préface de ses odes.

Car quant à Iacques Pelletier, quoy qu'il semble qu'Estienne Pasquier veuille inférer, de quelques vers de Du-Bellay, que Pelletier ait esté le premier en France qui en ait faict, si est ce que le contraire paroist parceque i'en viens de dire. Et quoy qu'il eust publié ses poésies lyriques dès l'an 1547, si est ce qu'il est si vray qu'il auoit eu cognoissance de celles de Ronsard, que pour luy rendre l'honneur qu'il méritoit en cela, il fit imprimer parmi les siennes celle-là mesme que Ronsard luy auoit adressée, et qui luy auoit sans doubte serui de règle et de modèle pour en faire d'autres.

Quoi qu'il en soit, Ronsard publia ses quatre premiers liures d'Odes au frontispice desquelles on void l'anagramme grecque de son nom, conçue par Iean Dorat, en ces mots ΣΩΣ Ο ΤΕΡΠΑΝΔΡΟΣ, auec quelques vers grecs, où il le comparoit à cet excellent nepueu d'Homère, ou comme disent d'autres d'Hésiode, l'ancien Terpandre, le premier des poètes lyriques des Grecs, qui façonna premièrement la lyre à sept cordes, et qui le premier en composa les modes et les sons propres; ce qui obligea vn autre de trouuer encore sur le nom de Pierre de Ronsard *Rose de Pindare*, ce qui confirmoit d'autant plus dans la créance qu'il estoit le plus grand poète,

lyrique de son temps. Mais comme il auoit aiusté ses vers de telle sorte qu'ils pouuoient estre chantez, les plus excellents musiciens comme Orlande, Certon, Goudimel, Jannequin et plusieurs autres prirent à tasche de faire imprimer la plupart de ses sonets et de ses odes auecque des notes d'vne musique harmonieuse; ce qui pleut de telle sorte à toute la Cour qu'elle ne resonnoit plus rien autre chose, et ce qui rauit tellement Ronsard qu'il ne feignit point d'insérer à la fin de ses premières poésies ceste excellente tablature de musique, comme ie le puis faire voir dans mon cabinet aux esprits curieux, aussi bien que les doctes expositions qu'vn sçauant autheur anonyme, qui est pourtant, comme ie croy, Iean Martin, parisien, composa sur quelques passages obscurs du premier liure des mesmes odes.

Quand au liure cinquiesme de ses odes, il le fit imprimer à Paris l'an 1553, et depuis elles furent toutes recueillies et rassemblées en vn seul corps et imprimées tant de fois et en tant de lieux qu'il paroist bien par là qu'elles furent très fauorablement reçues. Nicolas Richelet les accompagna depuis de si doctes et de si excellents commentaires qu'en faisant esclatter le mérite de son poète il a pour iamais éternisé le sien propre. Ie ne parleray point icy du destail

de pas vne, puisqu'il n'y a personne qui ne sache qu'il n'y a rien de plus noble ny de plus fleury ny mesme de plus hardy pour le temps. Surtout celle à Michel de l'Hospital, chancelier de France, et ceste autre sur la mort de la reyne de Nauarre, aussy bien que celle de Céphale, ont passé pour des chefs d'œuure parmi les maistres de l'art.

La troisième partie des œuures de Ronsard contient les quatre premiers liures du poème de la Franciade, qu'il s'estoit proposé de poursuiure et de conclure en vingt-quatre liures comme l'Iliade d'Homère, si le roy Charles IX^e^, son bon maistre, eust vescu davantage, c'est à dire si, après la mort de ce prince généreux, il eust trouué des récompenses esgales au mérite de son trauail. Et en effet, c'est vne action de iustice, et héroïque mesme aux princes d'auoir soin de la vie de ceux qui les empeschent de mourir par leurs trauaux immortels. Et il est si vray que Ronsard, en nous donnant cet eschantillon d'vn poème épique, auoit l'intention de nous donner la pièce entière, que Claude Binet rapporte, en quelque endroict de sa vie, qu'il luy en auoit monstré les argumens des douze premiers liures, ce que Claude Garnier m'a confirmé depuis, lorsqu'il me dict que feu Iean

Gallandius les gardoit encore parmy ses papiers; ce que ie remarque d'autant plus que, de son temps mesme, ses aduersaires firent courir le bruit qu'il n'eut iamais intention de l'acheuer, soit qu'il manquast ou de force ou de courage, tesmoin la fin de ceste épigrame qu'ils lancèrent contre luy :

Parturiit Centaurus, adest vel inepta Chimera
Qualiscumque ea sit, cauda caputve latet.

Et certes ce fut là dessus que Iean de la Iessée composa vn poème assez libre contre Ronsard, qu'il honoroit d'ailleurs extremement, où il luy dict en termes exprès :

Ie ne veux comme aucuns, sans vergogne et sans crainte
T'esgaler, mon Ronsard, à la montagne enceinte,
Car le bruit et succès de tes autres escrits
Rembarre d'assez loin ces criards et ces cris.

Et le reste, où il dict que depuis sa plus tendre ieunesse il a tousiours oüy parler de ce fameux poème de la Franciade, et qu'il y va de la réputation solide de Ronsard de l'acheuer. Et sur ce que Ronsard se plaignoit du peu de recognoissance de son trauail, et du peu

de bien qu'il auoit pour vne si haute entreprise, il luy respond :

Dieu gard de mal, Ronsard, à qui n'en a pas tant,
Et qui vit néantmoins assez libre et content;
Voire aussi disposé d'escrire en mainte sorte,
Si la faueur du Roy luy tenoit la main forte.

Et c'est ce que voulloit dire encore Iacques de la Taille, lorsqu'ayant dessein de tenter le poème héroique, il dict, à l'entrée de son poème de Pâris et d'OEnone, que s'il auoit la faueur des roys comme Ronsard, il auroit assez de cœur pour tenter et pour accomplir vn si laborieux ouurage, qui demande, non seullement vn Virgile, mais encore vn Mœcenes ou vn Auguste.

Mais comme il y en eut beaucoup qui se faschèrent de voir qu'il exerçoit sa veine sur d'autres subiects, et qu'il laissoit celui-la imparfaict, il y en eut d'autres qui creurent dès lors que ce fameux ouurage n'auoit pas seullement le défaut de n'être pas acheué, mais encore que ce qu'il contenoit estoit bien esloigné de la perfection; voire mesme qu'il estoit indigne de la haute réputation de Ronsard. Papyrius Masson, qui a faict l'éloge latin de Ronsard, est dans ce mesme sentiment lorsqu'il dict que Ronsard auoit entrepris la Franciade, estant désià sur l'aage, à la

sollicitation du roy Charles IX^e^, et à force de receuoir des présents. Il ne faut pas s'estonner, dict-il, *si omnium judicio minus quàm cætera eius poemata illud gratum fuit.* Si, dict-il, ce poème au iugement de tout le monde, fut beaucoup moins agréable que tous ses autres poèmes; et adiouste que comme l'Affrique se ioua de Pétrarque; aussy que la France se mocqua dès lors de Ronsard. Mais outre que ce docteur se trompe en disant que Ronsard entreprist la Franciade fort vite, et par le commandement du roy Charles IX^e^, puisque il auoit presque faict tout ce que nous en auons dès le temps du roy Henry second, et par conséquent que ce n'est pas la production d'vn vieux homme; qui est ce qui luy a dict que cet ouurage n'est pas si excellent, et qu'il ne fut pas si bien reçu de son siècle? Certes, les tesmoignages signalés et aduantageux que tous les sçauans de son siècle en ont rendus, portent le démenti sur le front à ce pauure homme, qui estoit véritablement intelligent en beaucoup de choses, mais fort peu versé dans la cognoissance de nostre poésie. Adrien Turnèbe, Germain Vaillant, de Guellin, de Pimpont, Michel de l'Hospital, Ioachim Du-Bellay, Iean Dorat, Iean Passerat, Amadis Iamyn, Iules Scaliger mesme, tesmoignèrent bien, par leurs suffrages publics, qu'ils ne

mettoient pas à si bas prix vn si noble trauail. Mais s'il eust leu exactement les doctes recherches de la France de Estienne Pasquier, il eust appris à estimer l'ouurage le plus estimable que iusques icy nous ait donné en ce genre d'escrire le Parnasse françois. Car lorsque Pasquier prouue, par des exemples et par des raisons, que les poètes françois imitant les latins, les ont souuent esgallés et quelquesfois surmontés, n'oppose-t-il pas vn grand nombre de vers de la Frauciade de Ronsard aux vers des Argonautiques, de Catulle, d'Apollonius Rhodius, du grand Virgile mesme, tesmoin l'embarquement de Francus et la viue description d'vne tempeste qu'il dict qu'il a empruntée de Virgile, et qu'il a beaucoup releuée dessus luy (1), adioustant qu'en cela et qu'en beaucoup d'autres, comme Virgile l'emporte de bien loin sur Homère qu'il a imité, que Ronsard, en beaucoup d'endroits, l'emporte de bien loin sur Virgile qu'il a imité pareillement. Après ces illustres et fidèles tesmoignages, peut-on dire auecque vérité que le siècle de Ronsard se soit mocqué de la Franciade? Ie sçay bien que nostre siècle est fertile en esprits qui peuuent aller plus loin, mais il faut attendre que le temps

(1) Recherches. Liu. 7. Chap. XI.

nous ait produit d'autres ouurages épiques, pour en parler, puisque l'on n'en sçauroit mieux iuger que par la conférence des vns et des autres.

Ce poème de la Franciade (1) est suiui de quelques vers que le Roy Charles IX^e^ fit l'honneur à Ronsard de luy escrire, auecque la response du mesme Ronsard; par où l'on void l'inclination forte et naturelle que ce grand prince auoit pour les Muses.

La quatriesme partie des œuures de nostre poète contient son Bocage royal, diuisé en deux liures, dont chacun contient plusieurs poëmes adressés aux roys, aux princes et à de grands seigneurs et à de sçauans hommes. Il l'appelle Bocage, à l'imitation des Latins, et de Stace spécialement, qui a faict cinq liures de Sylues, que nos François pourroient iustement appeler Bocages. Ceux qui, entre vne infinité d'autres belles choses, auront la curiosité de voir le tableau des qualités royales et les hautes louanges du Roy Henry III^e^ et de la Reyne sa mère, n'ont qu'à consulter le premier poème de chaque liure du Bocage, l'vn intitulé : le

(1) Imprimé pour la première fois à Paris, in-4o en 1572, et depuis en d'autres formats. J'en ai même vu une édition in-16, imprimée en 1573, à Turin.

Panégyrique de la Renommée, et l'autre : A la Reyne Catherine de Médicis. Et moy i'aduoue que i'ay tousiours considéré ces deux petits ouurages comme de grands et nobles efforts d'esprit. I'en laisse le iugement libre aux intelligents.

Son poème d'Orphée est si fort dans la fable, que tout y est presque mystérieux. Dans les premières éditions de ses œuures, Ronsard l'auoit dédié à vn nommé du Bray, mais il le dédia depuis à cet illustre président, Iacques Auguste de Thou, comme beaucoup d'autres pièces dont il a changé l'adresse, non pas, dict vn de nos originaux, par quelque inconstance d'amitié, mais par quelque raison puissante. Ainsy il changea l'adresse d'vn sonnet qu'il addressoit à Gréuin soubs ces mots :

A Phébus, mon Gréuin, tu es en tout semblable,

Et le mit ainsy depuis soubs vn autre nom :

A Phœbus, Patouillet.

D'autant que ce Iacques Gréuin, dont i'ay faict aussy la vie, estoit du nombre de ceux qui auoient aydé à bastir le Temple de Calomnie

contre Ronsard, en haine des Discours des Misères de notre Temps.

Ainsy l'élégie que Ronsard adressoit à Iules Gassot, sur le subiect des œuures de Remy Belleau, passa depuis soubs le nom de Christophle de Choiseul, pour des raisons qui me sont incognues. Néantmoins il y a de l'apparence de croire que ceux dont il a effacé le nom dans ses œuures, se sont rendus indignes de cet honneur. Les Muses, qui sont glorieuses, aiment naturellement les généreux et les reconnoissants, et sont mortelles ennemies des ingrats et des lasches. Surtout elles veulent estre louées de ceux dont elles ont publié les louanges, et n'en sçauroient souffrir vn seul traict de mespris ny de raillerie, fust ce des roys mesmes. Et que sçay ie, si ce ne fut point pour quelqu'vne de ces considérations, que ce grand poète d'Italie, Torquato Tasso, changea presque toute l'économie de son diuin poème de la Hierusalem deliurée, et qu'après l'auoir dédié, dans les premières éditions, au duc de Ferrare, Alphonse second, il l'addressa dans les autres à l'Eminentissime cardinal Cynthio Aldobrandin, soubs cet autre titre de *la Hierusalemme conquistata,* de la Hierusalem conquise, aimant mieux perdre ainsy beaucoup d'excellens vers et vne infinité de belles pensées, que d'auoir le desplaisir d'éterniser dauantage

le mérite d'vn prince qui n'auoit point estimé, ny assez hautement loué son pénible trauail. Ce qui peut seruir de leçon aux grands qui sont amoureux de la véritable renommée, de se concilier, par de bons offices, l'amitié des excellents poètes, puisque des seuls traicts de leur plume dépend la bonne ou la mauuaise réputation des héros. Cet excellent historien, Paul Ioue, s'en vantoit d'assez bonne grâce, lorsqu'il disoit qu'il auoit vne plume de fer pour ceux qui luy faisoient du mal ou qui ne l'aimoient pas, comme il en auoit vne d'or pour ceux qui le fauorisoient et lui faisoient du bien. Et ceste vérité fut si vniuersellement recognue par tous les grands de l'Europe, qui viuoient du temps de Pierre Arétin, nommé le fouet des princes, qu'il receuoit des appointements de presque tous, affin qu'il se teust ou qu'il n'en dist point de mal, car comme il auoit l'esprit extrêmement enclin à la satyre, il n'y en auoit pas vn d'eux qui ne craignist de tomber soubs sa plume. Il ne fut pas mesme iusques au grand seigneur Soliman et à Hariadan Barberousse, qui ne lui fissent des présents; car quant au Roy François premier et à l'Empereur Charles Quint, vous eussiez dict qu'ils luy donnoient comme à l'enuy vne grande pension annuelle. Mais ce que ces grands princes faisoient pour imposer silence à cet esprit trop

piquant et trop satyrique, ceux de nostre temps, doibuent le faire pour exciter la Muse de ceux qui sont enclins à releuer les belles actions, et à chanter le véritable mérite. Mais passons outre.

La cinquiesme partie des œuures de Ronsard contient ses Eglogues, qui sont si belles et si pastorales que Théocrite, Virgile et mon Sannazar, qu'il a doctement imités, n'ont rien d'esclattant dans leurs originaux, qui ne soit encore plus brillant et plus animé dans ces excellentes copies. Pierre de Marcassus les a embellies de quelques remarques, aussy bien que les Bocages précédents et les Mascarades qui suiuent, des quelles ie ne diray rien d'auantage, sinon que l'on void en celles-cy vn docte et agréable renouuellement des combats hazardeux de ces antiques cheualiers errans et braues paladins, qui, par leurs gentils cartels et par le puissant effort de leurs armes, soustenoient esgalement l'honneur de leurs princes et de leurs maistresses.

La sixiesme partie contient ses Elégies sur différents subiects, entre lesquelles est ceste fameuse élégie pour Genèure :

Genèure, ie te prie, escoute ce discours
Qui commence et finit nos premières amours.
Souuent le souuenir de la chose passée,
Quand on la renouuelle, est doux à la pensée.

Début qui vaut beaucoup mieux que celuy cy :

Genèure, ie te prie, escoute par pitié
Comment ie fus surpris de ta douce amitié.
Ainsy le cours des ans ta grâce ne rauisse;
Ains tousiours en beauté contre l'âge fleurisse.

Mais qui est celuy de tous les hommes qui d'abord ait mis iamais ses ouurages au poinct de la perfection? Ils demandent, auec la lime du temps, les nouuelles lumières de l'esprit, et c'est dans cette pensée que notre grand Ronsard a tant changé de vers dans sa Franciade, dans ses poèmes et ailleurs. Il est bien vray que ie serois presque du sentiment de ceux qui ont cru que, venant sur l'aage, il deuint aussy assez mauuais iuge et trop grand aristarque de ses liures (1). Car, deux ou trois ans auant son décès, vieux et affligé des gouttes qu'il estoit, et mesme agité d'vn chagrin et d'vne mélancolie

(1) Est. Pasquier, p. 23.

perpétuelle, ceste fureur poétique qui luy auoit tousiours faict si bonne compagnie l'ayant presque abandonné, il fit réimprimer toutes ses poésies en vn grand et gros volume, dont il reforma l'économie générale ; retrancha de son liure plusieurs belles et gaillardes inuentions qu'il condamna, y changea des tirades entières, et, en la place de plusieurs vers nobles et hardis, en substitua qui n'auoient ny la force ny la pointe des premiers, ne considérant pas qu'encore qu'il fust le père de ses ouurages, si est ce qu'il n'appartient pas à vne vieillesse chagrine et fascheuse de iuger des coups d'vne gaillarde ieunesse. Et c'est pour cela que les diuerses éditions de ses œuures, que i'ay tousiours soigneusement recherchées, m'ont esté d'autant plus agréables qu'il y a tousiours du plaisir à veoir les diuers sentiments d'vn bel esprit sur vn mesme subiect. A propos de quoy il me souuient d'auoir vn iour rencontré dans son cabinet vn sçauant Conseiller d'Estat et grand amy de nos Muses, qui m'aduoua franchement que, depuis quinze iours, il auoit pris vn singulier plaisir à conférer les exemplaires des œuures de notre poëte, à cause de ceste agréable diuersité. Et de faict il me fit bien veoir alors que ie n'estois pas le seul qui en possédois presque toutes les différentes éditions. Quoy

qu'il en soit, ce changement de l'élégie de Genèure ne doibt pas à mon aduis estre mis au nombre de ses corrections iniustes et mélancoliques. Mais comme en parlant de Cassandre, de Marie et d'Helène, i'ay tasché de dire quelque chose de leur condition, mon lecteur curieux sçaura ce que i'ay appris autrefois de la personne de ceste Genèure. Si i'en doibs croire Claude Garnier, qui auoit d'assez bonnes traditions touchant nos poëtes de la Pleyade, ceste Genèure, que les escrits de Ronsard rendirent si fameuse, estoit vne haute femme, claire brune, qui estoit femme du concierge de la geôle de Sainct Marcel. Mais ie croirois plus volontiers ceux qui m'ont dict que ceste Genèure estoit véritablement la femme de ce célèbre autheur Blaise de Vigenère, et en effet le nom de Vigenère se trouve tout entier dans celuy de Genièure. Et ce qui me confirme d'autant plus dans ceste créance, c'est que ie sçay de bonne part que Ronsard eut vn iour vn grand demeslé auecque Vigenère, et que se rencontrant tous deux sur le quay de la Tournelle où il demeuroit, on les vit tous les deux sur le poinct de terminer leur différend par vn funeste duel, auecque l'espée et la targe ou la rondache comme on le practiquoit alors. Ce qui eust été exécuté sans doubte, si quelques amis communs ne fussent interuenus et n'eussent

par vn bon accord conserué deux vies si illustres et si précieuses. Et peut-estre que ceste querelle procédoit de quelque principe de ialousie de la part de Vigenère, et d'vn excès d'amour de la part de Ronsard, qui n'estoit d'humeur ny à souffrir ny à haïr vne chose aimable, telle que l'on dict qu'estoit la belle Vigenère. Quoi qu'il en soit, il ny a rien de plus ardant ny de plus passionné que les vers élégiaques qu'il composa pour elle.

La septiesme partie de ses œuures contient ses hymnes, qui sont très excellentes et qui effacent à mon gré toutes celles d'Orphée, d'Homère, de Callimache, et de Marulle, quoique dans les siennes il en ait imité vne partie des leurs. Ie sçay bien qu'il y en a quelques vns qui ne les ont pas toutes approuuées, tesmoin ce que dict Florent Chrestien de La Baronie, de l'hymne d'Hercules lorsqu'il en parle ainsy dans sa seconde response contre Ronsard :

O trop outrecuidé d'auoir laschè la bride
Si fort à ta fureur, que d'esgaler Alcide
Au fils de l'Eternel! penses tu qu'il soit bien
Redeuable et tenu à ton hymne chrestien
Pour faire à Déianire esgale son église.

Pour esgaler son faict à vne paillardise?
Est celà le louer?...

Et le reste où il reprend trop aigrement ceste perpétuelle allégorie d'Hercules auecque Iésus-Christ. Mais après tout ceste comparaison n'est pas si nouuelle ny si odieuse que ce sçauant archeuesque et père de l'église, Théophilacte, qui viuoit l'an 1071, dans ses doctes commentaires sur le prophète Ionas, remarquant qu'Hercules fut trois iours au ventre d'vne baleine, n'ait appliqué ceste fable à la vérité des trois iours de la sépulture de nostre seigneur, et en cela de les comparer l'vn à l'autre, et quoique le docte Tertullien la reprenne encore en Marcion, on peut dire véritablement que cela estoit blasmable en luy, qui le faisoit par obstination et par hérésie, et non pas en Ronsard qui l'a faict par honneur, et par effort d'esprit. Aussy Sénèque, dans ses liures des Bienfaits(1), dict qu'il n'est pas hors de propos d'appliquer et d'adapter à Dieu mesme vn nom de rapport et de conformité à ce qu'il a faict: *hunc Herculem nostri putant, quòd vis eius inuicta sit.* Ie sçay bien que celluy qui composa l'apologie de l'homme chrestien contre nostre excellent poëte,

(1) De Beneficiis, L. 4. Cap. XVII.

parlant de ses hymnes merueilleuses des quatre saisons luy reprocha d'auoir desrobé les inuentions des autheurs mesmes ridicules : — « Et quoy ! luy dict il, les quatre saisons de l'an, dont tu as faict quelques hymnes, d'où sont elles puisées? A qui en est l'inuention? On sent bien que tu as escorché le pauure latin des Macaronées de Merlin (1) pour faire l'ouurage plus long. » Mais n'en desplaise à la censure de ce piquant apologiste, il me pardonnera, s'il luy plaist, si ie luy dis qu'après auoir autresfois assez exactement leu les fantaisies burlesques et Macaroniques de Merlin Coccaye, ie n'y ay rencontré que la moindre chose de ce qu'il dict et de ce dont il le blasme iniustement. Car pour auoir fondé vn ouurage long, sérieux et admirable sur vne trentaine de vers folastres d'vn autheur fantastique, est-ce vn crime si grand dans l'empire des belles lettres? Et après tout qui considérera de près les quatorze liures des Macaroniques, où il est parlé du mariage de la nature et de la naissance de ses quatre enfans, il verra bientost que tant s'en fault que Ronsard n'ait pas exactement suiuy l'imagination de cet autheur, qu'il a faict tout au contraire. Merlin dict que la Primeuère fut mariée au fils de

(1) Merlini Coccalii Macaronica. Venetiis, in-12, S. D.

Vénus, et Ronsard dict que le Printemps estoit amoureux de Flore et que Zéphyre, l'ayant arrestée de ses rets pour contenter sa passion, la luy fict espouser; et, par là, l'on void que Merlin Coccaye faict vne nymphe de ce dont Ronsard faict plus agréablement vn demy Dieu. La conférence de leurs ouurages peut bien mieux faire voir encore la diuersité de leurs autres sentiments. Aussi Nicolas Richelet, qui a doctement commenté la plupart des hymnes de Ronsard, m'a cent fois dict que c'estoit vne vision de certains cerueaux creux, qui croyoient que tous ces quatre poèmes estoient vne imitation de Merlin Coccaye; et de faict, dans ses remarques sur l'hymne du Printemps qui est la seule des quatre saisons que nous auons commentée de luy, il ne faict aucune mention de cette vision, purement chimérique. Et certes le cardinal Du Perron cognoissoit bien les mérites de ces quatre excellents poèmes, quand il dict qu'il est impossible de ietter les yeux dessus que l'on ne sente quelque aliénation et quelque transport d'esprit en soy, et que l'on n'aduoue qu'il fault qu'il y ait quelque âme et quelque génie là-dedans, pour saisir ceux qui viennent à les lire et à les escouter. Voila bien vn sentiment contraire à celuy de La Baronie.

Si i'auois à parler icy du détail de ses autres

hymnes, je dirois que son hymne de l'Or est mille fois plus précieuse que le riche métal dont il parle; que son hymne de l'Éternité doibt éterniser son mérite à tous les siècles; qu'il n'y a rien de plus iuste que de louer hautement son hymne de la Iustice. Et ainsi des autres. Mais surtout, ô vous qui, comme disoit un autheur moderne, aimez à voir desployer les maistresses voiles de l'éloquence dans les graues demonstrations, lisez et relisez cent fois, come i'ay faict, cette hymne miraculeuse de Charles, Cardinal de Lorraine, puisque vous y rencontrerez des saillies d'esprit et des modèles incomparables d'éloges et de louanges; et cela de telle sorte que Claudien, qui, à mon gré, est celluy de tous les poëtes latins qui l'emporte de bien loin dans le panégyrique, ne pouroit lire celluy cy qu'auecque beaucoup de respect et de vénération. Aussi ce sçauant homme, Iean Besly, dont i'ay faict la vie, ne desdaigna pas de l'enrichir de ses commentaires, aussy bien que la pluspart des autres hymnes. Mais certes Nicolas Richelet le surpassa de bien loin en doctes et profondes obseruations; et pleust au bonheur des lettres que la mort ne nous l'eust pas sitost rauy; nous aurions aussy bien toutes les hymnes de Ronsard commentées de sa façon que nous en auons heureusement toutes les odes; car il me soubuient qu'il m'a

autresfois monstré tous ses commentaires esbauchés !

La huictiesme partie de ses œuures contient ses diuers Poèmes, diuisés en deux liures ; mais poèmes animés du plus beau feu qui peut-estre ait iamais esclatté sur notre Parnasse. Ie mets en ce rang la fameuse harangue que François, duc de Guise, fit aux soldats de Metz, le iour mesme de l'assaut, traduitte en partie de Tyrtée, poète grec, comme porte son titre de l'édition de l'an 1553. Ce que ie remarque volontiers pour ce que toutes les autres éditions suiuantes n'en font aucune mention. Elle commence héroïquement ainsy :

Quand Charles empereur, qui se donne en songeant,
Tout l'empire du monde....

Et le reste qui est héroïque au possible, et qui se soustient assez de soy mèsme sans le secours d'autruy. A ce propos il faut que ie dise que ie n'ay iamais approuué le bizarre dessein de Marie Le Iars de Gournay, qui auoit entrepris de corriger les plus nobles poésies de Ronsard, pour les adoucir, disoit-elle, et les accommoder à nostre style. Et de faict elle eut la hardiesse de mettre les mains sur celles-cy et de les publier

mesme, auec quelques autres œuures, précédées d'vn aduertissement par lequel elle donnoit aduis au lecteur qu'elle auoit heureusement trouué vn exemplaire de toutes les œuures de Ronsard, reuues et corrigées par l'autheur et de sa main propre; ce qui estoit absolument faux, comme elle me l'aduoua elle-mesme, en me donnant cet eschantillon d'œuures corrigées. Aussy luy dis-ie dès lors que tant qu'il resteroit vn Colletet au monde, on sçauroit par luy l'erreur et la vanité de cette supposition.—« Trouueriez vous bon, luy disois-ie, qu'après votre mort quelqu'vn fust si téméraire que d'aller changer le sens et les paroles de vos ouurages, vous qui auez eu le soin, par vn aduertissement exprès ou plus tost par vne imprécation, de deffendre à toute personne, telle qu'elle soit, d'y adiouster ny diminuer ny changer aucune chose, soit aux mots ou en la substance, soubs peine à ceux qui l'entreprendroient d'estre tenus, aux yeux des gens d'honneur, pour violateurs d'vn sépulchre innocent et pour les meurtriers d'vne véritable réputation? »

Et ce fut sans doubte ceste plainte, qui la fict désister de son entreprise, si bien qu'elle borna toutes ses corrections à deux ou trois pièces de Ronsard, qu'elle fist imprimer, le véritable texte d'vn costé et ses corrections de l'autre, dont la

pluspart me sembloient dès lors tout aussy plattes et aussy efféminées que l'original est masle et sublime.

Voicy sa première correction :

Quand Charles, empereur, d'vn désir effrené (1).

. . . . . .

. . . . . .

La curieuse postérité me sçaura peut estre bon gré de luy auoir donné cet aduis et d'auoir détrompé ceux qui, sans moy, auroient adiousté foy à ceste lasche supposition, si elle estoit paruenue à leur cognoissance.

Son discours contre la Fortune au cardinal de Chastillon, son poème intitulé Promesse, où soubs ce nom il se plaignoit tacitement de la Reyne Mère, ses Isles fortunées, que i'ay célébrées tant de fois dans ceste histoire, et tous les autres en vn mot, méritent bien la glorieuse approbation des iustes et véritables poètes; car ie ne doubte point que ces excellens ouurages ne desgoutent en quelque sorte ces petits poètes à chansons et à rondeaux qui, pour quelque vers

(1) Colletet n'a donné que ce seul vers. Je n'ai jamais vu la pièce qu'il indique.

contraint ou pour vne expression vn peu dure, vne rencontre de voyelles ou vne ryme vn peu libertine, sont en possession de condamner ce qu'il y a de plus noble et de plus auguste dans le temple des Muses. *Non canimus surdis :* Les intelligens m'entendent et sont sans doubte de mon sentiment.

Tous ces poèmes, sur lesquels Marcassus a faict aussy quelques remarques, sont suiuis de diuers Sonnets et Epigrammes, aussy considerables par la dignité de ceux aux quels ils sont addressés qu'ils le sont par leur propre mérite et par l'agréable diuersité des matières.

Après suiuent ses Gayetés, qui feurent recueillies et ramassées tout en vn corps et imprimées à Paris, in 12, l'an 1584, soubs ce titre : Liuret de Folastries à Ianot, Parisien. C'est là que se trouuent ces gaillards dithyrambes du voyage d'Hercueil (1) et de la Pompe du bouc de Iodelle, qui firent tant de bruit que les huguenots, aduersaires de Ronsard, prirent de là suiet de le calomnier et de le vouloir faire passer pour vn grand suppost du paganisme et du libertinage ; iniure sanglante qu'il repoussa si verte-

(1) Nous avons réimprimé dans ce volume le voyage d'Hercueil, tel que Ronsard l'avoit composé originairement. Dans les éditions posthumes, il est diminué de près de moitié.

ment que l'affront leur en demeurera éternellement dans ses vers.

La neufiesme partie de ses œuures contient ses Discours des Misères du Temps, ses remonstrances au Peuple françois, l'Institution du Roy Charles et son excellente Response au Ministre, et plusieurs autres qui sont à mon gré les plus solides de ses ouurages. Mais pour ce que i'ay desia tant parlé de la plus part, ie n'en diray rien dauantage, sinon que les éclaircissemens dont Claude Garnier, Parisien, l'vn de mes bons amis, prit le soin de les embellir, sont extrêmement vtiles, en ce que leurs lumières pénètrent et dissipent les plus espaisses ténèbres qui s'y rencontrent, et y descouurent mille particularités très considérables tant pour la poésie ancienne que pour l'histoire moderne.

Finalement, la dernière partie des œuures de Ronsard contient ses Épitaphes sur diuers subiects et les derniers vers qu'il fit pendant la maladie dont il mourut, quelques préfaces en prose, vn recueil de plusieurs de ses pièces qu'il auoit retranchées aux éditions précédentes, son abrégé de l'art poétique françois, le discours de sa vie par Claude Binet, son oraison funèbre par le

cardinal Du-Perron et son tombeau, recueilly de plusieurs doctes personnages, en vers grecs, latins, françois et italiens.

Parmy ses épitaphes, les vers funèbres qu'il composa sur la mort du roy Charles IX^e^, tesmoignent assez, par leurs sentimens pathétiques, iusques à quel point il estoit touché de la mort d'un si bon maistre. Aussy les mit on en teste du recueil des vers qui en fut faict l'an 1574, sur la perte de ce prince très débonnaire, très vertueux et très éloquent, comme porte le titre de ce liure, ou i'ay obserué que Pierre de Ronsard mesme prend au commencement de ses vers la qualité d'aumosnier ordinaire de Sa Majesté, comme dans vn autre de ses poèmes, imprimé à Paris, in 4°, il prend encore la mesme qualité de conseiller et aumosnier du Roy et de Madame de Sauoie, ce que ie remarque d'autant plus que partout ailleurs il se qualifie seulement Vandomois ou gentilhomme Vandomois. Son tombeau de ceste mesme duchesse de Sauoie a beaucoup d'esclat et beaucoup de solide. Il est bien vray que ie souhaiterois pour sa gloire qu'il en eust retranché du commencement vn vers grec, qu'il semble auoir tasché de naturaliser :

Ocymore, dispotme, oligochronien,

puisque ceste hardiesse ne scauroit estre approu-

uée des plus iudicieux ; ce n'est pas que ie ne puisse bien authoriser ceste saillie poétique par l'exemple de quelques autheurs, tant prophanes que sacrés, puisque le poète Iuuénal n'a faict aucune difficulté d'insérer vn prouerbe grec parmy ses satyres latines et d'en couronner la cadence de ses vers :

. . . . . *E cœlo descendit* Γνώθι σέαυτον ;

et que le poète Perse n'a pas feint de dire :

Quis expedivit psittaco suum χαῖρε ?

Et parmy nous le grand sainct Grégoire, en récompense des psalmes retranchés, n'a-t-il pas introduit le *Kyrie eleïson* de l'Eglise Grecque, au lieu qu'il pouuoit dire en latin : *Domine, miserere*. Ie laisse l'*ἅγιος ὁ Θεὸς ἀθάνατος* voire mesme le paschal *hozanna*, l'*amen*, l'*alleluia*, l'*abba* et autres semblables termes hébreux, que nostre religion a consacrés parmy nos plus feruentes prières latines ou romaines, pour dire que Ronsard se peut encore defendre, pour la raison qu'il n'a introduit ces mots estrangers en nostre langue que par vœu, lorsqu'il a dict ex abrupto :

Ah ! que ie suis marry que la Muse Françoise
Ne peut dire ces mots comme faict la Grégeoise :
Ocymore, dispotme, oligochronien :
Certes ie les dirois du sang Valésien.

Après tout, si c'est vn deffaut, ce n'est qu'vne petite tache sur vn beau visage, qui ne doibt pas empescher que l'on ne considère auecque plaisir tant de beaux traits qui s'y rencontrent et tant de particularités des affaires de son temps qu'il y faict esclatter.

Son abrégé de l'art poétique françois, qui fut imprimé séparément l'an 1585, auecque des vers latins et françois de Jean Dorat et d'Edoard du Monin au frontispice, n'a que ce seul defaut si non qu'il eust esté plus vtile s'il eust esté plus étendu. Mais il ne faict qu'effleurer les matières et n'en approffondit pas vne, luy qui estoit si capable de les traicter dignement, comme on le peut plus amplement et plus visiblement aussy discerner dans ses Espitres à ses calomniateurs et dans plusieurs de ses préfaces raisonnées.

Ceux qui seront curieux de voir les autres choses qu'il méditoit encore, dont il se fust acquitté auecque le temps, n'ont qu'à consulter le discours de sa vie ; car c'est là qu'ils verront vn eschantillon de son poème de la loy diuine, qui

tesmoigne assez que, s'il eût entrepris des œuures chrestiennes, comme il s'estoit desia proposé de faire, il eust sans doubte effacé en cela toute la gloire de Du Bartas; du moins c'est la pensée de ceux qui cognoissent le vray charactère de nostre poésie.

Après tant de longs et si nobles trauaux, se faut il estonner s'il a esté admiré de toutes les nations du monde, dont la pluspart le lisent publiquement dans leurs escholes françoises, et qui d'vn commun consentement l'ont appellé LE PRINCE DES POËTES FRANÇOIS, titre aduantageux qu'il a conserué iusques icy inuiolablement, que quelques vns luy ont disputé, mais que pas vn encore ne luy a rauy. Certes si nostre siècle heureux et fertile en excellens esprits, ne faict naistre quelque grand génie capable de s'esleuer aduantageusement au dessus des autres, il est au hazard de se maintenir encore longtemps dans vne possession si légitime. Mais il en est des poètes come des roys; tous les siècles n'en produisent pas vn qui soit adorable. O grand Ronsard! pour qui, à l'exemple de tant de grands hommes, i'ay tousiours eu vne vénération singulière, si ie te rends icy les mesmes honneurs que Iules Scaliger a rendus à Virgile, n'est ce pas en effect ce que tu as de mesme merité? Il luy érigeoit des autels dans ses œuures, et ie me res-

iouis de t'en consacrer éternellement dans les miennes. Il le recognoissoit comme le Dieu du Parnasse latin, et ie te recognois comme le génie tutélaire du Parnasse de France.

Mais ce n'est pas tout de dire icy qu'il a esté hautement loué et respecté des grands hommes, outre ceux dont i'ay desia parlé, et tous les autres encore dont on void les illustres noms parmi ses œuures propres ; il me semble à propos d'en remarquer encore quelques-vns de ce nombre prodigieux qui se présente en foule à ma mémoire. Iacques Pelletier, du Mans, non content de l'auoir recognu, dans son art poétique, pour le prince et pour l'inuenteur de nos odes, comme ie l'ay obserué cy dessus, l'appelle en vn autre lieu esprit sublime et rapporteur de la poésie ancienne. Ce docte et illustre censeur des poëtes, Iules Scaliger, luy dédia ses odes anacréontiques, auecque des termes et des éloges qui approchent de l'adoration, témoin ce commencement :

Quo te carmine, quâ prece,
Quo pingui genium thure adeam tuum,
Immensi sobolem ætheris, etc.

Ces grands ornemens de l'Italie, Victor Pierre Bargœus, Sperone Speroni, l'ont tellement estimé, qu'ils ont rendu tesmoignage que, par la

diuine poésie de Ronsard, nostre langue s'esgaloit à la langue grecque et à la latine. Et c'est aussy ce qui obligea ce fameux professeur en philosophie et en éloquence, Pierre Ramus, de puiser dans les œuures de Ronsard de beaux exemples d'élégance, pour en orner sa rhétorique françoise, comme Quintilien fist autresfois des œuures d'Horace et de Virgile. Ce sçauant homme escossois, Alexandre Bodius, dans la première centurie de ses Lettres Heroïdes, imprimées à Anuers, l'an 1592, parlant des poëtes illustres de tous les siècles, rend ce noble tesmoignage au mérite de Ronsard : *Fuit quoque qui linguam coluit gallicam, Petrus Ronsardus. De hoc quid dicam? Addo nouum sidus, solum que refero horum in numerum, quos miror miser*. Pierre de Ronsard, dit-il, est vn de ceux qui ont dignement cultiué la langue françoise. Que puis-ie dire de luy? si non que c'est vn nouuel astre de la France, que ie mets au nombre de ceux que i'admire humblement. Ce docte espagnol, Couarrauias, ces fameux poëtes allemands, Paul Mélisse, Posthius, ont remply leurs ouurages des louanges de Ronsard. Estienne Pasquier, après luy auoir addressé plusieurs excellentes epigrammes latines et plusieurs doctes lettres françoises, qui se rencontrent dans ses œuures, parle tousiours si magnifiquement de luy en

mille endroicts de ses recherches de la France, il le met si haut au dessus des autres poëtes du monde, que le ciel n'est pas plus eslevé au regard de la terre, et conférant plusieurs de ses vers auecque les plus beaux endroicts des poëtes latins et italiens, il conclud presque tousiours à l'auantage de nostre grand Ronsard. Henry Estienne estoit certes du mesme sentiment, lorsque, dans son traité curieux de la précellence du langage françois, il monstre comme nostre poëte l'emporte de bien loin sur Apollonius Rhodius, dans les choses mesmes qu'il a imitées de ce poëte grec; voire mesme comparant quelques passages de Virgile, imités par le diuin Arioste et depuis par Ronsard, il iustifie clairement comme en surmontant l'Arioste, il a puissamment combattu Virgile, combat, dit-il, qu'il ne faut pas estimer petit; car outre que Virgile s'est estudié fort à la grauité, il a parlé en vne langue qui est extrêmement graue de soy mesme et qui, dans la pensée de plusieurs, surpasse encore de beaucoup en cecy la langue grecque. Louis Le Caron, surnommé depuis Carondas, dans ses Poésies le recognoist franchement pour le prince de nos poëtes, tesmoin ces deux vers tirés d'vne longue Ode horatienne qu'il luy addresse :

Des Muses le puissant Dieu
A voullu, dans ce Terpandre,
Toute la liqueur respandre
Qui iaillissoit du saint lieu.
O vray Prince des Poëtes,
Darde sur moi tes sagettes.

Et c'est pour cela mesme que, dans ses diuers dialogues en prose, il y en a vn qu'il intitule Ronsard, où il le faict parler en maistre des autheurs, des hauts et profonds mystères de nostre poésie françoise. Charles de Fontaine, dans ses Ruisseaux, lui en consacre vn qui n'est pas des plus clairs et des plus esclattans du monde; mais au moins qui luy porte le tribut d'honneur que toutes nos Muses doibuent à son mérite infiny.

Iacques Greuin, dans ses Amours d'Olympe et dans sa Gélodacrye, luy dédie plusieurs vers et sonnets, où il faict bien paroistre qu'il le recongnoissoit pour le maistre de tous, et par conséquent qu'il auoit alors pour sa gloire de meilleurs sentiments, que depuis, quand il ayda à bastir le temple de la Calomnie contre ce grand poëte. Pierre Le Loyer, dans son Idyllie de la Louange du Loir, prend à tasche de faire son panégyrique où il le traite de diuin :

Et toi, diuin Ronsard, dont la veine féconde, etc.

Iean Le Masle, Angeuin, dans ses commentaires sur le Bréuiaire des Nobles et sur le Criton de Platon, parle fort honorablement de luy en plusieurs endroits, aussy bien que dans ses Récréations poétiques :

Tesmoin Ronsard et Du Bellay, qui ont
Si bien porté le laurier sur le front.

Edoard du Monin, sur la fin de son poème épique du Phœnix, le met en teste de ceux qu'il iuge dignes de célébrer les propriétés et la naissance mystérieuse de cet unique oiseau :

Ronsard, Dorat, Pimpont, Sainte Marthe, Baïf,

Et dans son discours de la poésie philosophique, aussy bien que dans ses préfaces et partout ailleurs, il parle de luy comme d'vn esprit rare, miraculeux et diuin, tesmoin ces vers fantasques mais déférants :

C'est le grand Vandomois, dont la Muse féconde
Ne sçauroit enuier vne lyre seconde,

C'est ce diuin Ronsard, dont la ronce vaincroit
Toute rose et tout lys qui chez les autres croist;
Voire ses ieunes chants sont parlantes régales,
Et ses plus menus vers sont voix sacramentales.

François Habert d'Issoudun, dans vne Epistre latine, qui est à la fin de ses commentaires françois sur les diuins oracles de Zoroastre, dit que Ronsard a monstré dans ses œuures vn prétieux eschantillon de sa splendeur éternelle, tesmoignage qui est d'autant plus considérable que celluy qui le rend estoit en grande réputation de son temps, et que celluy qui le reçoit ne faisoit presque alors que de naistre et de se produire au monde. Guy Lefebure de La Boderie, dans ses hymnes de piété et dans le cinquiesme cercle de sa Galliade, parle de luy en ces termes fort honorables, où il se ioue mesme sur vne anagramme de son nom :

Vive le grand Ronsard, qui d'esprit haut et rare
A faict en son beau nom se redorer Pindare,
Et qui, nouueau Terpandre, a restably les loix
Des vers modulisez de nos bardes gaulois,
Rapportant le premier en la terre gallique
Des Romains et des Grecs la poésie antique.

Et dans la préface de son Encyclopédie de l'Éternité :

Le Pindare françois, sur sa lyre a sept chordes,
Premier a ranimé les sons mélodieux,
Des Grecs et des Romains, en hymnes comme en Odes
Célébré les vertus des hommes et des Dieux.

Et vn peu après, en gros charactères :

En PIERRE DE RONSARD SE REDORER PINDARE.

Nicolas Lefebure, son frère, fut bien de ce mesme sentiment, lorsque, dans vne de ses odes pindariques, il parle ainsy de Ronsard :

Callioppe au gentil regard
De son Ronsard est amoureuse.

Ioachim Du Bellay, son compagnon d'estudes et son illustre riual, ne se peut lasser de le louer non seullement dans ses œuures françoises recueillies toutes en vn corps, mais encore dans ses poésies latines, qui sont entre les mains des scauans et qui ne sont pas si communes; voire mesme dans son liure des Allusions, voicy comme il se ioue assez heu-

reusement sur l'anagramme de son nom, faicte par Iean Dorat, σῶς ὁ Τέρπανδρος.

Qui te nosse cupit, solo sat nomine notum,
Nominis invertat græca elementa tui;
Terpandrum inveniet Ronsardi in nomine salvum,
Te que ideo priscis vatibus esse parem.

Et le reste qu'on peut consulter dans l'original, qui est très curieux et très rare. Après auoir prins mon texte de la suite des vers d'vn autheur si grand et si célèbre, doib t-on trouuer étrange si, pour éuiter vne trop grande prolixité, ie me contente de rapporter icy confusément les noms d'vne partie de ceux qui ont loué nostre Ronsard, sans m'obliger de rapporter précisément les passages. Pierre de Brach, Bourdelois, dans ses Amours d'Aymée et dans son Hymne de Bordeaux, Iacques Tahureau, Oliuier de Magny, Iean de la Péruse, Iean Antoine de Baïf et toute la Pléiade des poëtes de leur temps dans leurs œuures. Guy de Tours, Claude de Trelon, Iacques et Marie de Romieu, Guillaume du Buys, Gabrielle de Coignard, le capitaine Lasphrise, Maclou de la Haye, valet de chambre du Roy Henry II dans ses opuscules; François Gauchier, Etienne Bournise de Moulins, dans ses poésies latines et françoises,

Courual dans ses diuerses satyres, Regnier et Auuray, et ie croy du Lorens dans les leurs; Charles d'Espinay, Euesque de Dol, dans ses sonnets amoureux, Adrien de Gadon dans ses Paysages et ailleurs, Iean Doublet, Dieppois, dans ses élégies; Réné Bretonnyau dans son docte poème de la Génération de l'homme, Nicolas Regnaud dans ses poésies amoureuses; Nicolas Pinon dans ses diuerses poésies; Abel d'Argent dans sa préface de la Sepmaine du monde; Pierre du May, Sauoisien, dans ses épithalames; Pierre Cheminart dans les siennes; Philippe Bosquier dans la préface d'vne de ses tragédies; Iacques Greuin dans sa préface du Petit fils; Ticier en plusieurs endroits de son Philogame; Flaminio de Birague, Aubert dans son Antidote d'amour; Henry dans sa Bellone Belgique; Guillaume des Autels dans son recueil chrestien; Pierre de La Roche dans ses Congratulations; Pierre de Laudun d'Aigaliers dans ses poésies et dans son art poétique; Pierre de Deimier dans le sien; De Vernaizon dans son Introduction à la poésie françoise; Blaise Du Puys dans son Oracle de la poésie italienne et espagnole; Iean Aymar de Cheuigny dans ses Pleyades et, ie croy, dans son Ianus françois; Isaac Habert dans sa complaincte sur la Mort de Ronsard; Iacques Veillard dans ses Funèbres

Cyprès, où l'on veoit un ample et excellent recueil de vers grecs, latins et françois sur le trespas de Ronsard, composés par plusieurs autheurs et publiés l'an 1586, l'année mesme que Claude Binet fit imprimer le sien, qui fut l'an 1586. Et c'est là que Iean Dorat, Iean de Descaurret, Fédéric Morel, mon maistre, Paschal Robin du Faux, André de Rossant, iurisconsulte, Nicolas Goulu, Sébastien Rouillard de Melun, Pierre Tamisier, président de Mâcon, Iean Passerat, Georges Laporte et plusieurs autres s'efforcent à l'enuy de célébrer si hautement ses louanges. Et n'y en a pas vn d'eux qui ne le recognoisse pour le prince et le coryphée des poëtes françois. Maurin de La Porte, parisien, faict son éloge dans ses distres françoises et aduoue ingénument que ses œuures ont esté cause de la peine qu'il prist à nous donner ce recueil d'épithètes, si vtile à la ieunesse studieuse. Estienne de la Boëtie, dans ses poèmes latins, prend sa deffense en main contre vn certain Lausanne qui blasmoit Ronsard de se trop amuser à chanter des amours prophanes. Michel de Montaigne, son amy, faict honorable mention de luy dans ses nobles Essays. Nicolas Vauquelin de la Fresnaye, dans ses trois liures de l'art poétique en vers, dans ses satyres françoises

et partout ailleurs, le cite tousiours auecque préface d'honneur en vne infinité d'endroits. Ponthus de Thiard luy addressa son poème latin *De Astris* : mais oublierais-ie icy ce grand Salluste Du-Bartas qui, dans son second iour de la seconde sepmaine, parle de la sorte si magnifiquement de Ronsard :

L'autre est ce grand Ronsard qui, pour orner la France,
Le grec et le latin despouille d'éloquence,
Et, d'vn esprit hardy manie heureusement
Toutes sortes de vers de style et d'agrément.

Raoul Caillez, poicteuin, disciple de Nicolas Rapin, qui l'a pareillement si iustement loué, outre le sonnet qu'il composa sur l'oraison funèbre de Ronsard, prononcée par le cardinal Du Perron, fit encore vn poème de longue haleine sur la mort de ce grand poëte, que l'on a iniustement retranché de tous les recueils.

Il commence ainsy :

Pleurons legrand Ronsard; tous les poëtes pleurent;
Ou plutost par sa mort tous les poëtes meurent;
Les Muses et l'Amour languissent par sa mort,
Et Parnasse sent bien que son poëte est mort.

Denis Lambin, dans ses commentaires latins sur l'art poétique d'Horace, prend subiect de louer hautement Ronsard, dont il rapporte mesme le commencement de sa Franciade, qui n'estoit pas encore alors publiée, auec la version qu'en fit en beaux vers latins le docte Iean Dorat, qui en traduisit encore beaucoup d'autres. Estienne Tabourot, non content de l'auoir loué en plusieurs endroits de ses agréables Bigarrures, prit encore le soin de traduire en vers latins le poëme de la Fourmy, composé par Ronsard, suiuant la publication qui en fut faicte à Paris l'an 1565. Iacques Grenier traduisit aussy d'vn bel air latin l'hymne de Ronsard pour Zéthès et Calaïs, où il tesmoigne assez, si la mort ne l'eust préuenu, qu'il auoit dessein de traduire toutes les autres. Pantaléon Théuenin, de Commercy en Lorraine, commenta doctement son Hymne de la Philosophie, du viuant mesme de Ronsard, puisqu'il publia ce trauail l'an 1582, à Paris, in-4°. Louis Le Roy, tout censeur sévère qu'il estoit des œuures des autres, dans son liure de la Vicissitude des choses, dans ses épitres latines et ailleurs, le met au nombre des grands personnages qui ont excellé dans les lettres. Claude Duret, président du Bourbonois, dans son Trésor curieux de l'histoire des langues, le considère comme celuy auquel nostre langue françoise

est le plus redeuable de sa richesse exquise et de ses précieux ornements. Cet illustre président, Iacques Auguste de Thou, après l'auoir hautement loué, dans vn iuste poëme latin qui se void dans le tombeau de Ronsard, luy voulut consacrer vn éloge éternel dans son histoire, où en peu de mots il faict vn docte abrégé de sa vie, et c'est là qu'entre autres choses il dict que par ses longs et pénibles trauaux, il fit si bien en sorte que non seullement il imita les plus excellents poëtes de l'antiquité, mais qu'il surpassa encore la plupart d'entre eux en mérite; qu'ayant eu de la nature des graces qui ne se rencontrant que très rarement ensemble, l'impétueuse viuacité de l'esprit et la solidité du iugement, il auoit faict esgalement esclatter l'vne et l'autre dans ses doctes ouurages, qu'il auoit tellement marié l'art à nature, par la fréquente lecture des bons liures, que, depuis le siècle d'Auguste, il ne s'estoit veu iamais vn si grand génie, ny vn si grand poëte; que, sur la fin de ses iours, il fut accablé de maladies contractées dès sa ieunesse, que l'aage et le temps auoient rendue vn peu trop sinon desbordée, au moins fort licentieuse. Après tout, adioute-t-il, le ciel l'ayant faict naistre l'année mesme que le grand Roy François Ier combattit si malheureusement sur le Tésin, et fut pris deuant Pauie, il sembla, par

l'heureuse naissance de ce grand poëte, vouloir récompenser la perte insigne que la France faisoit en la personne de ce grand prince et dans la ruine de nos affaires; qu'ayant contracté vne amitié très estroite auecque Iean Gallandius, il auoit rencontré en luy vn amy fidelle, qui l'auoit aymé au delà du tombeau, puisqu'il prit le soin de luy faire célébrer des obseques pompeuses dans le collège de Boncourt, où il fit esleuer sa figure en marbre et renouueller tous les ans ces debuoirs funèbres par vn docte concert d'oraisons funèbres, d'inscriptions et d'épitaphes, dignes de la mémoire d'vn si grand poëte et de la piété d'vn amy si noble et si généreux. Et en effect ce fut en ce lieu fameux, que par les ordres de Gallandius, ce docte professeur de l'Vniversité, Georges Critton prononça en latin l'oraison funèbre de Ronsard, le iour solennel de son anniuersaire; que Iacques Veillard, Chartrain, fit depuis la même chose; que le mesme Critton et le mesme Veillard et Panagius Salius publièrent encore sur le mesme suiet d'excellents poëmes grecs et latins, et qui se sentent parfaitement de l'air de la vénérable antiquité. Ce fameux historiographe de France, François de Belleforest, parle souuent auec éloge, dans ses poésies françoises, du Cygne

Vandomois, par lequel il entend effectiuement désigner Ronsard.

Dans ses Annales de France, où il le cite en plusieurs endroicts, parlant de luy tout au commencement de son histoire, il l'appelle cet excellent seigneur Pierre de Ronsard, le père et l'ornement de la poésie françoise. Et dans le second liure de son Histoire des Neuf Roys Charles, il dict en termes exprès que plusieurs excellents personnages ont escrit de diuins et diuersifiez poèmes, suiuant l'enseigne de Pierre de Ronsard, gentilhomme Vandomois, qui, le premier d'entre eux, a faict résonner sa lyre d'autre façon et auecque de plus subtils accords que pas vn de nos prédécesseurs, voire auec telle érudition que ny les Grecs ny les Latins n'ont de quoy s'attribuer l'aduantage sur les nostres. O heureux siècle, adiouste-t-il, qui te voids illustré de tels flambeaux, et vous, Roys et Princes, que vous êtes fauoris du ciel et de la fortune, de rencontrer de si nobles trompettes pour publier la gloire de vos beaux faicts! Rodolphe Botero, dans la seconde partie de ses Annales de France, remarque qu'en l'an 1609, Ioachim de la Chétardie, conseiller au Parlement de Paris et prieur de Saint Cosme les Tours, après auoir restabli ce fameux monastère, voyant que le tombeau de Ronsard estoit miné, moins par la

vieille suite des années que par l'irruption violente et sacrilège des Huguenots; voyant que le grand Ronsard, que ces mesmes Huguenots auoient tant haÿ pendant sa vie et durant la fureur des guerres ciuiles pour la religion, qu'ils auoient tant de fois inutilement attaqué et tant de fois poursuiui à coups de fusil et de carabine, auoit vn tombeau comme n'en ayant point, et qu'à peine restoit il en ce sacré lieu quelques vestiges de la sépulture de ce grand poëte, se résolut de luy faire ériger vn monument de marbre, non pas digne de luy, puisque sa mémoire et ses œuures dureront plus que le marbre et l'airain, mais capable de tesmoigner au moins à ceux de son siècle que le nom du grand Ronsard luy estoit en singulière vénération et qu'il tenoit à beaucoup de gloire de posséder vingt ans après ce fameux prieuré de saint Cosme; action généreuse de ce noble sénateur, duquel on peut dire véritablement ce que l'on disoit autresfois ce me semble de César, qu'en redressant les statues de Pompée, il auoit reddressé et affermy les siennes. Voicy donc l'éloge qu'il fit grauer dans vne table de marbre, au-dessus du portrait de Ronsard, de la mesme matiere.

EPITAPHIVM PETRI RONSARDI

POETARVM PRINCIPIS ET HVIVS COENOBII QVONDAM PRIORIS.

D. M.

—

CAVE VIATOR, SACRA HÆC HVMVS EST.
ABI, NEFASTE, QVAM CALCAS HVMVM SACRA EST.
RONSARDVS ENIM IACET HIC,
QVO ORIENTE ORIRI MVSÆ,
ET OCCIDENTE COMMORI,
AC SECVM INHVMARI VOLVERVNT.
HOC NON INVIDEANT, QVI SVNT SVPERSTITES,
NEC PAREM SORTEM SPERENT NEPOTES.

IN CVIVS PIAM MEMORIAM
IOACHIM DE LA CHETARDIE,
IN SVPREMA PARISIENSI CVRIA SENATOR
ET ILLIVS, VIGENTI POST ANNOS,
IN EODEM SACRO COENOBIO, SVCCESSOR
POSVIT.

—

La voicy en françois en faueur de la satis-

faction des dames qui pourront ietter les yeux sur cet ouurage :

ÉPITAPHE DE PIERRE DE RONSARD,

PRINCE DES POÈTES ET AVTRESFOIS PRIEVR DE CE MONASTÈRE.

—

ARRESTE, PASSANT, ET PRENDS GARDE; CESTE TERRE EST SAINCTE. LOIN D'ICY, PROPHANE! CESTE TERRE QVE TV FOVLES AVX PIEDS EST VNE TERRE SACRÉE, PVISQVE RONSARD Y REPOSE. COMME LES MVSES QVI NAQVIRENT EN FRANCE AVECQVE LVY, VOVLVRENT AVSSY MOVRIR ET S'ENSEVELIR AVECQVE LVY, QVE CEVX QVI LVY SVRVIVENT N'Y PORTENT POINT D'ENVIE, ET QVE CEVX QVI SONT A NAISTRE SE DONNENT BIEN DE GARDE D'ESPÉRER IAMAIS VN PAREIL ADVANTAGE DV CIEL.

C'EST A LA MÉMOIRE DE CE GRAND POÈTE QUE IOACHIM DE LA CHÉTARDIE, CONSEILLER AV SOVVERAIN PARLEMENT DE PARIS ET, VINGT ANS APRÈS, SON SVCCESSEVR EN CE MESME PRIEVRÉ A CONSACRÉ CESTE INSCRIPTION FVNÈBRE.

———

Ce qui fut anciennement prophétisé par Georges Critton, dans son oraison funèbre de Ronsard, lorsqu'il dict que comme le Roy François Ier se rencontrant en Auignon, ne dédaigna pas de se destourner de son chemin pour voir le tombeau de ce fameux poëte d'Italie, François Pétrarque, et mesme de composer vne épitaphe en sa louange, qu'avant que de partir il y fit grauer dans vne lame d'airain, aussy qu'vn iour il adviendroit que quelque grand prince, amateur des Muses, rendroit les mesmes honneurs aux mânes de Ronsard : *futurum aliquando*, dit-il, *confidimus ut idem honos Ronsardi manibus ab amante Musarum principe persoluatur*. Et c'est ce que, au défaut d'vn prince, a faict ce digne sénateur, de qui l'âme s'est en cela monstrée toute royalle. Ce qui n'empeschera pourtant pas que ie ne dise en passant que la béueue de ce docte professeur escossois Critton, ne soit assez remarquable, puisqu'il prend le tombeau de madame Laure pour le tombeau de Pétrarque, son amant, qui mourut effectiuement, non pas à Auignon, mais en la ville de Padoue, dont il estoit chanoine, et qui y fut honorablement enseuely, près de ceste mesme ville, en vn lieu nommé Arqua, voisin des montagnes Euganées,

dont ce poëte auoit tant aymé l'agréable solitude.

Arnaud Sorbin, Euesque de Neuers et confesseur et prédicateur ordinaire du Roy Charles IXe, dans l'histoire de la vie de ce prince, publiée à Paris, l'an 1574, remarque précisément que ce prince généreux aimoit la poésie, et prenoit plaisir à faire des vers, qu'il enuoyoit à son poëte, M. de Ronsard, homme, adiouste-t-il, qui se faict plus paroistre par ses vertus et doctes vers que ie ne le sçaurois descrire, de qui la lecture luy estoit si agréable que bien souuent il passoit vne partie de la nuict à lire ou à faire réciter ses poèmes, à quoy il employoit volontiers Amadis Iamyn, Adrian Leroy, maistre de la musique de sa chambre, et quelques autres de ses seruiteurs domestiques.

Mais encore il n'est pas hors de propos de remarquer icy du moins les noms illustres de tant d'excellents hommes, qui honorèrent par leurs doctes vers les restes de Ronsard, et dont Claude Binet prit le soin de faire le noble recueil, et d'en composer luy mesme vne partie. C'est là que l'on void esclatter, auec beaucoup d'autres, ces noms si fameux par le monde, Iean Dorat, Nicolas Goullust, son gendre, Georges Critton, Germain Vaillant, de

Pimpont, éuesque d'Orléans, Ponthus de Thiard, éuesque de Chaalons, Iean Antoine de Baïf, Iean Passerat, proffesseur du Roy en éloquence, Iacques Auguste de Thou, Robert Garnier, Amadis Iamyn, Sceuole de Saincte Marthe, Estienne Pasquier, Pierre Pithou, Antoine Loisel, Iean Gallandius, Iean Bertaut, éuesque de Séez, de qui le poëme est miraculeux, Nicolas Rapin, Louis d'Orléans, Paul Mélisse, Papyrius Masso, Antoine Hotoman, Robert Estienne, Gilles Durand de la Bergerie, A. Turnèbe, fils du docte Hadrien Turnèbe, Cosme Ruggieri, Louis Marcel, et mesme, si i'ose me mettre au nombre de tant de grands hommes, mon nom s'y rencontre au dessous d'vn sonnet de ma façon, que ie fis à la sollicitation du docte Nicolas Richelet, qui le fit imprimer dans la dernière édition des œuures de Ronsard, publiées à Paris en vn grand volume, l'an 1623; ie dis en grand volume, car les œuures de Ronsard, quelque mespris qu'en facent quelques faibles esprits de nostre temps, ne sont pas encore tellement mesprisés des sçauans hommes, qu'vn imprimeur n'ait pris le soin de les publier nouuellement à Paris depuis peu d'années en six petits volumes in-12. Et comme tout le mérite du grand Ronsard m'est extrêsmement pretieux, dans mon églogue

pastorale et funèbre sur la mort de Scéuole de Sainte Marthe, imprimée à Paris dès l'an 1624, i'introduis, par vn épisode, vn berger qui prend plaisir à louer Ronsard contre ceux qui le calomnient. L'autheur du Promptuaire des médailles nous donne son portrait et son éloge tout ensemble. L'autheur de l'histoire chronologique fit succinctement la mesme chose. Antoine Du Verdier, Lacroix du Maine, et tous les autres bibliothéquaires latins et françois, luy ont donné le rang qu'il mérite par ses œuures et Iacques Gaddius, autheur moderne italien, dans ses œuures latines imprimées à Florence l'an 1636, a renouuellé la gloire de Ronsard, par vn bel éloge latin qu'il luy consacra, où, entre autre choses, il remarque ceste particularité très considérable que ie n'ay iamais vue ailleurs, et qui est extrêmement aduantageuse à Du Bartas. C'est, dict-il, que dès que Ronsard eust leu la sepmaine héroïque de Du Bartas, il luy donna vne plume d'or, auecque cet éloge que Du Bartas auiot beaucoup plus de iours d'honneur et de gloire en vne seule sepmaine qu'il n'auoit iamais faict en toute sa vie. Mais ie pense auoir suffisament respondu à ceste remarque, voire mesme l'auoir assez puissament réfutée par vn sonnet de Ronsard, que i'ay

fidelement rapporté dans la vie de Du Bartas. Depuis peu de temps encore le père Pierre de Sainct Romuald, religieux feuillant, dans son curieux Theastre chronologique, le Père Hilarion de Coste, dans son docte liure des Eloges et des Vies des femmes illustres, Scéuole et Louis de Saincte Marthe, dans leur fameuse Histoire Généalogique de la famille royalle, François de Mezeray, dans sa noble Histoire de France et Nicolas Frenicle, dans ses agréables entretiens des illustres bergers, rendent tous au mérite sublime et à la réputation prodigieuse du grand Ronsard les iustes et véritables honneurs que luy doibuent toutes nos Muses. En vn mot, depuis plus d'vn siècle, il n'y a presque point eu d'orateur ny de poëte, d'historien ny de théologien mesme, qui, dans leurs diuers escrits, n'ayent tousiours, aux occasions, aduantageusement parlé de ce grand héros de nostre Parnasse qui, de son viuant mesme, a iouy de la plus haute et de la plus esclattante gloire que iamais homme de lettres ait possédée. Finalement ie concluray ce discours de la vie du plus grand de tous nos poëtes par cet hymne poétique que i'ay autresfois imité d'vne cinquantaine de beaux vers latins que Scéuole de Saincte Marthe composa sur sa mort et qu'il luy consacra comme vne iuste apothéose, parmy

ses éloges des hommes illustres, que depuis quelques années i'ay traduits et publiez en nostre langue :

Sur le docte sommet (1) *de ceste ville antique* (2).

. . . . . .

(1) C'est le collége de Boncourt où l'on fit les obsèques et l'oraison funèbre de Ronsard.

(2) Colletet ne rapporte que ce seul vers de sa pièce, dans son manuscrit, et je l'ai vainement cherchée ailleurs. Les vers latins de Sainte-Marthe se trouvent au Tombeau de Ronsard, à la suite de ses œuvres.

VERS INEDITS

Ces vers, extraits de divers manuscrits de la Bibliothèque Impériale, paraissent être entièrement inédits.

AU ROY

CHARLES NEVFIESME. (1)

ROY, le meilleur des Roys,
Race du ciel tirée,
Depuis dix ans cent fois
J'ay la mort desirée.

J'ay voulu m'en aller
Du lieu de ma naissance,
Pour n'ouyr plus parler
Des affaires de France.

Des grands iusqu'aux petits
Tout a perdu la honte;
Tout va de pis en pis
Et si n'en faictes conte.

(1) Ces stances, extraites des manuscrits de l'Estoile (Bibl' Imp. S. F., 1425-6, page 356), m'ont été communiquées par M. Aimé Champollion-Figeac.

I'ay veu le sceptre à bas,
La Iustice affrontée,
Honnis vos grands Estats.
Vostre Ordre valletée.

Les poltrons guerdonnés
Des plus dignes offices.
Et aux femmes donnés
Les meilleurs benefices.

Vn conseil diuisé
Bigarré de menées,
Le Prince mesprisé
Par tourbes effrénées,

La prestrise en son bien
Souffrir mille dommages,
L'auare Italien
S'engraisser de truages,

De guerre ny de paix
N'auoir expérience,
N'aller point au palais,
Ne donner audience.

Le Français estrangé
Son prince ne gouuerne;
Quatre ou cinq ont mangé
Le meilleur de l'Espargne.

On deuise d'abbois,
De meutes et de chasse,
Tandis le Rochellois
Dessoubs main nous menace.

J'ay veu trop de maçons
Bastir les Tuilleries,
Et en trop de façons
Faire les momeries (1).

Dames et Cardinaux
Mènent trop de bagages;
Ils ont trop de Cheuaux
Qui mangent les villages.

Ils ne font qu'empescher;
La Cour en est trop pleine:
L'vn deust aller prescher,
L'autre filer sa laine.

Telle humeur a gasté
La France deprauée;
Mais Vostre Maiesté
La peut rendre sauuée.

Rompez vostre sommeil,
Quand l'affront est extresme;

(1) Ceci s'applique à Philibert De-Lorme, que Ronsard n'aimoit pas, parce qu'il lui avoit fait un jour fermer la porte des Tuileries, et contre qui il fit, au dire de Claude Binet, une satire, « *la Truelle crossée*, blasmant le Roy de ce « que les benefices se donnoient à des maçons et autres « plus viles personnes; où particulièrement il taxe vn « de Lorme, architecte des Tuilleries, qui auoit obtenu « l'abbaye de Liury et du quel se trouue vn liure non imper- « tinent de l'Architecture. » (Voyez la vie de Ronsard au T. 10 de ses œuvres in 12.)

Peut-être la *Truelle crossée* n'est-elle autre que cette pièce à Charles IX^e^?

Et allez au Conseil,
Sans procureur, vous mesme.

Ecoutez vn chascun;
D'ouïr ne soyez chiche;
Soyez pere commun
Au pauure comme au riche.

Le Roy est en l'Estat
Que le peuple conseille;
Ne soyez donc ingrat
De luy prester l'oreille.

Il faut aller souuent,
Au lieu de la Iustice,
Du iuge deceuant
Chastier la malice.

Les Offices royaux
Ne se doibuent point vendre,
Les seruiteurs loyaux
Doibuent ce bien attendre.

Il ne faut point piller
De Christ le patrimoine,
Ny du sien despouiller
Le prebstre ny le moine.

De vostre Cour le train
Rognez et les bombances,
Et serrez bien le frein
De vos courtes finances.

Payez ce qui est deu;

Que le sceptre on desgage ;
Viuez après de peu,
Bon pere de mesnage.

Chassez moy tant de chiens
Qui sans profit despendent,
Et ces Italiens
Qui la France gourmandent.

Monstrez vous plus aimé
Que redoutable Prince,
Et d'vn camp bien armé
Tournez vostre Prouince.

Soyez d'esprit soudain
A lire les histoires ;
Tousiours de vostre main
Despechez vos memoires.

Vers les hommes guerriers
Vostre bourse soit preste ;
Sont ceux qui les lauriers
Mettent sur vostre teste.

Conseillez vous aux vieux,
Ils ont l'age discrette.
Le poil grison vaut mieux
Que la barbe follette.

De Dieu tenez le lieu;
Honorez vostre Mere
Du Prince qui craint Dieu
Le Royaume prospere.

Ie ne veux par escrit
Vous estre plus moleste;
Vostre royal esprit
Comprendra bien le reste.

Le Romain non pareil
Veist perdre ses Prouinces,
Par le mauuais conseil
De deux ou de trois Princes;

Il se veist abattu,
Tombé du mieux au pire;
De Traian la vertu
Refist florir l'Empire.

Vous vaincrez comme luy
Tous vos destins contraires,
Si Roy des auiourd'huy
Vous vacquez aux affaires.

DISCOVRS. (1)

Subiect du Discours qui s'ensuit :

L'an 1580 vn certain personnage, amy de Ronsard, luy donna vne médaille d'Antinoüs, mignon d'Adrian, à l'exemple du quel le Roy auoit fait esleuer des statues à ses mignons. Sur quoy Ronsard prist argument de composer le discours qui s'ensuit, tellement desguisé toutes fois qu'il n'y auoit que celuy à qui il le donna qui cogneut le sens caché soubs l'escorce.

Contemplant l'autre iour vn amas de medailles,
Que la terre couuoit au cœur de ses entrailles,
De laquelle, en fouillant et le ventre et les reins,
Les auares sapeurs ont enrichy leurs mains ;
Les vnes par le temps desia toutes mangées,
Les autres non du tout mais à demy rongées,

(1) Extrait du manuscrit de la Bibliothèque Impériale, n° 7652 3.3.

Frustes, vaines, sans marque, et les autres auoient
Des corps assez entiers, en leur forme viuoient,
Le destin promettant qu'après longues années,
Des vieux siecles passez iusqu'à nous retournées
La terre s'ouuriroit et seroient redonnez
Tant d'empereurs au iour, de lauriers couronnez,
Pour reuiure en leur mort et reuoir, comment mue,
La terre qu'autrefois leur sceptre auoit tenue.
Le ciel se roule ainsy. Toute chose a son tour,
La mort aprez la vie et nuict aprez le iour.
J'admirois de Cœsar l'image venerable,
Et celle de Pompée au destin miserable;
Celle du grand Auguste, à qui les cieux amis
Auoient le gouuernail de ce monde promis;
De Tibere, banni rappelé d'auanture;
Et de Caïus qui fust le monstre de nature;
La medaille de Claude et celle de Neron,
Qui fust neuf ans meschant et cinq ans assez bon;
Et celle de Traian à la barbe espagnole,
Qui l'empire empiré remist au Capitole;
Celle d'Antinoüs qu'en langage François,
Pour le bien appeler, on diroit l'Antinois,
Des Grâces l'ornement, de Venus la ceinture,
Le compaignon d'Amour, le miroir de Nature,
Delice d'Adrian, vertueux Empereur
S'il n'eust souillé son nom d'vne si graue erreur.
Cest Antinois estoit Bythinien de race;
Comme vne belle Aurore estoit belle sa face;
Tout son corps ressembloit aux fleurs du renouueau
Ou à quelque Adonis pourtraict en vn tableau.
De ses cheueux crespez la teste bien pignée
D'vn zephyr amoureux tantost accompagnée
Se iouoit sur son corps; tantost ointe d'odeurs
Flottoit dessus son front enuironné de fleurs.

Ses sourcils estoient bruns, bruns ses yeux, et sa veue
Estoit de tant d'attraicts et de grace pourueue
Que l'Empereur sentoit, en sentant son regard,
Luy tomber dans le cœur la pointe d'vn poignard.
Il aymoit cest enfant d'vne amitié si forte,
Que dès le poinct du iour où l'Aube ouure sa porte
Au Soleil, iusqu'à l'heure où s'embrunist le soir,
Il ne saouloit son cœur ny ses yeux de le veoir,
Et comme tout rauy, sans bouger d'vne place,
Tousiours le regardoit et pendoit de sa face.
Lorsqu'il se fust longtemps enyuré de ses yeux,
Ses yeux maistres des cœurs des hommes et des Dieux,
La fieure doucement, fieure trop rigoureuse,
Admirant cest Ephebe en deuint amoureuse.
Elle entra dans son corps, le serra, l'embrassa
Et luy baysant le sang, tellement le succa
Qu'il mourust par la main de sa cruelle amye.
Son teinct prist la couleur d'vne rose blesmie;
Malheureux iouvenceau ingrattement aymé,
Comme vn chesne aux forests, d'vn lierre enfermé
Qui si fort en ses nœuds l'entortille et le serre
Qu'à la fin, mort et sec, tresbuche contre terre.
L'Empereur, quoique grand et constant au malheur,
D'impatience atteint, se pasme de douleur,
Regrettant sa moitié, dont l'ardente Cyprine
Luy auoit attaché l'image en la poitrine.
Or, ne pouuant changer ceste ardente poison,
L'Amour après sa mort ne perdist sa saison;
Mais se renouuellant par son propre dommage,
L'absence et le regret l'irrita dauantage.
Il le fist enroller au rang des immortels;
Il luy bastit vn temple et dressa des autels,
Luy dediant honneurs, festes et sacerdotes,
Où le Nil amoureux rend fertiles les mottes

De l'Egypte, à l'endroit où le bord Memphien
Entend crier Anube en la forme d'vn chien.
Il luy fist esleuer vne blanche statue
De marbre Parien, qui toute ieune et nue
Monstre encore auiourd'huy, forçant les siecles vieux,
Combien il eust d'amour et de grâces aux yeux.
Pour allonger longtemps sa courte destinée,
Il changea le vieil nom de la ville Antinée
Et la fist appeler du nom du Iouuenceau,
Afin que sa beauté, mesprisant le tombeau,
Fust d'honneur et de nom iouissante et fertile,
Par temples, par autels et par surnom de ville.
Tu pourras veoir, Lecteur, en voyant cest escript,
Que toute amour poignante aueugle nostre esprit,
Ainsy que, par le sens, quelque fois nous faict croire
Qu'vne corne de buffle est vne dent d'iuoire.

DISCOVRS D'VNE AMANTE. (1)

Qui suit d'amour les trauerses doubteuses
Il est ainsy que, par les eaux venteuses,
Est vn nocher dont la nef balançant
Va haut et bas sur l'onde s'eslançant.
Tantost l'horreur d'vne noire tempeste
Tourne sur luy, qui menace sa teste,
Tantost le chasse encontre vn dur rocher,
Tantost le faict près le bord approcher,
Puis tout soudain en arrière le pousse,
Subiect au flot qui s'enfle et se courrouce.

Ainsy qui mect sa nef dessus les flots
D'amour doubteux qui n'a point de repos,
Court incertain mainte estrange fortune,
Qui haut, qui bas, farouche l'importune.
Vous qui auez vogué en ceste mer,
Qui esprouuez la tourmente d'aymer,
Oyez comment vne ieunesse sage
A doulcement euité le naufrage,
Maugré les vents et l'amoureux effort,
Et, sa nef saiue, elle a gaigné le port.

Vne courtoise, honneste et noble fille,
D'age mineur, de bien riche famille,

(1) Extrait du manuscrit 7652 3.3.A. de la Bibliothèque Impériale.

A qui iamais le destin ne permist
Veoir celle là qui au monde la mist,
Croissoit ainsy qu'vne vermeille rose
Croist en bouton sous l'Aube humide esclose.
Rose qui est des belles fleurs la fleur
Et qui faict honte a toute autre couleur.
Elle croissoit par son pere nourrie,
Comme la fleur d'vne verte prairie,
Tendre, mignarde et qui debuoit vn iour
Estre la gloire et l'honneur de l'Amour.

Tandis son père encore du vert age,
Blessé auant des traicts d'vn beau visage.
Et de rechef d'amour espoinçonné
Remist son chef soubs les lois d'Hyméné.
Il se ioignit en la mode ordonnée
A vne Dame en grande maison née,
Qui au printemps de sa ieunesse estoit,
Et comme luy tant d'estés ne comptoit.
Aussi l'Archer eust moyen de surprendre
Le mol esprit d'vne ieunesse tendre,
Qui d'autant plus se laisse decepuoir
Qu'elle n'a pas pratiqué son pouuoir.
Ce Dieu bandé qui sur son dos secoue
La trousse et l'arc qui des hommes se ioue,
Quand en nos cœurs il vuide son carquois,
Assubiectit la fille sous ses lois.
Sur ceste fille il fist vne conqueste
Par les beaux traicts d'vn amoureux honneste
Qui, plein d'honneur, par graue honnesteté
Donnoit beau lustre à sa ieune beauté.
Tant luy reuint de cest amant la grace
Que dans son cœur il auoit trouué place
Et son esprit tousiours à luy sailloit.

Sa belle-mère aymer luy conseilloit,
Lui remonstrant quel seroit l'aduantage
S'elle estoit ioincte à luy par mariage,
Qui la rendoit toute pleine d'espoir,
Qu'en mariage elle pourroit l'auoir.

Mais d'autre part le pere de la belle,
Qui ne sçauoit que dedans sa mouëlle
Le feu d'Amours elle portoit enclos
Qui luy rongeoit secrettement les os,
Sans s'enquerir si quelque ardeur l'offense,
De la lier auec vn autre pense;
Et comme on veoit que les peres ont soing
Des biens mondains plus qu'il n'en est besoing,
Bien que iamais vne âme bien gentille
Ne brûle après vne chose si ville,
Pour la pouruoir et mettre richement,
Luy trouua seul vn mary promptement,
Dont la maison, en grandeur et noblesse,
Passoit bien loing les autres de richesse.
Ainsy le pere vn mary apprestoit,
Et ce qui plus son dessein augmentoit
C'est qu'il estoit de sa femme le frere.
Ce mariage il taschoit à parfaire,
Affin qu'il veist les grands biens separez
Des deux maisons ensemble resserrez.

O qu'auiourd'huy la femme non auare,
(Si l'on en trouue) est vn oiseau bien rare,
Laquelle engaige au gain sa liberté
Plus volontiers qu'à la ieune beauté!
Mais ceste fille en son âme ne cache,
Trop belle et ieune, vne si laide tache.
Elle ayme mieux qu'vn trésor plantureux

Vn seruiteur plein d'vn cœur genereux.
Pour ce celuy que lui cherche son pere
Ne luy pouuoit pour ses façons complaire.
Car de richesse elle n'auoit soucy,
Et d'autant plus qu'elle estoit riche aussy.
Moins reluysoit en luy de courtoisie,
Qui trauailloit sa vaine fantaisie
De maint soupçon, et bref qui en commun
Estoit hay et mocqué d'vn chacun.
Mesme sa sœur ne l'auoit agréable,
Qui cognoissant sa belle fille aymable,
Humaine, douce, encores de moitié
Plus l'enhortoit (1) *mettre son amitié*
Auec son frère, et, pour luy faire croire
Ce que disoit, tout ce qu'en sa memoire
Pouuoit venir qui l'en pust diuertir,
Elle souloit soigneuse l'auertir,
Mille malheurs disant contre son frere,
Plus que nulle autre à son désir contraire.
Et grand plaisir à l'amante faisoit
A qui du tout tel espoux ne plaisoit.

Or toutes fois les peres mettent peine
De s'accorder au poinct de cest Hymene,
Tantost se tient à beaucoup, puis à rien,
Tantost à peu qu'on estrainct ce lien.
L'amant, oultré d'vne amoureuse playe,
Par maint voyage et maint voyage essaye
Monstrer combien son amour est en feu,
Pour de la fille acquérir peu à peu
L'affection; d'elle il se passionne,

(1) ***Enhorter***, dans le sens de ***dissuader***, le contraire d'***exhorter***. Mot regrettable, que nous avons perdu.

Et comme il veoit que sa beauté fleuronne
De plus en plus, croissant comme à l'enuy,
De plus en plus il est aussy rauy.
De plus en plus elle paroissoit belle,
Plus l'enflammoit mainte ardente estincelle.
Enfin l'accord des peres se deffaict.
Rien ne se veoit des deux costez parfaict.
Lors en son cœur sent vne extresme ioye
La fille, et plus dolente ne larmoye;
Car elle espere encore de iouyr
De son amant, qui la faict resiouir.
Comme vn Coulomb, qui a fuy l'atteincte
De l'ongle noir de l'Esperuier, sans crainte
Se resiouit pour auoir esuité
La faim du bec qui l'a presque emporté;
Ainsy, pensant que son col fust deliure
Du ioug pesant où luy conuenoit viure.
Le deuil passé de son esprit chassoit;
De mille vœux le ciel elle emplissoit
Et supplioit aux Dieux que sa prière,
Iuste en son cœur, ne fust mise en arrière,
Et que iamais on ne peust s'accorder.
Il plust aux Dieux quelque temps la garder.
Luy octroyant moitié de sa demande.
Car le Seigneur qui par amitié grande
La poursuiuoit fust ailleurs accordé.
Lors ceste fille eust l'esprit desbordé
D'extresme ioie; en plaisirs elle noue (1)
Et des hauts Dieux la puissance elle loue.
Comme si fust aduenu son souhait.
Mais ce n'estoit (pauurette!) encores faict.
Comme celuy qu'a tourmenté la fieure.

(1) ***Nouer*** : nager.

Quand elle sort au dessus de sa leure
Et qu'vn accez ou deux ne luy reuient,
Il pense guay que la santé le tient,
Santé qui est de la nature amye.
Il pense loing de soy la maladie
Et que l'ardeur l'ait sans retour laissé.
Mais tout soudain il se ressent pressé
De ceste fieure en ses veines ardente,
Bruslant son corps du chef iusqu'à la plante.
Ainsy aduint à elle qui pensoit,
Quand le malheur vn temps ne la pressoit,
Que sa douleur fust du tout consommée.

Son vain plaisir fust tourné en fumée.
Au rang des morts le pere du seigneur,
Que ceste fille auoit à contre cœur,
Fust arrangé dedans la fosse ouuerte
Et de gazon sa poitrine couuerte.
Adonc le fils, maistre de son vouloir,
Sans de l'accord ia promis se challoir,
Voulust quitter son autre fiancée.
L'amour qui bref luy blesse la pensée
Le faict pensif à celle retourner
De qui la grace il ne pouuoit gaigner.
Comme vn bois sec tout soudain se renflamme
Si tant soit peu l'on ressouffle sa flamme,
Ainsy le feu qui auoit enflammé
Ce pauure amant fust soudain rallumé.
Elle qui veoit son attente trompée
Et de rechef sa vie enueloppée
Dedans les rets, et qu'elle n'a ny sœur,
Mere, parents pour dire son malheur,
Ayant sans plus vne mere marastre,
Elle ne peut, en ce cruel desastre,

Si non auoir, seule, pour tout secours,
Et nuit et iour à ses larmes recours.
Elle gémit, pleure, crye et lamente.
Tousiours l'amant que le desir tourmente.
Auec présens et moyens la poursuit;
Plus la poursuit et plus elle le fuit.
Plus de l'aymer luy oste l'espérance,
Plus de la suiure est sa perseuérance.
Plus elle est froide et tant plus il est chaud.
Plus se soucie, et moins elle s'en chault.
Enfin, voyant qu'il ne la peut conduire
Iusqu'à l'aymer autant qu'il le désire,
Pria le pere auoir de luy pitié
Et qu'à sa fille il dict son amitié,
Que pour espouse autre ne vouloit prendre
Et qu'il la fist au mariage entendre.
Ah! la sentence amère, quand aymer
Il faut celuy qu'on ne peut estimer.
Le pere veut que, sans plus, elle n'use
De langueur, feinte, ou remise, ou excuse,
Et que le nœud nuptial soit estrainct.
La fille adonc que le malheur contrainct,
Pour deceler la douleur qui la touche,
De telle plaincte ouurit sa belle bouche :
— « Mon père, las! qui m'estes seul resté
Pour mere, frere, et sœur, et parenté,
Qui cherement m'auez tousiours nourrie
Iusques icy, espargnez moy la vie.
Las! ie preuoy le iour de mon trepas,
Si me voulez mettre dedans ces lacs,
Si me voulez à cet homme promettre
Que ie ne puis en ma poitrine mettre,
Homme fascheux, de chacun medisant,
Qui, bien que riche, à tous est desplaisant.

Il vaudroit mieux en maison plus chetiue
Se marier bien souuent, où l'on viue
Sans fascherie, à son contentement,
Qu'estre à mal-aise ailleurs bien richement.
Vous qui auez plus grande experience
Que ie n'ay pas, en auez cognoissance.
Par vous i'ay veu la lampe du soleil :
Changez, changez, mon Pere, de conseil,
Et vostre fille encore laissez viure!.... »

De grosses pleurs on voyoit s'entresuiure
Qui de ses yeux à gouttes ruisseloient
Et sur sa face en ondoyant roulloient.
Son seul recours et ses plus belles armes
N'estoient si non qu'ardents souspirs et larmes.
A ioinctes mains elle prioit ainsy.
Le pere n'a de sa fille mercy.
Ny ses souspirs a pitié ne l'esmeuuent,
Ny ses doux mots attendrir ne le peuuent.
Il est ainsy qu'vn rocher qui n'entend
La pauure nef qui contre luy se fend.
Il la menace, il se fasche, il la tance,
Il veut, sans plus, que sans aucune instance.
Elle s'appreste à ce qu'il a voulu ;
Que tout le faict est ferme et resolu
Et qu'il ne faut qu'autre espoux elle espere.
Quand elle oüst ceste sentence amere,
Plus que deuant tesmoigna ses douleurs;
De ses deux yeux fist deux torrents de pleurs.
En gemissant, comme faict Philomele
Qui de Théré plainct la rage cruelle.

Tousiours ne souffle aquilon ou fort vent,
Qui des pins droits la teste bat souuent ;

Et toutesfois sans repos est pressée
La demoiselle en tristesse laissée.
Son pere fust quelque espace de temps
Aux champs qui sont des ennuys passe temps.
Mais cependant, de poursuite non moindre,
Celuy qui veut auprez d'elle se ioindre
Au lict nopcier, souuent près d'elle vient
Et luy contant ses amours l'entretient.
Lors ceste fille, espérant d'elle mesme
Le rebuter, luy dict qu'elle ne l'ayme
Et que iamais pour rien ne l'aymeroit,
Et son amour au cœur ne desiroit.
Par ce moyen du tout rompre elle pense
L'accord brassé et la dure sentence.
Mais d'autant plus il la desire et veult,
Moins en auoir la iouissance il peult.
Comme l'amour qui sa raison transporte
Triste et pensif le pousse en mainte sorte.
Aux champs il va pour le pere aduertir
Comme sa fille il ne peut conuertir
A son vouloir, si que nulle parole,
Tant doulce soit, ne la peut rendre molle.

Le pere faict retour en sa maison,
Oultré d'ardeur, perdant presque raison;
Il prend sa fille, et maugré son enuie,
A ce mary promptement la marie.

La Cyprienne et la grande Iunon
Et Hyméné d'elle seul compaignon,
Dont la puissance aux espouses préside,
En ce lien luy seruirent de guide.

Deuant le Prebstre, en grand solemnité,

S'entr'engagea des deux la volonté.
Au soir tous deux vn mesme lict presserent
Et bras-à-bras l'vn l'autre s'embrasserent.
Ainsy ny pleurs, ny regrets, ny soupirs
Dont s'engendroient mille petits zephyrs
Qui larmoyant, de vœux font le ciel fendre,
N'eurent pouuoir en rien de la deffendre,
Ny a son mal angoisseux secourir.

Elle contraincte à viure et à mourir
En mesme chambre auec ce fascheux homme,
Voyant qu'en vain de douleur se consomme,
Puisque du pere estoit tel le plaisir,
Serra la bride à son premier desir;
Prenant l'arrest d'vne vieille prudence.
Arma son cœur de forte patience;
Pour supporter toutes afflictions
Et du mary les imperfections,
Sa vo'onté saigement a bridée
Qu'amour ailleurs auoit desia guidée.
Eux deux ensemble ils viuent doucement,
Si que chaqu'vn en a contentement
Et la vertu de ceste femme admire,
Qui douce et saige, endure son martyre.

Qui a iamais, dedans l'obscurité
D'vne forest veuue de la clairté,
Porté ses pas, souuent il se desuoye
Dans le carroy d'vne trompeuse voye;
Car maint chemin, qui se trauerse en croix,
Le faict errer dans l'espesseur du bois,
Et la forest est si longue et profonde
Qu'il ne veoit point l'horizon de ce monde,
Doubteux comment il en doiue saillir.

Bref, par contrainete il luy conuient faillir.
Ainsy d'Amour la forest est obscure,
Grande, profonde et pleine d'auenture,
Où qui ses pieds pourmene bien auant
Dans l'espesseur, il se va deceuant
Et vagabond erre tousiours en crainte;
Trouuant sa voie en cent chemins contrainte,
Dans la forest le plus souuent se perd
Et de pasture aux dents des lyons sert,
Si quelque Dieu qui les hommes inspire
De telle erreur soudain ne le retire;
Comme, au besoing, vn bon Dieu s'est trouué
Qui du péril ceste fille a sauué,
Et la changeant, d'vne fille amoureuse
En vne femme honneste et bien heureuse,
D'honneurs, de biens a remply sa maison
Et faict seruir le sens à la raison.

Et toute Dame est par elle aduertie
Que la ieunesse à la fin se chastie.

ELEGIE (1).

Ainsy qu'on veoit la veuue tourterelle,
Aux plus beaux mois de la saison nouuelle,
De bois en bois, de buisson en buisson,
Tenir seulette vne triste chanson;
Et tellement le soucy l'accompaigne,
Pour le regret de sa chere compaigne,
Que du printemps les amoureux presents
Ne luy sont plus gratieux ny plaisants,
Herbes, ruisseaux, fleurettes ny verdure.
Mais, lamentant, d'vn enroué murmure
Remplit les bois et les champs d'alentour,
Se complaignant de fortune d'amour.
Au poinct du iour, quand le soleil s'eueille,
Et quand la nuict, soubs les eaux il sommeille,
Et à midy quand l'extresme chaleur
Faict perdre aux fleurs et puissance et couleur,
Sur l'arbre sec en tout temps, à toute heure,
Sans reconfort sa compaigne elle pleure.
Qu'vn oiseleur, en la prime saison,
A prise aux rets pour la mettre en prison
Et retient serue en l'obscur d'vne cage (2).
— « *Plus de ruisseaux, de fleurs, ny de bocage!*

(1) Extrait du même manuscrit que la pièce précédente, ainsi que les cinq pièces suivantes.

(2) Imitation des beaux vers de Virgile :
Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ, *etc.*
Géorg. lib. IV. Vers 511.

Plus nous n'irons, ce dict le triste oyseau,
Comme soulions au temps du renouueau,
Nous promener par la verte prairie,
Ny sur les bords d'vne riue fleurie,
Ny par les bois de feuilles herissez,
Par les ruisseaux de mousse tapissez,
Où le grauois caquetant se pourmeine,
Roullé des flots d'vne claire fontaine.
Tout me desplait; le verd ne m'est plus verd:
De noir obscur le printemps s'est couuert;
Toutes les fleurs de douleurs sont atteintes,
Et les ruisseaux s'accordent à mes plaintes.
Depuis le iour que tu partis d'icy
Tout s'est changé en larmes et soucy,
Tout s'est noircy d'vne douleur extresme
Et rien ne vist sinon la douleur mesme.
Le iour m'est nuict; la nuict me semble iour,
Et par les bois ne regne plus amour .
Hélas! ie meurs. Ie deuois estre prise
Le mesme iour que perdis ta franchise;
Car aussy bien ie ne vis plus en moy.
O ! si i'estois prisonnière auec toy,
A tout le moins, prisonnieres ensemble,
Nous deux viurions; et le deuil, qui me semble
Plus dur que mort loing de mon amitié,
Seroit plus doux porté par la moitié! »

Ainsy se plainct, d'vne longue querelle,
Par les forests la veuue tourterelle.
Et ie vous plains de perdre promptement
Celle qui est vostre contentement,
Ains vostre tout. Car par amour commune
N'auez qu'vn cœur et n'auez âme qu'vne.
Ainsy, viuant tous les deux en commun.

Par le penser vos deux corps n'en font qu'vn,
Et le penser tellement vous compose
Que vos deux corps n'est qu'vne mesme chose.
Le triste iour qu'il faudra desloger,
Le ciel voudra sa lumière changer
Pour ne veoir point vos larmes amoureuses
Et pour n'ouïr vos plainctes douloureuses.
Vous feriez fendre vn rocher endurcy,
Disant l'adieu que vous direz ainsy :
— « Chere compaigne, ainçois ma chère vie,
Mon sang, mon cœur, quelle cruelle enuie,
En m'esloignant me separe de vous,
Et du lien qui nous estoit si doux,
Ne plus ne moins que si quelques tenailles
En me forçant me tiroient les entrailles,
Foye, poulmons, sang, artères et cœur,
Et me laissoient tout le corps sans vigueur.
Ie ne vy plus, ie ne suis qu'vne masse,
Masse de plomb, la charge d'vne place,
Sans rien sentir; car mon seul mouuement
S'est refroidy par ce departement.

« Adieu, pensée! adieu, douces paroles!
Adieu, discours! Hélas! Amour, tu voles
Plus tost que moy; tu t'en vas et ne puis
Suiure ton vol tant debile ie suis.
Las! arrestée en peines si cruelles
I'ay, par le haut, pour m'enuoler, des ailes
Et par le bas du plomb qui me retient.
Le souuenir seulement me soutient.
En quelque part que tu ailles, amie,
Tu ne m'as pas douteuse ny demie,
Mais toute entière et si pourray passer
Si longs chemins par le bien du penser;

Et le vainqueur, qui vous tire par force,
N'aura sans plus que le cœur et l'escorce,
La bouche froide et le bien froid baiser,
Charbon sans feu; car l'amoureux braiser,
Ieux et plaisirs, paroles et delices,
Feront tousiours entre nous leurs offices,
Par le penser; et le penser vaut mieux
Qu'vn corps pesant, de soy mesme odieux.
Ainsy ces Dieux, qui n'ont que les pensées,
Ne peuuent veoir leurs ioyes offensées.
Le corps n'est rien qu'vn fardeau sommeilleux :
L'esprit est vif, actif et généreux.
En vous perdant ie n'ay plus de puissance,
En vous ie suis; vous estes mon essence;
Ie vis en vous; ie ne vis plus en moy;
Vous estes tout, mon bien et mon esmoy,
Et vostre ame est en mon corps si enclose
Si que deux corps n'est qu'vne mesme chose.

« Toutes les nuicts, quand le soleil couchant
Ira le iour soubs les ombres cachant,
Vostre gentille et gracieuse image
Viendra de nuict resiouir mon courage,
Et en despit des ombres et du vent
Et des fascheux, ie vous tiendray souuent
Entre mes bras, prenant quelque allegeance
En vostre vaine amoureuse semblance.
Et, si le vray ne se peut presenter,
Au moins le faux me pourra contenter.

« Or adieu donc! La gresle et la tempeste,
Foudres, esclairs puissent suiure la teste
De ce fascheux qui vous tire si loing.
Rochers, cailloux, les brigands et le soing

Soient à ses pieds, et toute chose dure,
Pour me venger du tourment que i'endure.
Affin, mon cœur, que puissiez reuenir
Et que le corps perde le souuenir. »

Ainsy direz. Lors vous voyant pleureuse,
Dolente, triste, espamée, amoureuse,
Et vos beaux yeux larmoyant à l'escart,
I'auray pitié, non pas pour ce despart,
Ny pour l'adieu qui nous rauira l'âme;
Mais pour vous veoir en tristesse, Madame,
Seule, pensiue et ne pensant plus rien
Que de songer au bien qui n'est pas bien
Et qui s'enfuit vers les Alpes chenues,
Ainsy qu'au vent le long troupeau des nues.

Ie voudrois bien, d'vn traict delicieux,
Boire vn petit les larmes de vos yeux,
Qui descendront sur votre belle face;
Et, respirant, en mon cœur faire place
A vos souspirs parmy l'air espandus.
Quand ils seroient dedans moy descendus,
A tout le moins maugré vous conuertie
I'aurois de vous quelque faible partie
Et telle part, à la fin, tant vauldroit.
Que tout l'entier, par le temps, y viendroit.

Pour acheuer, afin que ie me plaigne,
Perdant, Madame, vne chere compaigne,
Vous acquerrez, s'il vous plaist, vn seruant
Qui sera braue, et qui, en poursuiuant
Vostre amitié par vne amour non feincte,
Allegera vostre triste complaincte.

EPITAPHE

DE FEV MONSIEVR DE L'AVBESPINE (1)

Tout ce que France auoit de beau,
Tout cela que pouuoit nature
Repose en ceste sepulture.
Marbre n'y soit pour couuerture,
Mais bien qu'on luy fasse vn tombeau
De roses dont la fleur ne dure
Qu'vn mois ou deux au temps nouueau,
Semblables à ce iouuenceau
A qui la Parque, hélas! trop dure,
N'a presté que vingt ans l'vsure
De la vie, quand le basteau
De Caron, qui des biens n'a cure,
De Styx luy fist trauerser l'eau,
Entournant d'vne nuict obscure
Son corps pareil au renoueau.

(1) Claude de l'Aubespine, 3e du nom, seigneur d'Hauterive, baron de Châteauneuf, secrétaire d'État, ambassadeur en Espagne en 1566; mort à 26 ans, le 11 septembre 1570.

SONNET.

Si quelque Dieu, au milieu d'vn orage,
Se venoit seoir sur le bord de ta nef,
Aurois tu peur, Nicolas (1), *que ton chef*
Forcé de l'onde endurast le naufrage?

Non, car voyant vn céleste visage
Qui te viendroit desliurer de meschef,
Ioyeux d'espoir tu penserois en bref
Maugré le vent aborder au riuage.

Ainsy, voyant, au plus fort du danger,
Les flots plus doulx soubs ma nef se ranger,
Qui me pressoient d'vne importune troupe,

Ie ne crains plus la cour puisque ie voy,
Comme vn grand Dieu, sur le haut de ma poupe,
Pour me sauuer, assis vn Villeroy.

(1) Nicolas de Neufville, sire de Villeroy, secrétaire et ministre d'État sous Charles IX, Henri III et Henri IV, trésorier des ordres du Roi, qui mourut le 12 novembre 1617.

Il tenait les clefs de la cassette royale; aussi que de poëtes, gens besogneux par nature, l'ont chanté pour se le rendre favorable!

SONNET.

Villeroy, dont le nom et le surnom ensemble
Sont pleins de maiesté, fay de grace pour moy
Quelque chose qui soit digne de Villeroy,
Afin qu'à ton beau nom ta volonté ressemble.

Villeroy, qui en vn toutes vertus assemble,
Roy de mœurs et de nom; mais Dieu, comme ie croy,
Car ne nuyre à personne et obliger à soy
Les hommes, c'est vrayment estre Dieu, ce me semble.

Par ce chemin Hercule alla dedans les cieux,
Par ce chemin Thésée et Chiron furent Dieux,
Et tous ces vaillans preux de la saison première.

Ainsy qu'eux dans le ciel auras vn propre lieu;
Et chaqu'vn, en suyuant icy bas ta lumière,
Apprendra, comme toy, d'homme à se faire vn Dieu.

STANCES (1)

POVR LA FONTAINE DV GAST PRÈS REBONDAIS

Ie voudrois que Bacchus t'aymast,
Fontaine à la bruyante course,
Afin qu'en vin il transformast
Pour ceux de Cheuillé (2) *ta source.*

Les hommes du sec Cheuillé
Sont alterez comme leurs plaines;
Mais quand leur gosier est mouillé,
Ils chantent clair comme Syrenes.

Tesmoing en est ce lieu icy
Où bien souuent ils viennent boire,
Pour chasser au vent leur soucy
Et l'arracher de leur memoire.

L'homme trop sobre ne vit pas;
Luy mesme en viuant il s'ennuye :
La dance, le vin, les repas
Sont les instruments de la vie.

(1) Bibliothèque impériale. Manusc. 7652 3.3.A.

(2) Chevillé est un bourg à cinq lieues au N. E. de Sablé, ancienne province du Maine, aujourd'hui département de la Sarthe, arrondissement de la Flèche.

QVADRAINS

CONTRE DES-PORTES. (1)

Des-Portes, corrige tes vers
Et les tournes mieux sur la presse.
Ou l'on dira que la tristesse
T'a tourné le sens a l'enuers.

Menestrier, qui veux promptement
Auoir en nostre art quelque estime,
Pour bien faire sonner ta ryme,
Accorde mieux ton instrument.

(1) Bibliothèque impériale. Manusc. 7652 3. 3.

QVADRAINS

CONTRE DV BARTAS (1).

Claude Binet, dans la vie de Ronsard, dit qu'il auoit enuie, si sa santé et la Parque l'eussent permis, de traiter ingénieusement et dignement la naissance du Monde. Il étoit ialoux de Guillaume Salluste, sr du-Bartas, qui auoit traité ce subiet.

Il disoit un iour :—« Ie crois que Bartas aura plus fait en vne semaine que moi en toute ma vie ! »

Se trouuant auec Baïf et Du-Perron, ils firent chacun vn quadrain sur la *Semaine* de Du Bartas.

Voicy celuy de Ronsard :

Bartas voulant desbrouiller l'Vniuers
Et luy donner vne meilleure forme,
Luy mesme a faict vn grand chaos de vers
Qui plus que l'autre est confus et difforme.

(1) Bibliothèque impériale. Manusc. 7653 3.3.A.

Voicy les vers de Baïf :

Tu as, Bartas, de beaux traicts et hardis;
Mais tu en fais en despit de la Muse.
Certainement i'admire tes beaux dicts;
Mais pour cela tes fautes ie n'excuse.

Voicy enfin l'épigramme de Du-Perron :

Bartas ose, vantard, en sa longue Sepmaine
Le chaos desbrouiller; mais estonnant les sots,
De ses vers haut tonnans, bouffis d'enflure vaine,
Il a plus que deuant rebrouillé le chaos.

SVR LA MORT

DV ROY CHARLES IX^e^, DÉCÉDÉ A 24 ANS, EN L'AN 1574, AV BOIS DE VINCENNES (1).

Voyez au mois de May sur l'espine la rose;
Au matin vn bouton, à vespre elle est desclose,
Sur le soir elle meurt, ô belle fleur! ainsy
Vn iour est ta naissance et ton trespas aussy.

(1) Ces vers et les suivants sont extraits d'un volumineux registre écrit de la main d'André Lefèvre, seigneur d'Ormesson, contenant des extraits d'histoire, de littérature et de philosophie.

Ce recueil fait partie de la collection cédée par M. Leber à la Bibliothèque de Rouen.

QVADRAIN SVR LA FRANCIADE.

Les François qui ces vers liront,
S'ils ne sont et Grecs et Romains,
Nul bien de mon liure ils n'auront
Qu'vn pesant faix entre les mains.

SONNET A MARIE.

Lorsque ie vais reuoir ma diuine Marie,
Combien me bat le cœur approchant de Bourgueil.
Ainsy que la nauire abordant sa patrie,
Ie vole enflé du vent d'vn amoureux orgueil.

Le iour est plus riant, la prée plus fleurie;
Ma Deesse apparoit. Mais d'vn altier coup d'œil,
Elle r'ouvre soudain ma playe non guarie :
Mon iour se mue en nuict et mon bonheur en deuil.

Maintes fois ie luy dis : — « Aymez moy donc, ma Dame;
Mes amys les plus chiers sont dolents de me veoir,
Tant mon corps est bruslé d'intérieure flame! »

Desdaigneuse elle rit de m'entendre douloir.
Amour! A quels trauaux condemnes-tu mon âme!
Il n'est pire douleur que d'aymer sans espoir.

SONNET (1)

AV ROY DE NAVARRE (2).

Roy de vertu, d'honneur et de bonté,
Qui tiens sous toy la terre Nauarroise,
Tu viens choisir vne perle françoise,
Qui n'a pareille en grace ni beauté.

Mars desbordé, felon en cruauté,
Tout plein de sang, de discord et de noise,
En quelque part, Prince, que ton pied voise,
S'enfuit vaincu deuant ta royauté!

A ton chemin la Paix seruit de guide
Et ce bon Dieu qui aux nopces préside,
Pour assembler de liens amoureux,

La belle au beau, ieunesse à la ieunesse,
La bonne au bon, le prince à la princesse :
Qui vit iamais vn accord plus heureux!

(1) Biblioth. imp. Manuscrits. Collection Dupuy, 843.

(2) Ces vers ont été faits le 18 août 1572, pour le mariage d'Henry, roi de Navarre, qui fut depuis Henry IV et qui avoit alors dix-neuf ans, avec Marguerite de Valois, âgée de vingt ans. Triste union, contractée sous de malheureux auspices! Deux mois avant, le 9 juin, Jeanne d'Albret, mère du jeune époux, étoit morte, peut-être empoisonnée; six jours après devoit commencer le massacre de la Saint-Barthélemy.

EPITAPHE

DE CHARLES DE BOUDEVILLE, ENFANT DE VAVLX, MORT LE MARDY XIII[e] DE MARS MDLXXI (1).

Icy gist d'vn enfant la despouille mortelle.
Au ciel pour n'en bouger volla son âme belle,
Qui, parmy les esprits bien-heureux, iouissant
Du plaisir immortel, loue Dieu tout puissant,
Qui l'a raui de Vaulx, tant délicat pourpris,
Ieune enfant de huict ans, pour mettre en paradis,
Où s'esbattant là sus d'une certaine vie,
Au viure d'icy bas ne porte point d'enuie,
Au viure que viuons doubteux du lendemain,
Soubs les iniques loix où naist le genre humain.

O belle âme! tu es, en ce temps de misere,
Gayement renuolée au sein de Dieu ton pere,
Laissant ton pere icy. La tu plains son malheur
Qui de regret de toi, porte greue douleur,
Qu'il tesmoigne de pleurs, arrousant l'escriture
Dont il a fait grauer ta triste sepulture.

Repose, ô doulx enfant! et ce qui t'est osté
De tes ans, soit aux ans de ton pere adiousté!

(1) Cette épitaphe, gravée sur cuivre jaune, est conservée dans le musée des Thermes et de l'hôtel de Cluny, où elle porte le no 2483

FRAGMENTS

DU IIe LIVRE DE LA FRANCIADE (1).

PLAINTES DE DICÆE,

ROY DE CRETE, SVR SON FILS ORÉE, CAPTIF DV GÉANT PHOVERE.

Vn mois y a, ô meschante malice!
Que de mon filz il eust fait sacrifice;
Mais le voyant vne fleur de beauté
A pour un temps fleschy sa cruauté.

Par vn heraut le Tyran m'a fait dire
Que si quelqu'vn, pour le sauuer, désire
Combattre à luy, ne face que parler
Et qu'en son lieu le veut laisser aller.

I'ay supplié, i'ay offert ma couronne;
I'ay commandé, ie n'ay trouué personne
Qui contre luy à cheual soit monté,
Tant il est grand, horrible et redouté.

(1) Extraits d'un manuscrit de la Bibliothèque impériale fonds de St-Germain, no 1665), in-folio, relié en vélin blanc aux armes de France, contenant le 2e livre de la Franciade. (Voir une note de la page 7.)

Ces fragments sont déjà supprimés dans l'édition de 1572.

DVEL

DE FRANCVS ET DE PHOVERE.

Desia la Fame (1) à haute trompe auoit
Semé partout qu'vn estranger deuoit
Seul en camp clos se combattre a Phouere,
Quand ce cruel, tout ardent de colere
Corna trois fois et, d'vn bruist esclatant,
Superbe et fier somma le combattant :
— « Iusques à quand, sans espoir de bataille,
Me tiendras tu au pié de ta muraille?
Et me laissant en paresse rouiller
Retiendras tu mon fer sans le mouiller?
Ou bien Dicæe vn champion ameine,
Ou bien vien voir toute la terre pleine
De la ceruelle et du sang de ton filz,
Ains que Phœbus aille embrasser Thetis.
Son tais creusé me seruira de coupe
Boiuant sa vie au milieu de ma troupe,
Victorieux, pauant de toutes parts
Champs et buissons de ses membres espars. »

(1) Fama, la Renommée.

FRANCVS PARLE A PHOVERE.

Tel que ie suis, ie suis soldat pratique;
Ie scay comment il faut cresper la pique,
Courir la lance en guerre et en tournois;
Ie scay que peut la masse et le harnois,
Piquer cheuaux, et leur donner carriere,
Assaillir seul, defendre la barriere,
Des le matin iusqu'au soir bataillant.
Hoir des vertus d'vn pere si vaillant.....

PHOVERE A FRANCVS

Donc si tu as quelque pitié de toy,
Pauure garson ne t'ahurtes à moy.
Mieux te vaudroit, à voir ta contenance,
Faire l'amour, ou mener vne dance,
Ou des bouquets cacher dedans ton sein
Que de tenir les armes en la main.

FRANCVS

S'ARME POVR LE COMBAT.

Il a premier de greues bien ferrées
A boucles d'or ses iambes enserrées;
Il a vestu son harnois bien trempé,
Pris son pauois nombrilleux et houpé,
Rond, large, dur, rempart de sa personne.
Que meinte frange à l'entour enuironne.

Il fust apres à sa cuisse arrangeant
Sa bonne espée au manche faict d'argent,
Bien affilée, à la trempe bien dure,
Qui luy pendoit d'vne large ceinture;
Ceignit sa dague, afubla son armet,
Puis en l'arçon d'vn saut leger se met
Pressant le dos d'vn bayard, qui derriere
Laissoit le vent, quand il prenoit carriere.
Comme il prenoit la lance, dont le fer
Frais esmoulu s'esclatoit dedans l'air.
Le bon Dicæe en secret le conseille.. ..

FRAGMENT DV COMBAT.

Tantost tournant leurs coursiers à la dextre,
Tantost en long, tantost à la senestre,
Comme insensés de rage et de courroux,
De çà de là se marteloient de coups.

FRANCVS FRAPPE PHOVERE.

Auecq le sang l'escume luy sortit
Loing de la gueule à gros flots ondoyante,
Ainsy qu'on veoit la flamme tournoyante
D'vn soupirail à bouillons s'estouffant,
Sortir à peine et se rouler au vent.
Et fut la chair de Phouere cognée
De bras si forts, que sans plus la poignée
Dedans la main du Troyen s'arresta.
En cent morceaux le reste s'ecclata.
Mais courageux le iouvenceau ne cesse
De le hurter; il le choque et le presse
Et pour l'abattre il retourne et reuient....

CHANSON

FAITE PAR LANCELOT CARLES CONTRE LES DOCTEVRS ET MINISTRES ASSEMBLÉS A POISSY (1561) A LA QVELLE RONSARD ET BAÏF ONT AVSSY TRAVAILLÉ (1).

On trouue ainsy que de Beze et D'Espense (2)
De bien aimer n'ont fait nulle défense:
Sur quoy Maillard, par instante prière,
Veut qu'à luy seul on garde le derrière.
Marlorat faict vne grande complainte
Des Courtisans qui n'aiment point sans feincte:
Et le Minime en ses sermons nous preuue
Qu'il n'est amour que d'vne femme veufue.
Le gros et gras Hugonis de Sorbonne
Dit que l'amour est une chose bonne.
Paroceli raconte en vn long presche
Que de l'amour vn chacun s'en empesche.

(1) Biblioth. Imp. Manuscrits $\frac{7655}{3.3.A.}$

(2) Voici la designation de la plupart des personnages cités dans cette chanson. Les catholiques sont: Iean de Montluc, évêque de Valence; Claude de Xaintes, chanoine régulier de l'ordre de Saint Augustin; Claude d'Espense; Hugonis et Salignac, docteurs de Sorbonne.

Les protestants sont: Théodore de Bèze, Augustin Marlorat, pendu l'année suivante au siège de Rouen, Paroceli, Malo, Pierre Vermeil (dit Martyr), Postel, D'Espine, Virel, La Rosière et La Saule, ministre italien qu'on fit venir de Zurich.

Le Carme aussy a dict à bouche ouuerte
Qu'il faut aymer sans estre decouuerte;
Et Malo dit que pratique amoureuse
Aux bien-viuants est vne chose heureuse.
Pierre Martyr nous a dict que Sainct-Pierre
Les amoureux en Paradis enserre:
De Xainte aprez à chacun faict cognoistre,
Qu'il se faict bon aux bonnes apparoistre
La Saule a dict, preschant l'autre dimanche,
Que pour l'amour il n'est que Dame blanche:
Et Salignac dit, en langue hebraïque,
Que sans amour se perd la republique.
Valance aprez toute amour trouue bonne
Si en aymant point d'argent on ne donne;
Puis on apprend du curé Saint-Eustache
Que l'amour garde vn chaqu'vn d'estre lasche;
Et là dessus a presché La Riuière
Que pour la Dame on prend la Chambrière:
Et Surius, expert en theologie,
A dict: Fuyez toute dame Marie;
Et puis Postel, alleguant Dame Ieanne,
Dict qu'en aymant iamais on ne se damne.
D'Espine a dit qu'vne belle poupine
Vaut beaucoup mieux que dans le pied l'espine.
Le petit Carme, auecque la marmite,
Ne trouua oncq vne veufue despite;
Et Virel veut que les feuillets on vire
Du Calendrier par lequel on souspire;
Et le Légat par sa Bulle dispense
Que sans argent vn chaqu'vn ayme en France:
Le Pape, aussy qui est le Dieu de Rome,
Pour bien aymer il dit qu'il ne craint homme.
Et puis Caluin dit, concluant l'affaire,
Qu'en bien aymant on peut à Dieu complaire.

VERS

TIRES DE DIVERS RECVEILS.

Ces vers, empruntés aux éditions originales données par Ronsard et à divers recueils contemporains, ont été retranchés par lui, ou négligés par ses éditeurs, et ne se trouvent pas dans les éditions de ses œuvres complètes, publiées de 1587 à 1630.

LES BACCHANALES

OV LE FOLASTRISSIME VOYAGE D'HERCVEIL PRES PARIS, DÉDIÉ A LA IOYEVSE TROPPE DE SES COMPAIGNONS, FAIT L'AN 1549 (1)

Amis, auant que l'aurore
Recolore
D'vn bigarrement les cieux,
Il fault rompre la paresse
Qui vous presse
Les paupieres sus les yeux.

(1 Le voyage d'Hercueil, qui se trouve dans toutes les éditions de Ronsard, n'est autre que cette pièce, mais notablement abrégée et diminuée de beaucoup de iolies stances. Un grand nombre d'autres pièces du poëte ont été ainsi retouchées par lui, et souvent d'une manière malheureuse, dans les derniers temps de sa vie. Celle-ci pourra servir de point de comparaison, et donnera une idée du rapprochement curieux qu'il y aurait à faire entre les recueils originaux et les publications posthumes des œuvres de Ronsard.

Le voyage d'Hercueil commence ainsi :

Debout, i'entends la brigade....

Il se trouve dans le T. VIII (Gayetez), des éditions in 12,

Dormez donc or que la lune
La nuict brune
Traine de ses noirs cheuaux :
Dormez donc cependant qu'elle
Emmielle
Le plus amer de vos maux :

Dormez donc, dormez encores
Ores, ores
Que tout languist en seiour,
Sillez d'vne nue obscure
L'ouuerture
De vos yeux iusques au iour.

Io, i'entends la brigade,
I'oy l'aubade
De nos compaings enioüez
Qui pour nous esueiller sonnent
Et entonnent
Leurs chalumeaux enrouez.

I'entroy desia la guiterre,
I'oy la terre
Retrepigner durement
Dessous la libre cadence
De leur dance
Qui se suit follastrement.

excepté dans celles de 1587 (Paris) et 1592 (Lyon), où il fait partie du T. I.

Les Bacchanales sont à la page 214 de : Les Amours de P. de Ronsard, ensemble le 5e de ses odes; Paris. Ve Maurice de la Porte, 1552.

Sus, Abel, ouure la porte,
Et qu'on porte
Deuant ce trouppeau diuin,
Maint flacon, mainte gargouille,
Mainte andouille
Esperon à picquer vin.

Dieu gard' la scauante troppe,
Callioppe
Grave au ciel vostre renom,
Bellay, Baïf et encores
Toi qui dores
La France en l'or de ton nom (1).

Le long des ondes sacrées,
Par les prées
Ombragez de saules verds,
A l'enui des eaux iazardes,
Trepillardes,
Vous chanterez mille vers.

Ou bien leuant la pensée
Elancée
D'vne ardeur qui vaudra mieux,
Vous redirez quelles choses
Furent closes
Dans le chaos otieux.

Vous direz le chaud, les glaces,
Quelles places
Phœbus ne daigne allumer
Et pourquoi les iours s'allongent

(1) Dorat.

Et se plongent
Plus vagues dedans la mer.

Mais moy, dont la basse idée
N'est guindée
Dessus vn cable si hault,
Qui ne permet que mon âme
Se renflamme
De l'ardeur d'vn feu si chauld,

En lieu de telles merueilles,
Deux bouteilles
Ie pendray sus mes rongnons
Et ce hanap à double anse,
Dont la panse
Fait bruncher mes compaignons.

Voyez Vruoy qui enserre
De lierre
Vn flacon gros de vin blanc,
Lequel porté sur l'espaule
D'vne gaulle,
Luy pendille iusqu'au flanc!

Ie voy derrière Peccate,
Qui se haste
De l'espuiser iusqu'au fond;
Mais Vruoy qui s'en courrouce,
Luy repousse
Le flaccon contre le front.

A veoir de celuy la mine
Qui chemine
Seul parlant à basse voix,

Et à veoir aussy la moüe
De sa ioüe
C'est le conte d'Alcinoys.

Ie le voy comme il galoppe,
Par la troppe,
Vn grand asne sans licol :
Ie le voy comme il le flatte,
Et luy gratte
Les oreilles et le col.

Ainsy les pasteurs de Troye
Par la voye
Guidoient Silene monté,
Portant les lois de sa feste,
Et sa teste
Qui luy panchoit d'vn costé.

Abel le suit à la trace,
Qui ramasse
Ses flaccons tombez à bas
Et les fleurs que son oreille,
Qui sommeille,
Laisse cheoir à chaque pas.

Ores cet Abel le touche,
Or la bouche
Il luy ouure, ore dedans
Met ses doigts, puis les retire,
Et pour rire
Ils se rechignent des dentz.

Io, voicy Harteloyre
Dont la gloire

Monte au ciel d'vn roide vol :
Et Latan qui l'accompaigne,
Mais qui daigne
Contrefaire vn iour le fol.

Des Mireurs seul nous regarde
Et prend garde
D'vn œil experimenté,
Que tel desbaux ne nous trompe
Et ne rompe
L'accord de nostre santé.

Voicy Lignery qui pousse,
De son poulce,
Les nerfs du luth immortel;
Et Capel qui ne peut plaire
Au vulgaire
Ny le vulgaire à Capel.

Io, Io, troppe chere,
Quelle chere
Ce iour ameine pour nous :
Partons donq or que l'aurore
Est encore
Dans les bras de son espoux.

Ore doncque que l'aurore
Est encore
Dans les bras de son espoux,
Partons ains qu'elle flamboye,
Et qu'on voye
Son grand flambeau dessus nous.

S'il nous veoit parmy la plaine,

A grand peine
Les champs plaisants nous seront,
Tant l'ardente canicule
Luy rebrusle
Les rais espars de son front.

Laissons au logis les femmes;
Par ces flammes
La Cyprienne euiton.
Ensemble la Paphienne
Et la Chienne
Nous enuoiroient chez Pluton.

Mais animon ces bouteilles,
Ces corbeilles
Achernon de iambons gras,
De pastez, de pains d'espices,
De saussisses,
De boudins, de cervelaz.

Chaqu'vn pregne son espée
Equippée
Pour se reuenger le doz,
De peur qu'vne fière audace
Ne nous face
Les coulpables de Minos.

Gardon, amis, qu'on ne tumbe
Dans la tumbe,
Seiour aueugle et reclus.
Depuis qu'vne fois la vie
Est rauie,
Les Sœurs ne la fi lent plus.

Io, comme ces saulayes
Et ces hayes
Sentent l'humide fraischeur,
Et ces herbes et ces plaines
Toutes plaines
De rousoyante blancheur!

Que ces riues escumeuses
Sont fumeuses
Au premier traict de Phœbus!
Et ces fontanières prées
Diaprées
De mille tapis herbus!

Io, que ie voy de roses
Ia descloses
Dans l'orient flamboyant.
A veoir des nues diuerses
Les trauerses,
Voicy le iour ondoyant.

Voicy l'Aube safranée,
Qui ia née
Couure d'œillets et de fleurs
Le ciel qui le iour desserre,
Et la terre
De rosées et de pleurs.

Debout doncq, Aube sacrée,
Et recrée
De ton beau front ce trouppeau,
Qui, pour toy, pend à la gaule
De ce saule
D'vn coq aime-iour la peau.

Tire, Nymphe vagabonde,
Hors de l'onde
Vn soleil qui ne soit pas
Perruqué d'vn feu qui iette
Sa sagette
Trop ardentement à bas.

Ainsy Cephale amyable,
Pitoyable
Soit tousiours à ton desir;
Ainsy puisses tu sans cesse,
Ma Déesse,
Nue entre ses bras gesir.

Quoy! flamboyante courriere,
Ma priere
Tu metz doncques a mespris?
Aymer puisses-tu sans cesse,
Tromperesse,
De Tithon les cheueux gris.

Vous qui auez la chair tendre,
Il faut prendre
Pour garder vostre teint mol,
Vn mouchoir picqué d'ouurage,
Que la rage
Du chaud n'arde vostre col.

Armez de feuilles vos testes
En cent crestes,
Et de peur d'empeschement,
Auallez bas la bottine
Marroquine,
Pour marcher plus freschement.

Eüohé, Pere, il me semble
Que tout tremble
D'vn branlemen' non pareil,
Et que ie voy, d'vn œil trouble,
Le ciel double
Doubler vn autre soleil.

Eüohé, donteur des Indes,
Que tu guindes
Nos cœurs bien haut, Eldean!
Tu luy dis quel sacrifice
Est propice
A ton autel Lenean.

Aduienne qu'orné de vigne
Ie trepigne
Tousiours villant Euohé!
Et que ie danse sans cesse,
Par ta presse,
Au son du cor enroüé.

Tes couleuures innocentes
Sont glissantes
Sus mon chef plein de leurs nœudz,
Et ton Thyrse, lance forte,
Gay ie porte
Par tes Thiases vineux.

Parmy la barbare Thrace,
A la trace
Ie suy tes pas desrobez,
Le long des secrets riuages
Touts sauuages
De lierres recourbez.

Ie voy Silene qui entre
Dans vn antre;
I'oy les bois esmerueillez;
Ie le voy sur l'herbe fraische,
Comme il presche
Les satyres oreillez.

Euohé, Denys, tempere,
Thebain pere,
Tempere vn peu mon erreur;
Tempere vn peu ma pensée
Insensée
Du plaisir de ta fureur.

Ce n'est pas moy qui te taxe,
Roy de Naxe,
D'esiarter le Thracien,
Ny d'auoir au chef la mitre,
Ny le titre
Du triompheur Indien.

Mais bien c'est moy qui te loüe,
Et t'aduoüe
Pour vn Dieu, d'auoir planté
L'heureuse vigne féconde,
Dont le monde
Est si doulcement tenté.

Qui comme vne aspre guerriere,
En arrière
Chasse, des hommes bien loing
Non l'amour doulcement vaine,
Mais la peine
Mais le trauail et le soing.

Ie voy cent bestes nouuelles.
Pleines d'ailes,
Sur nos testes reuoler,
Et la main espouuantée
De Penthée
Qui en vain les suit par l'air.

Euan, que ta doulceur folle
Me raffolle
De vineux estourbillons!
Ie ne voy point d'autres bestes
Sur nos testes
Qu'vn scadron de papillons.

Leurs ailes de couleurs maintes
Sont depeintes,
Leur front en cornes se fend,
Et leur bouche bien petite
Contr'imite
Le muffle d'vn elephant.

Sus, amis, par ceste riue,
Que l'on suyue
L'ombre des aislez troupeaux.
Qu'estourdis on les atterre
Contre terre,
A petits coups de chapeaux.

Lequel aura la victoire
Et la gloire
D'auoir conquis le plus beau.
Qui, tout doré, sert de guide,
Par le vuide,
A cest escadron nouueau?

Lequel pendra de la beste
La conqueste
Pour trophée de bonheur?
Celuy vrayment sera digne
Qu'vn bel hymne
Dorat chante à son honneur.

Io, comme il prend la fuite!
Nostre suite
Ne le sçauroit offenser,
Si le plus guay de la troppe
Ne galoppe
Pour plus tost le deuancer.

Ha! ie l'auoy sans sa voye
Qui ondoye
D'vn voler bien peu certain,
Et sans l'erreur de son onde
Vagabonde,
Qui se moquoit de ma main,

Et sans vne vigne entorse
Qui la force
A soustraite de mes pas,
Et m'a fait prendre bedaine
Sur la plaine,
Adenté tout plat à bas.

Teleph' sentist en la sorte
La main forte
Du Grec qui le combattit,
Quand au milieu de la guerre,
Contre terre
Vn cep tortu l'abattit.

Io! regardez derrière
La poudrière
Que Bergier escarte au vent,
Tant il court à toute haleine,
Mettant peine
De l'affronter par deuant.

Mais, mais voyez, voyez comme
Il l'assomme,
Mort sur la riue estandu,
Et comme l'aile et la teste
De la beste
Dans vn saule il a pendu.

Ià la despouille captiue
Ceste riue
Honore et ces saules verdz,
Et ià leur escorce verte
Est couuerte
Du long cerne de telz vers :

Le Bergier, plein de vitesse,
Par humblesse
Aux Dieux Cheurepieds i'appens
Ceste despouille conquise
Par moy prise
En l'age de cinquante ans.

Pere, que ta verue doulce
Me repousse
En vn doulx affolement.
Plus fort que deuant, ta rage
Le courage
Me chatoille doulcement.

De ces chesnes goutte à goutte
Bas desgoute
Ce me semble le miel roux,
Et ces beaux ruisseaux qui roulent,
Touts pleins coulent
De nectar et de vin doulx.

Amis, qu'à teste penchée
Estanchée
Soit nostre soif là dedans;
Il fault que leur vin appaize
Ceste braise
Qui cuit noz gousiers ardans.

Boyuon leurs ondes sacrées
Consacrées
Au Dieu qui nous poingt le cœur:
Sondon leurs vagues profondes
Toutes blondes
D'vne vineuse liqueur.

Que chaqu'vn de nous y entre
Iusqu'au ventre,
Iusqu'au dos, iusques au front.
Que chaqu'vn sonde et resonde
La doulce onde
Qui bat le plus creux du fond.

Voyez Vruoy qui s'eslance
Sur la pance,
Tout vestu dans le ruisseau,
Et voyez comme il barbouille,
En grenouille,
Dessoubs les vagues de l'eau!

Suyuon le sainct tract humide
De ce guide ;
Eslançon nous comme luy,
Et lauon dans ceste riue,
En l'eau viue,
Pour tout iamais nostre ennuy.

Que l'homme est heureux de viure,
S'il veut suiure
Ta folie, ô Cuisse-né,
Qui tes temples enuironnes,
Pour couronnes,
D'vn verd pampre raisiné !

Sans toy ie ne voudrois estre
Dieu ne maistre
Des Indiens, ne sans toy
De Thebes Ogygienne,
Terre tienne,
Ie ne voudrois estre Roy.

Sans toy, dis-ie, race belle
De Semele,
Sans toy, dis-ie, Nyséan,
Sans toy, qui nos soings effaces
De tes tasses,
Pere Euien, Lyéan.

Mais laisson, troupe gaillarde,
L'eau mignarde ;
Haston plus menu le pas.
Ceste chaleur aspre et grande
Nous commande
De ne nous arrester pas.

Sus! conduisez d'vne aubade
La brigade,
O vous, chantres honorez,
Qui tenez en ce bas estre
Vostre naistre
D'Apollon aux crins dorez!

Mon Dieu, que ceste musique
Angelique
Fiche mes esprits béants
En ces menestriers qui sonnent
Et entonnent
Les saints cornets Idéans!

Que ces flustes, qui doux chantent,
Me contentent
De leurs accords discordants!
Certes la musique doulce
Seule poulse
De nos cœurs les soins mordants.

Io, ie voy la vallée
Aualée
Entre deux tertres bossus,
Et le double arc, qui emmure
Le murmure
De deux ruisselets moussus.

C'est toy, Hercueil, qui encores
Portes ores
D'Hercule l'antique nom.
Qui consacra la memoire
De ta gloire
Aux labeurs de son renom.

Ie salue tes Dryades,
Tes Nayades,
Et leurs beaux antres cogneuz,
Et de tes Satyres peres
Les repaires,
Et tes Faunes front-cornus.

Chaqu'vn ait la main armée
De ramée;
Chaqu'vn d'vne gaye voix
Assourdisse les campaignes,
Les montaignes,
Les eaux, les prez et les boiz.

Ià la cuisine allumée
Sa fumée
Fait tressauter iusqu'aux cieux,
Et ià les tables dressées
Sont pressées
De repas délicieux.

Cela vrayment nous inuite
D'aller viste,
Pour appaiser vn petit
La furie vehemente
Qui tourmente
Nostre aboyant appetit.

Dessus nous pleuue vne nüe
D'eau menüe,
Pleine de lys et de fleurs;
Qu'vn lict de roses on face
Par la place,
Bigarré de cent couleurs.

Qu'on prodigue, qu'on repande
La viande
D'vne liberale main,
Et les vins dont l'ancienne
Memphienne
Festoya le mol Romain.

Doulce rosée diuine,
Angeuine,
Bacchus sauue ta liqueur
L'amitié que ie te porte
Est tant forte
Que ie l'ay tousiours au cœur.

Ie veux que la tasse pleine
Se promeine
Tout autour de poing en poing,
Et veux qu'au fond d'elle on plonge
Ce qui ronge
Nos cerueaux d'vn traistre soing.

Ores, amis, qu'on n'oublie
De l'amie
Le nom qui vos cœurs lia;
Qu'on vuide autant ceste coupe,
Chere troupe,
Que de lettres il y a!

Neuf fois au nom de Cassandre
Ie vois prendre
Neuf fois du vin du flaccon,
Affin de neuf fois le boire
En mémoire
Des neuf lettres de son nom.

Io, qu'on boiue et qu'on chante,
Qu'on enchante
La dent des soucis felons :
La vieillesse larronnesse
Ià nous presse
Le derriere des talons.

Io ! garçon, verse encore ;
Que i'honore,
D'vn sacrifice ioyeux,
Ceste belle onde verrée,
Consacrée
Au plus gay de tous les Dieux.

Que l'on charge la fontaine
Toute pleine
De gros flaccons surnouants ;
Qu'en l'honneur de luy maint verre
My plein erre
Sus les vagues se rouantz.

Euan, ta force diuine
Ne domine
Les hommes tant seulement,
Elle estraint de toutes bestes
Toutes testes
D'vn effort egalement.

Voyez vous ceste grenouille,
Qui gazouille
Yure sur le bord de l'eau,
Tant l'odeur d'vne bouteille
(Grand merueille)
Luy enchante le cerueau !

Comme elle, du vin surprise,
Est assise
Sur nos flaccons entrouuerts
Comme sur l'vn et sur l'autre
Elle veautre
Son corps flottant à l'enuers!

Mais tandis que ceste beste
Nous arreste,
Io, compaings, n'oyez vous
De Dorat la voix sacrée
Qui recrée
Tout le ciel d'vn chant si doulx?

Io, Io! qu'on s'auance;
Il commence
Encore à former ses chants.
Celebrant en voix Romaine
La fontaine
Et touts les Dieux de ces champs.

Preston doncq à ses merueilles
Nos oreilles :
L'entusiàsme Limousin
Ne luy permet de rien dire
Sur sa lyre
Qui ne soit diuin, diuin.

Io, Io, quel doulx style
Se distile
Parmy ses nombres diuers!
Nul miel tant ne me recrée
Que m'agrée
Le doux nectar de ses vers.

Quand ie l'entends, il me semble
Que l'on m'emble
Mon esprit d'vn rapt soudain,
Et que loing du peuple i'erre
Soubz la terre
Auec l'ame du Thebain.

Auecques l'ame d'Horace,
Telle grace
Se distile de son miel
Et de sa voix Limousine
Vrayment digne
D'estre Serene du ciel.

Ha, Vesper, brunette estoile,
Qui d'vn voile
Partout embrunis les cieux,
Las en ma faueur encore
Ne decore
Sa grand voute de tes yeulx.

Tarde vn peu, noire courrière,
Ta lumière,
Pour ouyr plus longuement
La doulceur de sa parole
Qui m'affole
D'vn si gay chatouillement.

Quoy! des astres la compaigne,
Tu dedaigne
Mon prier, et sans seiour,
Deuant l'heure tu flamboyes
Et enuoyes
Soubz les ondes nostre iour.

Va, va, ialouse, chemine!
Tu n'es digne
Ny tes estoiles d'oiyr
Vne chanson si parfaicte,
Qui n'est faicte
Que pour les Dieux esiouir.

Doncques, puisque la nuict sombre,
Pleine d'ombre,
Vient les montaignes saisir,
Retournon, troupe gentille,
Dans la ville
Demy-soulez de plaisir.

Iamais l'homme, tant qu'il meure,
Ne demeure
Fortuné parfaictement;
Tousiours auec la lyesse
La tristesse
Se mesle segrettement.

SONNET A CASSANDRE (1).

Que tu es, Ciceron, vn affeté menteur
Qui dis qu'il n'y a mal sinon que l'infamie!
Si tu portois celuy que me cause m'amie,
Pour le moins tu dirois que c'est quelque malheur.

I'en sens iournellement vn aigle sur mon cœur,
I'entends vn soing griffu qui, comme vne furie,
Me ronge impatient; puis tu veux que ie die,
Abusé de tes mots, que mal n'est pas douleur.

Vous en disputerez ainsy, si bon vous semble,
Vous philosophes grecs et vous Romains ensemble.
Si est-ce que d'amour le trauail langoureux

Est douleur quand vn œil l'encharne dedans l'âme
Et que le deshonneur, la honte et le diffame
N'est point de mal au prix du torment amoureux.

(1) Les œuvres de Pierre de Ronsard. Buon, 1560, in-16. Amours, 1re part., fol. 137.

SONNETS A MARIE (1).

I.

Puisqu'autrement ie ne scaurois iouir
De vos beaux yeux, qui tant me font la guerre,
Ie veux changer de coustume et de terre,
Pour ne vous voir ny vos propos ouïr.

Ie ne sçaurois, helas! me resiouir
Sans vostre main qui tout le cœur m'enferre,
Et vostre voix qui Sereine m'enserre,
Et vos regards qui me font esblouir.

Tant plus ie pense à me vouloir distraire
De vostre amour et moins ie le puis faire,
Si ce n'estoit en m'enfuyant bien loin;

Mais i'aurois peur qu'Amour, par le voyage,
De plus en plus m'enflammast mon courage,
Car plus on fuit et plus on a de soin.

II.

Le iour me semble aussi long qu'vne année
Quand ie ne voy l'esclair de vos beaux yeux,

(1) Édition de 1573, in-16, Amours, pages 496, 497 504 et 507.

Yeux qui font honte aux estoiles des cieux.
En qui ie voy quelle est ma destinée.

Fiere beauté, que le ciel m'a donnée
Pour si doux mal, helas! il valoit mieux
Aller soudain sur le bord Stygieux,
Que tant languir pour chose si bien née!

Au moins la mort eust finy mon desir,
Qui en viuant en cent formes me mue,
Le veoir, l'ouïr me change en desplaisir.

Et ma raison pour neant s'euertue;
Car le penser, que i'ay voulu choisir
Pour me conduire, est celuy qui me tue.

III.

Seul et pensif i'alloy parmy la rue,
Me promenant a pas mornes et lents,
Quand i'aperceu les yeux estincelans
Auprez de moy de celle qui me tue.

De chaud, de froid, mon visage se mue;
Coup dessus coup mille traits violens,
Hors des beaux yeux de la belle volans,
Ce faux Amour de sa trousse me rue.

Ie ne souffry l'esclair de ses beaux yeux,
Tant il estoit poignant et radieux,
Qui, comme foudre, entra dans ma poitrine.

Ie fusse mort sans elle qui, peureux,

Me rassura, et, de la mort voisine,
Me rappela d'vn salut amoureux.

IV.

Si trop souuent, quand le desir me presse,
Tout affamé, de viure de vos yeux,
Peureux, honteux, pensif et soucieux
Deuant vostre huis ie repasse, maistresse,

Pardonnez moy, ma mortelle Deesse,
Si malgré moy ie vous suis ennuyeux;
Malgré moy, non; car i'aime beaucoup mieux,
Sans vous fascher, trespasser de tristesse.

Las, si ie passe et passe si souuent
Aupres de vous, fantastique et resuant,
C'est pour embler vn traict de vostre veue

Qui fait ma vie en mon corps seiourner.
Permettez donc que l'ame soit repeue
D'vn bien qui n'est moindre pour le donner.

SONNET A HELÈNE (1).

C'est honneur, ceste loy sont noms pleins d'imposture
Que vous alleguez tant, faussement inuentez
De nos peres resueurs, par lesquels vous ostez
Et forcez les presents les meilleurs de nature.

Vous trompez vostre sexe et luy faictes iniure;
La coustume vous pipe, et du faux vous domptez
Vos plaisirs, vos désirs, vous et vos voluptez,
Sous l'ombre d'vne sotte et vaine couuerture.

Cest honneur, ceste loy sont bons pour vn lourdaud,
Qui ne cognoist soy mesme et les plaisirs qu'il faut
Pour viure heureusement, dont nature s'esgaye;

Vostre esprit est trop bon pour ne le scauoir pas.
Vous prendrez, s'il vous plaist, les sots à tels appats;
Ie ne veux pour le faux tromper la chose vraye.

(1) Edition de 1578, in-16, Amours, p. 555.

ODELETTE (1).

Tay-toy, babillarde Arondelle,
Ou bien ie plumeray ton aile.
Si ie t'empoigne, et d'vn cousteau
Ie te couperay ta languette.
Qui matin sans repos caquette
Et m'estourdit tout le cerueau.

Ie te preste ma cheminée,
Pour chanter, toute la iournée,
De soir, de nuict, quand tu voudras.
Mais au matin ne me resueille
Et ne m'oste, quand ie sommeille,
Ma Cassandre d'entre les bras.

(1) Cette pièce est la trentième du Ve livre, dans l'édition de 1560 (Paris, Gab. Buon, in-16). Elle ne se voit ni dans l'édition de 1552, qui contient les Amours, et le Ve livre des Odes, ni dans les éditions suivantes.

A LA ROYNE D'ESCOSSE

POVR LORS ROYNE DE FRANCE.

—

ODE (1).

O belle, plus que belle et agréable Aurore,
Qui auez delaissé vostre terre Escossoisse
Pour venir habiter la région Françoise
Qui de vostre clarté maintenant se décore!

Si i'ay eu cest honneur d'auoir quitté la France,
Voguant dessus la mer pour suyure vostre Pere,
Si, loing de mon pays, de freres et de mere,
I'ay dans le vostre vsé trois ans de mon enfance,

Prenez ces vers en gré, Royne, que ie vous donne,
Pour fuyr d'vn ingrat le miserable vice,
D'autant que ie suis né pour faire humble seruice
A vous, à vostre race et à vostre couronne.

(1) Ode 4e du IIIe livre. Édition de Paris, Buon, 1567, in-4o. Elle ne se retrouve plus que dans l'in-12 de Lyon, Soubron, 1592, à la suite des Mascarades.

A DIANE DE POITIERS

DVCHESSE DE VALENTINOIS.

—

ODE (1).

Quand ie voudrois celebrer ton renom,
Ie ne dirois que Diane est ton nom;
Car on feroit, sans se trauailler guère,
De ton nom seul vne Iliade entière.
Mais recherchant tes honneurs de plus loin,
Ie chanterois, animé d'vn beau soin,
Tes vieux ayeux cheualereux en guerre,
Qui ont porté le sceptre en mainte terre,
Enfans de Roys ou de Roys heritiers.
Ie chanteroys le beau sang de Poitiers
Venu du ciel, et la race diuine
Que Remondin conçeut de Melusine.
Ie chanteroys comme l'vn de leurs filz,
Au bord du Clain dormant, luy fust auis
Que hors de l'eau le petit Dieu de l'onde
Iusques au col tiroit sa teste blonde,
L'admonestant d'aller en Dauphiné.

Et luy disoit : — « Enfant predestiné
Pour commander à plus haute riuière,

(1) Ode 8e du IIIe livre, 1567, in-4°. Même remarque que la précédente.

Laisse mes bords; cherche la riue fiere
Du large Rhosne et poursuy ton destin.
Qui conduira ta voye à bonne fin.
Car ià le ciel pour iamais à ta race
Aux bords du Rhosne a destiné ta place.»
Il luy conta quels seigneurs et quels Roys
Naistroient de luy et en combien d'endroits
Soit d'Italie, ou d'Espagne, ou de France,
Tiendroient le sceptre en longue obéissance.
Il luy chanta ses hoirs de point en point,
Ceux qui mourroient, ceux qui ne mourroient point
Ains que regner, et combien de Princesses
Viendroient de luy, de Ducs et de Duchesses.
Mais parsus touts ce fleuue luy chantoit
D'vne Diane, et iurant promettoit
Qu'ell' passeroit en chasteté Lucrèce
Et en beauté ceste Helene de Grèce,
Qu'elle prendroit d'vn seul traict de ses yeux
Les cœurs rauis des hommes et des Dieux.
Et qu'à iamais ses fameuses louanges
Iroient volant par les terres estranges.

Disant ainsy le Fleuue deuala
Son chef dans l'eau et l'Enfant s'en alla
Tout bouillonnant d'affection nouuelle
D'estre l'ayeul d'vne race si belle.

Ie chanterois encore ta bonté,
Ton port diuin, ta grace, ta beauté;
Comme tousiours ta vertueuse vie
A repoussé par sa vertu l'enuie.

Ie chanterois vers l'Eglise ta foy,
Comme tu es la parente du Roy,

Qui te cherist comme vne Dame saige,
De bon conseil et de gentil couraige,
Graue, benine, aymant les bons esprits
Et ne mectant les Muses à mespris.

Ie chanterois d'Anet les edifices,
Thermes, piliers, chapiteaux, frontispices,
Voutes, lambris, cannelures et non,
Comme plusieurs, les fables de ton nom,
Et te louant ie chanterois peut-estre
Si haultement que ce grand Roy, mon maistre
En ta faueur auroit l'ouurage à gré,
Que ie t'aurois humblement consacré.

DES BAISERS.

—

ODE (1).

Baiser, fils de deux leures closes,
Filles de deux boutons de roses,
Qui serrent et ouurent le ris
Qui deride les plus marris!

Baiser ambroisin, que i'honore
Comme mon tout, et dont encore
Ie sen, en ma bouche, souuent
Plus d'vn iour aprez, le doux vent;

Et vous, bouche de sucre pleine,
Qui m'engendrez, de vostre haleine,
Vne odeur qui au cœur descend
Et mille parfums y repand;

Et vous, mes petites montaignes,
Ie parle à vous, leures compaignes,
Dont le coral naïf et franc
Cache deux rangs d'iuoire blanc.

Ie vous suppli' n'ayez enuie
D'estre homicides de ma vie.
Bouche, sans tes baisers ie meurs;
Car ie vy d'eux et non d'ailleurs!

(1) 24e du IIIe livre, 1567, in-4o.

ODE (1).

—

L'vn dit la prise des murailles
De Thebe, et l'autre les batailles
De Troye; mais i'ay entrepris
De dire comme ie fus pris.

Ni nef, pieton, ni cheualier
Ne m'ont point rendu prisonnier.
Qui donc a perdu ma franchise?

Vn nouueau scadron furieux
D'Amoureaux, armé des beaux yeux
De ma Dame, a causé ma prise.

(1) 47e du livre IVe, 1567, in-4o.

DIALOGVE

DES MVSES ET DE RONSARD (1).

RONSARD.

Pour auoir trop aymé vostre bande inégale,
Muses, qui defiez (ce dites vous) les temps,
I'ay les yeux tout battus, la face toute pasle,
Le chef grison et chauue et ie n'ay que trente ans.

MVSES.

Au nocher qui sans cesse erre sur la marine
Le teint noir appartient; le soldat n'est point beau
Sans estre tout poudreux; qui courbe la poitrine
Sur nos liures, est laid, s'il n'a pasle la peau.

RONSARD.

Mais quelle recompense aurais-ie de tant suiure
Vos danses nuict et iour, vn laurier sur le front?
Et cependant les ans, auxquels ie deusse viure,
En plaisirs et en ieux, comme poudre s'en vont!

(1) 54e du livre IVe, 1567, in-4o.

Vous aurez, en viuant, vne fameuse gloire,
Puis, quand vous serez mort, votre nom fleurira.
L'age, de siecle en siecle, aura de vous memoire;
Vostre corps seulement au tombeau pourrira.

RONSARD.

O le gentil loyer! Que sert au vieil Homère,
Ores qu'il n'est plus rien, sous la tombe, là bas,
Et qu'il n'a plus ny chef, ny bras, ny iambe entière,
Si son renom fleurist, ou s'il ne fleurist pas!

MVSES.

Vous estes abusé. Le corps dessous la lame
Pourry ne sent plus rien, aussy ne luy en chaut.
Mais vn tel accident n'arriue point à l'ame,
Qui sans matière vist immortelle la haut.

RONSARD.

Bien! ie vous suyuray donc d'vne face plaisante,
Deussé-ie trespasser de l'estude vaincu,
Et ne fust-ce qu'à fin que la race suyuante
Ne me reproche point qu'oysif i'aye vescu.

MVSES.

Vela saigement dit. Ceux dont la fantaisie
Sera religieuse et deuote enuers Dieu,
Tousiours acheueront quelque grand'poésie
Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.

ODE (1).

Si tost, ma doucette Ysabeau,
Que l'aube, à tes yeux ressemblable,
Aura chassé hors de l'estable
Parmy les champs nostre troupeau,

Au marché porter il me faut
(Ma mère Ieanne m'y enuoye)
Nostre grand cochon et nostre oye,
Qui le matin crioit si haut.

Tu veux que i'achette pour toy
Vne ceinture verdelette
Et vne bague ioliette,
Pour en orner ton petit doy.

Tu veux l'epinglier de velours
Et vne bourse toute telle
Qu'a Toinon, la sœur de Michelle,
Qui vient aux champs auecque nous.

Bien; à mon retour du marché,
Tu les auras, pourueu. Bergere,
Qu'au premier somme de ta mere,
Quand le mastin sera couché,

Tu viennes querir tes presents
Dessous la coudre où ie t'attends.
Tu sçais où elle est, mignonette.
Mais vien, mon cœur, toute seulette.

(1) 30e du livre Ve, 1567, in-4°.

SONNET

A SIMON BOVQVET. (1)

Comme vne fille, en toute diligence,
Voyant vn pré esmaillé de couleurs,
Entre dedans et, choisissant les fleurs,
Vn beau bouquet pour son sein elle agence,

Ainsy, Bouquet, cueillant en abondance
Fleurs dessus fleurs dans le iardin des Sœurs,
Fais (choisissant les plus douces odeurs)
Vn beau bouquet de ton liure à la France.

L'honneur des Roys, de Paris la grandeur,
L'heur des François emplissent la rondeur
De ton bouquet qui fleurist dauantage

Contre le temps qui les autres deffaict;
Car ton bouquet, que les Muses ont faict,
Ne craint l'hyuer n'y l'iniure de l'age.

(1) Simon-Bouquet, échevin et bourgeois de Paris, est auteur d'un livre intitulé :

« Bref et sommaire recueil de ce qui a esté faict et de l'ordre tenue a la ioyeuse et triomphante entrée de tres-puissant, tres-magnanime et tres-chrestien Prince CHARLES IX de ce nom, Roy de France, en sa bonne ville et cité de Paris, capitale de son Royaume, le mardi sixiesme iour de mars 1671, etc. Paris de l'imprimerie de Denis Du Pré, 1572, in 4o. »

De ce livre sont extraits, outre le sonnet à Simon Bouquet, les vers sur la statue de Francion, les cinq inscriptions et les trois sonnets qui suivent.

VERS

POVR LA STATVE DE FRANCION, QVI ORNOIT VN ARC DE TRIOMPHE ESLEVÉ A LA PORTE SAINCT-DENIS.

Ce prince armé, qu'à la dextre tu vois,
Est Francion, la tige des François,
Enfant d'Hector qui vint sans compagnie,
Comme banny, habiter Chaonie;
De là, poussé par l'oracle, amassa
Peu de vaisseaux et la mer trauersa
Et vint bastir, près la mer Istrienne,
Vne cité dite Sicambrienne,
Fist alliance à la fille d'vn Roy
Qu'il laissa grosse et enceinte de soy,
Puis, se rendant la frayeur d'Allemagne,
Comme vn esclair foudroya la campagne,
Passa le Rhin et, sur Seine, Paris
Fonda du nom de son oncle Pâris.
Luy faict vainqueur, par vne prompte guerre,
Des plus grands roys de la Gauloise terre,
Finalement mourut entre les siens,
Non gueres loin des champs parisiens.
Longtemps apres, de ceste Royne enceinte,
Vint vne race au faict des armes crainte,
Vn Marcomir et ce grand Pharamond
De qui l'audace est peinte sur le front.
Ce Pharamond, qui auoit pris naissance
De la Troyenne et Germaine alliance,

Et du destin et d'ardeur animé,
Suiuy de gloire et d'vn grand peuple armé,
Traçant les pas de Francus son ancestre,
Reconquit Gaule et soubs luy feist renaistre
Les murs tombez de Paris, et des lors
Les renforcea de rempars et de forts,
Et se brauant d'vne telle conqueste
Iusques au ciel luy feit leuer la teste,
Honneur fameux des cités du iourd'huy.
Les Roys François sont descendus de luy,
De pere en filz, d'vne immortelle suitte.
Telle ordonnance au ciel estoit predicte,
Que tous nos Roys, tant païens que chrestiens,
Seroient ensemble Allemans et Troyens
Et de rechef la race est retournée,
Par le bienfaict d'vn heureux hymenée,
Pour conquérir, comme il est destiné
Le monde entier soubs leurs loix gouuerné.

POVR LA STATVE

DE L'ABONDANCE.

France heureuse, en mainte mamelle,
Ceinte d'espis et de raisins,
Nourrit, des biens qui sont en elle,
Les siens et ses proches voisins.

POVR VN EMBLESME

REPRÉSENTANT DES SAVLES ESBRANCHEZ.

Malgré la guerre, nostre Gaule
Riche de son dommage croist,
Plus on la coupe, comme vn saule,
Et plus fertile elle apparoist.

POVR VN HERCVLE

QVI ESTOVFFE ANTHÉE.

Bien que tout ennemy de France
Peut faire issir en abondance
Vn peuple aux armes redouté,
Il sera tousiours surmonté.
Car la France, qui ne recule,
Pleine d'vn courage indompté,
Ressemble au magnanime Hercule
Plus forte en son aduersité.

POVR LA STATVE

DE MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV, PORTANT DEVX COVRONNES DE LAVRIER.

Ces couronnes ne sont que l'erre
D'vne grande qu'il doibt auoir,
Quand vn royaume en autre terre
Aura soubmis à son pouuoir.

POVR LA STATVE

DE MONSEIGNEVR LE DVC D'ALENÇON.

Du grand François ornement des grands Roys
La bonne indole et l'ancien génie,
Qui au tombeau luy firent compagnie,
Sont retournez en ce nouueau François.

SONNET

POVR LA ROYNE MERE, REPRESENTÉE EN IVNON NOPCIERE.

Catherine a régi la nauire de France,
Quand les vents forcenez la tourmentoient de flots.
Mille et mille trauaux a porté sur son dos,
Qu'elle a tous surmontez par longue patience.

Ceste Royne, qui n'eust sa pareille en prudence,
Veillant pour ses enfants, nos princes, sans repos,
Au temps qu'vn chaste amour vint allumer leurs os
Les faict Roynes et Roys par nopcière alliance.

C'est elle qui l'oliue en la France rameine,
Alliant nostre Roy à la race germaine,
D'ou vient à ce royaume vn bonheur renaissant.

Et Paris, qui la veoit si sage et si prudente,
Luy donne de Iunon la figure présente,
Ensemble corps et biens, d'vn cœur obéissant.

SONNET

POVR LA STATVE DE L'HYMENÉE.

Heureux le siècle, heureuse la iournée
Ou des Germains le sang tres ancien
S'est remeslé auec le sang Troyen,
Par le bienfaict d'vn heureux hymenée.

Telle race est de rechef retournée,
Qui vint iadis du filz Hectorien,
Que Pharamond, prince Franconien;
Fait regermer sous bonne destinée.

O bon Hymen, bon pere des Humains,
Qui tiens l'estat de ce monde en tes mains,
Sois fauorable à ce sainct mariage;

Qu'vn bon accord ne fasse qu'vn de deux,
Et que les filz des filz qui viendront d'eux
Tiennent la France, eternel héritage!

SONNET

SVR LA NAVIRE DE LA VILLE DE PARIS, PROTEGÉE PAR CASTOR ET POLLVX, RESSEMBLANTS DE VISAGE AV ROY ET A MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV.

Quand la Nauire enseigne de Paris
(France et Paris n'est qu'vne mesme chose)
Estoit de vents et de vagues enclose,
Comme vn vaisseau de l'orage surpris,

Le Roy, Monsieur, Dioscures esprits,
Freres et filz du Ciel qui tout dispose,
Sont apparus à la mer qui repose
Et la Nauire ont sauué de perilz.

De Iupiter ces deux enfants iumeaux
Ne sont là haut ny si clairs ny si beaux;
Iamais Argon ne fust si bien guidée.

Autres Typhis, autres Iasons encor
Ameneront la riche toison d'or
En nostre France et non point de Médée.

SONNET

EN FAVEUR DE CLEONICE (1).

Ceste Françoise Grecque aux beaux cheueux chastains
Dont les yeux sont pareils à Vesper la brunette,
Ceste belle, scauante et celeste Heliette (2),
De ce siecle l'honneur, tient son cœur en ses mains.

Ma raison est malade et mes yeux sont malsains,
Quand ie voy sa beauté, dont la clarté parfaicte
Sert de fleches et d'arc, de forge et de retraite
A ce Dieu qui commande au plaisir des humains.

Ie me pasme si fort, lorsque ie la regarde,
Qu'il me semble qu'amour coup dessus coup me darde
Tous ses traicts et ses feux qu'au cœur ie sens couler.

Si ie n'ay dignement sa louange esclaircie,
La faute en est de moy, mais de l'ame transie :
Vn homme qui languit ne scauroit bien parler.

(1) Les premières Œuures de Philippes Des-Portes, Rouen, Raphael du Petit-Val. 1600, in-12, pag. 312.

(2) Voir dans la notice de Colletet, page 68, ses conjectures sur le véritable nom de cette Héliette.

SIXAIN

A ADRIEN DE LA MORLIÈRE (1).

Celuy qui en peu de vers
Estreint vn subiect diuers
Se met au chef la couronne
De ceste fleur que voicy;
Et de celle et celle aussy
La mouche son miel façonne.

(1) Ces vers qui se voient en tête des antiquitez d'Amiens par Adrien de la Morlière, m'ont été indiqués par M. Rathery, bibliothécaire au Louvre.

VERS

A MARIE DES MARQVETS, ÉCRITS SVR SES HEVRES AV DESSVS DES LIGNES OV ELLE A MIS SON NOM (1).

Maugré l'enuy' ie suis du tout à elle;
Mais ie voudrois dans son cœur auoir leu
Qu'elle ne veut et qu'elle n'a esleu
Autre que moy pour bien estre aymé d'elle.

Bien elle scait que ie luy suis fidelle,
Et, quant à moy, i'estime en son endroict
Ce que en est, car elle ne vouldroit
Aultre que moy pour bien estre aymé d'elle.

(1) Ces vers sont cités par Ch. Nodier, dans les Mélanges tirés d'une petite bibliothèque. (Paris, Roret. 1829, in-8o), page 103:

« Ils sont écrits de la main de Ronsard, sur les heures de Thielman Kerver, 1552, in-12, qui ont appartenu au célèbre bibliographe, après avoir été autrefois en la possession de cette Marie du IIe livre des Amours, qui fit oublier Cassandre au poëte infidèle et qui fut elle-même trop vite oubliée pour Sinope.»

Nodier se trompe en ce dernier point; car Sinope était un surnom que Ronsard avait donné à Marie, un jour qu'elle avait mal aux yeux.

Je vous ay d'vn nom grec Sinope surnommée...

dit le poëte dans un sonnet du IIe livre des Amours, qui commence ainsy:

Vos yeux estoient moiteux d'une humeur enflammée.

SONNET (1)

A MONSIEVR DES CAVRRES, SVR SON LIVRE DES MISCELLANÉES.

Ainsy qu'au mois d'Auril on voit, de fleur en fleur,
De iardin en iardin, l'ingenieuse abeille
Voleter et piller vne moisson vermeille,
En ses pieds peinturez de diuerse couleur;

De science en science et d'autheur en autheur,
De labeur en labeur, de merueille en merueille,
Tu voles repaissant diuersement l'oreille
Du François, tout rauy d'estre ton auditeur.

Il ne faut plus charger du faix de tant de liures
Nos estudes en vain : celuy que tu nous liures
Seul en vaut vn millier, des Muses approuué.

Qui peut à tous esprits doctement satisfaire.
Sa clarté nous suffit, l'homme n'a plus que faire
D'estoiles au matin, quand le iour est leué.

(1) Ce sonnet imprimé en tête des Œuures Morales et diuersifiées en histoires, par Iean des Caures, de Morœul, principal du college et chanoine de St Nicolas d'Amiens (Paris. G. de la Noue, 1584, in-8o), n'a pas été recueilli dans les Œuvres de Ronsard.

J'en dois la communication à l'obligeance de M. E. Castaigne, bibliothécaire de la ville d'Angoulême, qui l'a publié dans les notes de la réimpression d'un poëme du XVIIe siecle, intitulé : Discours Nouueau sur la mode. (Paris. P Ramier, 1613, petit in-8o).

SONNET AVX IÉSVITES (1).

Saincte Société, dont on a faict eslite
Pour monstrer aux humains les mystères cachez,
Pour repurger les maux dont ils sont entachez,
Et pour remettre sus nostre Eglise destruite;

Mignons de Iésus-Christ, qui par vostre mérite
Auez desià si bien amorcé nos péchez,
Que l'on se peut vanter que là où vous peschez
Pour vn petit véron (2), vous prenez vne truite;

(1) Je dois également à M Eusèbe Castaigne ce sonnet qu'il a tiré d'un petit recueil de vers intitulé : ***Iésuites establis et restablis en France, et le fruict qui en est arriué en France***; s. l., 1611, in-8o de 16 pages non chiffrées. On trouve quelquefois à la suite de ce recueil le ***Bouquet de Fleur-d'épine***, le ***Pater Noster des Catholiques***, et autres pièces du même genre, que les continuateurs du père Lelong ont cataloguées à tort sous le même article (***Bibl. hist.***, no 14,278), puisque chacune d'elles a été publiée à part avec son titre et sa pagination.

Ce même sonnet a été reproduit, mais sans nom d'auteur, à la page 21 de l'***Aduertissement de l'abbé Du Bois aux pères Iésuites***; s. l., 1623, petit in-8o de 22 pages. Cette réimpression présente quelques variantes. Il a paru aussi dans plusieurs éditions de la Satyre Ménippée, et plus récemment dans la Revue Rétrospective.

(2) Le mot ***véron*** est remplacé par celui de ***poisson*** dans l'édition de 1623.

Secretaires de Dieu, l'Eglise et les humains
Et Dieu et Iésus-Christ vous pri' (1), *à ioinctes mains*
De retirer vos rets hors de leur mer profonde;
Car vous pourriez enfin, par vostre feinct esprit,
Pescher, prendre, amorcer et bannir de ce monde
L'Eglise, les humains et Dieu et Iésus-Christ.

(1) Les deux éditions écrivent le mot *prie* au singulier. Nous pensons qu'il faut le mettre au pluriel, et en supprimer la dernière syllabe, comme dans cet autre vers de Ronsard le septième avant-dernier de la *Response à vn Ministre* :

Et relisant ces vers ie te pri' de penser...

On lit *ie te pry de penser* dans le Ronsard in-folio de 1584.

SONNET (1).

Des beautez, des attraits et des discours feconds
De ma face, ma grace et ma douce eloquence
I'emflambay, i'amorcay et i'attiray en France
Les plus beaux à m'aymer, gratieux et faconds.

Qui d'aspects, de soubris, de beaux propos semonds
A me veoir, me chercher et m'entendre en présence,
Bruslez surpris, rauis, estoient en ma puissance
D'yeux, de cœur et de bouche à mon seruice prompts.

Mais mon mary autant laid, fascheux et barbare
Que i'estois belle, douce et d'vn discours bien rare,
Me ternit, me fanit, me tarit à la fois,

Dans mes yeux, dans mon front, dedans ma bouche blesme,
Ma beauté et ma grace et ma parole mesme,
De sa dague perçant le canal de ma voix.

(1) Ce sonnet est à la fin du Livret de Folastries, 1584, in-12. C'est l'épitaphe d'une dame, tuée par son mari, et qui se plaint de son malheureux sort.

IN SYMBOLVM

CLARISSIMÆ ET VETVSTISSIMÆ THIBOVSTORVM FAMILIÆ, EPIGRAMMA, D. LOD. RONSSARDO, CARNVTENSI AVTHORE (1).

Iuppiter hoc miserum vos dimissurus in æquor
Glandibus ornari symbola vestra jubet,
Vt generis memores diuini, ferre queatis
Fortiter humanæ conditionis onus.
Ac ne deesset opis quicquam, geminum addidit astrum
Quo duce vestram obruet nulla procella ratem.
Quos igitur fluctus, quæ tetra pericla timere
Possitis, cum vos astra Deusque iuuent.

(1) Cette épigramme latine se lit dans le manuscrit $\frac{7652}{2}$ de la bibliothèque impériale. La table porte : Epigramme par Me Loys de Ronssard, estudiant en l'vniuersité de Bourges.— Il y a lieu de croire que cette petite pièce est du père ou d'un parent de Ronsard.

Les Thiboust dont il est question ici portaient dans leurs armoiries des glands et des feuilles de chêne. Une note du manuscrit fait connaître, particularité singulière, que les membres de la famille avaient, sur le corps, les uns un gland, les autres une feuille de chêne et quelquefois l'un et l'autre de ces signes.

VERS

SVPPRIMES DANS LA FRANCIADE (1).

Ier LIVRE

IVPITER REVÈLE A IUNON

LES DESTINÉES DE FRANCVS.

. . . . . .

Il dist ainsy. Les Dieux qui s'esleuèrent
Tous d'vn accord sa parole approuuerent,
En murmurant comme flots de la mer
De qui le front commence a se calmer,
Quand aquilon assoupit son orage
Et l'onde bruit doucement au riuage.
Les Dieux s'en vont; Iupiter ne bougea,
Puis de tels mots son espouse outragea:

Or pour t'ouurir, Iunon, les destinées
Qui pour Francus au ciel sont ordonnées,

(1) Ces vers sont extraits de l'édition in-4o. Paris, G. Buon, 1572, chant 1er, pages 7 et 24; chant 2e, pages 54, 56, 92 et 99; chant 3e, pages 122, 124, 128, 130 et 132; chant 4e, pages 174, 175 et 202.

e te diray (si tu le veux scauoir)
Que maint trauail ce Troyen doit auoir,
Par ton courroux qui les meilleurs offense.
Tout cœur de femme est aspre à la vengeance.
Il doit souffrir meint peril sur la mer,
Tantost icy, tantost de là ramer
Pendu sur l'onde; il doit veoir maint riuage,
Mainte cité et maint peuple sauuage,
Maint Roy, maint Prince et cognoistre leurs cœurs,
Leurs volontez, leurs façons et leurs mœurs;
Doit veoir la terre où plein de vagues noüe
A gros bouillon, le cours de la Dunoüe;
Doit espouser l'heritiere d'vn Roy
De Germanie. Ainsy la Parque et moy
Donnons arrest que les grands Roys de France,
D'vn sang meslé prendront vn iour naissance,
Conioinct ensemble au Troyen et Germain.

De là Francus, magnanime à la main,
Pasteur guerrier d'vne troupe infinie,
Doit surmonter les champs de Franconie,
Qu'il nommera de son nom redouté.

Là le malheur, par qui l'homme est donté,
Le rauira de sa femme espousée
Grosse de luy. L'inuincible fusée
Du fier Destin ne veut que ce Troyen
Mene vne femme au champ Parisien.

De là vainqueur, trauersant l'Allemagne,
Voirra du Rhin le grand canal qui bagne
La riche Gaule où, suant de trauaux,
Pour rafraichir gendarmes et cheuaux,
Ce fleuue amy boira quelque iournée.

De là, suyuant sa longue destinée,
Tout flamboyant en l'esclair du harnois,
Descampera du riuage Gaulois.

Comme vn torrent qui s'enfle et renouuelle,
Viendra couurir les champs de la Mozelle,
Puis en l'honneur de son oncle Pâris,
Aux bords de Seine ira fonder Paris,
Siege royal d'vn sceptre si superbe.

Or ce Paris, qui maintenant n'est qu'herbe,
Isle serrée entre deux flots tortuz,
Dedans le ciel enuoirra ses vertuz;
Et ses maisons, en marbre elabourées,
Voisineront les estoiles dorées.

Deuant le mur meint combat se fera;
Seine de meurtre à bouillons s'enflera,
Tournant sanglante à courses vagabondes
Hommes, cheuaux et armes sous les ondes.

Mais ce Francus, par hautesse de cœur,
Des ennemis sera tousiours vainqueur.

Incontinent que la belle victoire
L'aura, couuert d'éternelle memoire,
Ia faict des cieux immortel citoyen,
En peu de iours le braue nom Troyen
Perdra son lustre, et la Ville deserte
Sera de poudre et de buissons couuerte.

Mais aussitost que les destins auront
Parfaict leurs cours, vn Prince Pharamond,
Prince de haute et superbe pensée,

Filz d'vn des filz de la Royne laissée
En Franconie, estant Germain conceu
Et des Troyens en droite ligne yssu,
Suiuant l'oracle et ma voix veritable,
Fait capitaine, aux peuples redoutable,
Par l'Allemagne vn camp amassera,
Qui les sablons de nombre passera.

Le ciel luira sous l'esclair de ses armes,
Et ses pietons, ses soldats, ses gendarmes,
Les vns à pié, les autres en cheuaux,
Rompront la terre, et tariront les eaux.

De luy naistra le grand Roy Merouée,
Par qui sera la Ville releuée
Et les honneurs de son ayeul Francus.
Ayant la Gaule et les Gaulois vaincus,
Ores par ruze et ores par bataille,
Rebastira de Paris la muraille
Et de remparts son mur enfermera;
La Gaule après, de Francus, nommera,
Chef des François, qui, pour la souuenance
D'vn si grand Prince, aura le nom de France.

De Meroué, des peuples conquéreur,
Viendra maint prince et maint grand empereur;
Haut esleuez en dignité supresme;
Entre lesquels vn Roy Charles Neufiesme,
Neufiesme en nom et premier en vertu,
Naistra pour veoir le monde combattu
Dessous ses pieds, d'où le soleil se plonge
Et d'où ses rais sur la terre il allonge,
Et s'eslançant de l'humide seiour
Apporte aux Dieux et aux hommes le iour.

Iamais Hercule en tournoyant la terre,
Ny l'Indian remparré de lierre,
L'vn en son char et l'autre à pié, n'eut tant,
Le glaiue au poing, d'honneur en combattant,
Bien que l'vn ait, a grands coups de massuë,
Assommé l'Hydre et les filz de la nuë,
Et l'autre, armé de Thyrses menaçants,
Ait surmonté tant de peuples puissants.

De ce grand Roy ie n'ay borné l'empire,
L'an si dispos qui se change et se vire,
Cassant des Roys et le sceptre et la loy,
Ne perdra point l'empire de ce Roy,
Qui florira comme vne chose ferme,
En son entier, sans limite et sans terme.

Toutes grandeurs dessous luy prendront fin.
Maistre du monde! Ainsy le fort destin
L'a faict escrire es voutes azurées
Du plus haut ciel, en graueures ferrées,
Estant ce Roy du monde spatieux
Entier seigneur et Roy de tous les cieux.

Et si tu veux contre nous entreprendre,
Tu te verras au milieu de l'air pendre,
Puis à tes pieds, Iunon, i'attacheray
Ma grosse enclume, ou ie te chasseray
D'vn tour de bras par le trauers des nuës,
Ou sous le creux des terres inconnuës
Ie t'enuoyray pour iamais ou longtemps
Dans les enfers compagne des Titans,
Et te feray à ton malheur cognoistre
Que ie suis seul ton espovx et ton maistre.

L'OMBRE D'HECTOR

APPAROIST A HELENIN.

Comme il pensoit cent pensements diuers,
Voicy saillir du profond des enfers,
L'ombre d'Hector en la mesme manière
Qu'il estoit lors que sa dextre guerrière
Se confiant en l'aide de ses Dieux,
Braguard, hautain, superbe, furieux,
Haut animant la Troyenne ieunesse,
Darda le feu dans les vaisseaux de Grece,
Ayant brisé en mille et mille parts
D'vn grand caillou la porte des remparts.
Tel ombre, estant au grand Hector pareille,
Pousse Helenin, et ainsy le conseille :

Frere tres-cher, qu'en viuant i'aimois mieux
Que mon enfant, que mon cœur, que mes yeux,
Dont la prudence a régi mon armée,
Or qu'au tombeau ma vie est enfermée,
Et que i'ay peu mon mortel despouiller.
Esprit certain ie te veux conseiller.

Obéis, Frere, au Grand Dieu qui commande
En ma faueur vne chose si grande.

Les champs Gaulois aux Troyens sont promis;
Ainsy pour nous le destin l'a permis :
Au ciel ira de mon enfant la race.

Pource aussitost que la nouuelle face
Du iour poindra courrière du Soleil,
Fays assembler les peuples au conseil.

D'vn œil accort, par le peuple, regarde
Les hommes nez d'vne age plus gaillarde,
Et par sus tous choisis en tes vaisseaux
La fleur eslue entre les iouuenceaux,
Pronts à la guerre et qui pour nul orage
Chauts de l'honneur ne perdront le courage.

Toy bienheureux, demeures icy Roy
Ayant ma femme Andromache chez toy,
Pour ton espouse, à toy ferme liée,
Du filz d'Achille à tort repudiée.
Viue ta Troye et ton mur ia parfaict,
Sur le patron d'Ilion contrefaict.
Adieu, mon sang! D'vne longue volée,
Ie m'en retourne en l'obscure vallée.

A peine eust dict; soudain le Frere alla
Pour l'accoler; mais l'ombre s'enuola
Loing de ses bras, comme vn songe friuole
Qui au reueil loing des hommes s'enuole
Dedans la nue, et le voulant alors
Prendre, il ne prist que du vent pour le corps.

SECOND LIVRE

COMPARAISON

ENTRE LE HAQVEBVTIER ET IVNON ASSEMBLANT LES NVAGES (1).

Ainsy qu'on voit le bon Haquebutier
(Qui sur l'hiuer prépare son métier)
Verser du plomb en son moule, pour faire
De la dragée, il la forme au contraire
D'vn corps diuers, comme le plomb se fond,
L'vne est quarrée, et l'autre a le corps rond,
L'autre l'a long. Ainsy Iunon la grande
En cent façons forma l'humide bande
Fille de l'air. En l'vne elle soufloit
Neiges et gresle, et de l'autre elle enfloit
Tout l'estomac, d'orages et de pluye,
De foudre pers, de scintile et de suye.

(1) Dans l'édition de 1387 et dans les suivantes, ces vers doivent être placés page 77, après le dix-septième vers.

LA FLOTTE DE FRANCVS

ASSAILLIE PAR LA TEMPESTE (1).

Comme il disoit, les tempestes troublées
Ont contre luy leurs forces redoublées
Plus que deuant, et le foudre grondant
Auec la pluye en tortis descendant,
Suiuy d'esclairs, d'opiniastre presse
Léchoit la mer d'vne lumière espesse.
A feu menu qui sur l'eau s'élançoit
Et des Troyens les yeux éblouissoit.

Des vieux patrons la parole espandue
Sans estre ouye en l'air estoit perdue,
Tant la fureur de Boré qui donnoit
Par le cordage horrible s'entonnoit.

L'vn du nauire étoupe les creuasses,
L'autre s'oppose aux humides menaces.
Et fait la mer en la mer retourner;
L'vn tient la voile et ne la veult donner
Si large au vent, et l'autre, à toute peine,
Cale du mast et cliquet et antenne.
L'vn court icy, l'autre court d'autre part,
Mais pour neant; le mal surmonte l'art.

(1) Edition de 1587, page 78, après le vingt-troisième vers.

Si esperdus qu'ils n'ont pour toutes armes
Que les sanglots, les soupirs et les larmes,
Tantost pendus ils voisinent les cieux,
Tantost ils sont aux enfers stygieux
Pirouettés au plaisir d'vne vague;
Ainsy qu'on voit en la campagne vague,
Au mois de May, les espis esuentez,
Qui bas, qui haut, tournez et tourmentez.

Aucune fois vne bourasque fière
Heurte la proue et la repousse arrière,
L'autre la pouppe et bruiante de vent
Se herissant, la reiette en auant,
Rompt la carene ou de forte secousse
En la heurtant à côté la repousse,
Auec grand bruit. Le cœur tombe du sein
Du vieil pilot qui se lamente en vain. (1)

(1) Dans le manuscrit de la Bibliothèque Impériale Saint-Germain, 1665), ces deux derniers vers sont remplacés par la variante suivante :

Auec tel bruit qu'vn canon fait, alors
Qu'il rompt le mur, la ceinture des forts

DANS LES MENACES

DV CRÉTOIS PHOVERE A FRANCVS (1).

Si de la mort il t'a pris vne enuie
Comme ennuyé des malheurs de la vie,
Tu t'es trompé de te laisser mourir.
Cheuaux perdus se peuuent racquérir;
Vne maison peut nous estre rendue;
Mais quand la vie est vne fois perdue,
Enseuelie en vn tombeau reclus,
C'est fait; les Sœurs ne la refilent plus.

(1) Page 109, après le vingt-quatrième vers.

FRAGMENT

DV DVEL DE PHOVERE ET DE FRANCVS (1).

Mais à la fin ils reprennent haleine
Demy matez de sueur et de peine;
Puis tout soudain, comme deux taureaux font,
Rentrent de pieds et de bras et de front
L'vn contre l'autre. Vne horreur, vne rage,
Vn fier despit flamboye en leur visage,
Tantost petits, tantost ils se font grands,
Tantost courbez, tantost à demy flancs,
Dessus la iambe ores gauche, ores dextre,
Contre auisoient où le coup pouuoit estre
Mieux assené, mais point ne se trompoient
Car tout d'vn coup ils paroient et frapoient.

Francus luy iette en l'œil droit vne pointe;
L'autre appuiant, sur sa dague bien ioincte,
L'espée en croix, loin de l'œil repoussa
La playe au vent et le bras luy blessa.

Le sang coula de cest enfant de Troye
Vermeil ainsy qu'est vne rouge soye

(1) Page 114, en place des seize premiers vers.

Que la pucelle arrange auecques l'or
Dessus la gaze ornement d'vn trésor;
Ou tel que fut de la playe Adonine
Le sang fardeur de la rose pourprine;
Mais pour cela ne perdit la vertu.
Armé de cœur et de glaiue pointu,
Le suit, le tient, l'importune et l'approche,
Comme les flots qui frappent vne roche.
Luy, qui le corps de naissance auoit dur
Plus que metal ou le marbre d'vn mur,
Comme rusé par longue preuoyance,
Gardoit sa veine afin qu'on ne l'offense.

TROISIESME LIVRE

FRAGMENT

DE L'HYMNE A LA VICTOIRE (1).

Royne, qui sœur de Fortune te nommes,
Qui tousiours pends douteuse sur les hommes
Et le conseil casses du bataillant,
Qui seule fais d'vn couhard vn vaillant
Et d'vn vaillant vn couhard, quand ta face
Cache en nos cœurs ou le chaud ou la glace;

Tu es douteuse, incertaine et sans foy;
Tu fais, defais, comme il te plaist, vn Roy,
Puis le refais, et les Citez tenues
Sous tyrannie esleues dans les nues.

Tantost l'espoir, tantost la peur te suit,
Tout l'vniuers se comble de ton bruit,

(1) Page 133, après le sixième vers et en place des huit qui suivent.

Quand le renom aux aisles emplumées
Seme partout l'effroy de tes armées.

Aucune fois tu flattes les humains;
Aucune fois tu coules de leurs mains,
Vn songe vain, faute de te poursuivre
Et le vaincu vainqueur, tu laisses viure;
Et le vainqueur qui te pense souuent
Tenir chez luy, ne tient rien que du vent.

Pour compaignon tu meines l'arrogance,
Et ne scay quelle impudente esperance
Qui, pour gaigner aucune fois le bien
De ton voisin, te fait perdre le tien.

BEAVTÉ DE FRANCION

ET DES DEVX FILLES DE DICÆE (1).

C'estoit au mois que le bel an tourné
Auoit partout le printemps ramené
Son ieune enfant; quand la terre trez belle
Comme vn serpent sa robe renouuelle,
Et quand Amour pousse de toutes parts,
L'arc en la main, ses flames et ses dards;

(1) **Page 134, après le huitième vers et en place des deux qui suivent.**

Quand les forests, les plaines et les fleuues,
Tertres et bois vestus de robes neuues,
Enorgueillis de cent mille couleurs,
Pompent leur sein d'vn riche émail de fleurs.

Mais quoyque l'an et le printemps ensemble
Fussent trez beaux, leur ieunesse ne semble
(Bien que fleurie en mille nouueautez)
Ny au maintien, aux graces, aux beaultez
Du iouuenceau Francion, ny à celles
Qui donnoient lustre aux royales pucelles.
Comme trois 'ys à l'enuy florissoient;
En leurs regards les traicts d'amour croissoient
Et sur leurs fronts au vif estoient descrites
Venus, Pithon et toutes les Charites.

Ce Francion auoit vn beau menton
Crespu de soye et pareil au coton
Prime et douillet, dont le fruitier automne
La peau des coings blondement enuironne.
Sa taille estoit d'vn prince genereux,
Grande, heroïque et pareille à ces preux,
Iason, Thesée et à ceux qui semée
Ont en tous lieux leur viue renommée.
Sa large espaule, et sa greue et sa main
Et le relief honneste de son sein
Estoient si beaux, si bien faicts de nature,
Qu'on ne pourroit les tracer en peinture.

De ces deux sœurs, par vn art nompareil,
Les beaux cheueux surmontoient le soleil
Enlassez d'or; semblable estoit leur ioue
Au teint vermeil de la rose qui noue

Dedans du laict, et sortoit de leurs ris
Ie ne scay quel enchanteur des esprits.

De ronds tetins messagers de ieunesse
S'enfloit leur sein; vne gaillarde presse
D'amours, d'attraits, de graces et de ieux
Vne embuscade auoient dans leurs cheueux.
Le doux parler en leurs bouches habite
Et l'homme auroit le courage d'vn Scythe
Et seroit né des tigres et des ours
Qui les voyant ne s'alumoit d'amours.

A tant Vesper de flammes habillée
S'estoit au ciel la premiere esueillée
Menant le bal des astres radieux,
Qui çà et là sautent parmy les cieux.

AMOVR NAISSANT (1).

En la tissure estoient pourtraicts au vif
Deux Cupidons L'vn auoit vn arc d'if
Au traict moussu, qui tire aux fantaisies,
Craintes, soupçons, rancœurs et ialousies;
L'autre de palme auoit l'arc décoré,
Son traict estoit à la pointe doré,

(1) Page 135, après le vers vingt, et en place des six vers qui suivent.

Poignant, glissant, dont il cache dans l'âme
Et verse au sang vne gentille flame,
Qui nous chatouille et nous fait desirer
Que nostre genre entier puisse durer.

Là fut Ieunesse en longs cheueux portraicte,
Forte, puissante, au gros cœur, la retraite
Des chauds desirs : Ieunesse qui tousiours
Pour compagnie ameine les Amours.

Comme vn enfant pendoit à sa mamelle
Le Jeu trompeur, la Fraude, la Cautelle,
Les Ris, les Pleurs, les Guerres et la Paix,
Treues, Discords et Accords imparfaicts,
Et le Deuis qui deçoit nos courages,
Voire l'esprit des hommes les plus sages.

Quand la ceinture eut versé sa vertu
Dessus le lict, le feu qui n'auoit eu
Puissance entière au cœur des Damoiselles,
Se renforça de larges estincelles,
De nerfs en nerfs, d'os en os prit vigueur,
Puis tout soudain se fist roy de leur cœur.

Comme le feu caché sous les fougeres
Qu'au mois d'hyuer les peureuses bergeres
D'vn deuanteau vont et reuont soufflant
Feuille sur feuille et, largement enflant
Poulmons et gorge, a toute peine euantent;
D'vn petit traq mille flames s'augmentent
En longue pointe; à la fin vn grand feu
En se suiuant s'alonge peu à peu,
Brule les champs et d'vne forte voye
Iusques au ciel vne fumée enuoye

Trouble d'esclairs. Le feu victorieux
Regne au sommet des chesnes les plus vieux!

Ainsi d'Amour les flames allumées
De peu à peu dedans l'esprit semées
De ces deux sœurs, par vn traq deuoyé,
Vn grand brasier ont au cœur envoyé.

FVNÉRAILLES (1).

D'vne autre part ses plus loyaux amis
Sur les charbons des chaudrons auoient mis.
La flamme esparse autour du ventre large
Fait bouillir l'eau; les vns prennent la charge
D'oindre et de lauer le corps froid, triste deuil!

Autres apres le couchent au cercueil
Et souspirant ils arrousoient leurs armes,
Le corps, la bierre et la terre de larmes.

Le bon Francus, pleurant et sanglotant,
De son amy la teste alloit portant
Melancholique et triste de pensées.
Les vns portoient des torches renuersées,

(1) Page 136, après le vingt-huitième vers, au lieu des trois vers qui suivent.

Autres chantoient les faits du demi-Dieu.

Mais aussitost qu'ils arriuent au lieu
Où il falloit que la flame soudaine
Le deuorast, vne tristesse humaine,
Vn long souspir entre-baigné de pleurs,
Vn triste cri, presage des malheurs,
Venant d'vne ame en long souspirs attaincte,
Dedans le ciel enuoya sa complainte.

Dessus couché, au plus haut du sommet
De ceste pile, en larmoyant on met
Le corps tout froid, office pitoyable.

ADIEVX

DE FRANCVS A SON AMI (1).

Nous n'irons plus, comme nous soulions faire,
Tous deux seulets en vn lieu solitaire
Loing de la troupe ensemble deuiser;
D'vn dur sommeil il te faut reposer.
La Mort te tient, de silence suiuie
Et maugré moy ie traine ceste vie,

(1) Page 137, en place des deux derniers vers.

Qui m'estoit douce alors que ie pouuois
Voir ton visage et entendre ta voix,
Soulagement de ma fortune extresme.
Cher compagnon, ainçois second moy mesme,
Ie te supply, ne te faches de quoy
Plus grands présents tu n'as receu de moy,
Qui suis banny sans foyer et sans terre,
Qui pour partage ay la mer et la guerre.

Mais si le ciel qui predit mon bonheur
Me faict vn iour de ce peuple seigneur
Que Seine embrasse en son giron fertille,
Ie bastiray de ton nom vne ville
Et couuriray d'vn tombeau solennel
Tes os couchez en repos éternel.

A tant se teut. Les larmes respandues
Dessus la face en roulant descendues,
L'vne sur l'autre a gouttes se hastoient
Et les souspirs l'estomac luy battoient,
Blasmant la Mort d'vne plainte profonde,
Qui rien de bon ne laisse viure au monde.

QVATRIESME LIVRE.

FRANCVS

DEMANDE A LA PROPHETESSE HYANTE DE LVY MONSTRER CHARLES IXe (1).

Pour vn tel roy toute peine m'est douce ;
Le vent m'est doux ; la mer qui se courrouce,
Foudres, esclairs ne m'offensent, pourueu
Que de moy naisse vn si puissant neueu.
Montre le moy ; tu en as la puissance.
Le bas enfer te rend obeissance,
Tant ton sçauoir est diuin et parfaict.
Hecate en vain prestresse ne te faict
Garder son temple et commet ses mysteres.
Herbes et fleurs et plantes salutaires
Craignent ta main. Les murmurantes voix,
Les poincts couplez, les mots redits trois fois
Te font seruice et la fureur diuine
Du Delien eschauffe ta poitrine,
Prophete ensemble et ensemble qui peux
Tirer d'enfer les esprits quand tu veux.

(1) Page 171, après le vers dix-neuvième.

. . . . . *Ie te donne ma foy* (1)
De n'espouser autre femme que toy.

Tu me diras, douteuse d'esperance,
Qu'vn estranger erre sans assurance
Et que la voile au premier vent qui vient
L'emporte ensemble et sa foy qui ne tient
Ny iurement ny conuenance aucune,
Et que tout fuit au vouloir de Neptune.
Ie le scay bien, mais las! ie ne suis tel.

Tesmoin en soit le soleil immortel,
Qui de ses yeux toute chose regarde!
Si mon serment enuers toy ie ne garde,
Iamais son iour ne me soit departy
Et vif puisse-ie en terre estre englouty!

Tu me diras, comme princesse fiere,
Que ie ne puis assigner ton douere
Que sur la mer, mes erreurs et le vent,
Sur vn destin qui me va deceuant,
Qui me promet et iamais ne me baille
Qu'vn long soucy qui tousiours me trauaille.

Ie le scay bien, mais c'est beaucoup encor
De te donner pour ton beau-pere Hector,
Paris pour oncle et Priam pour grand-pere,
Qui peust iadis, quand Fortune prospere
Le caressoit, l'Orient surmonter.
Entre les tiens c'est beaucoup de conter
Teucre, Assarac et l'ancienne race
Du vieil Dardan, qui au ciel a sa place.

(1) Même page, onze vers plus loin.

PORTRAIT DE CLOVIS (1).

Ne vois-tu pas comme son front assemble
La grauité et la douceur ensemble,
Ayant le bras armé sans estre armé,
Ensemble craint, ensemble bien-aymé?
Nul ne vaincra ce roy de courtoisie,
Mais quand l'espée au poing aura saisie,
Nul conquérant, tant soit braue de cœur
De ce CLOVIS *ne vaincra la fureur.*

Il poursuiura d'vne ardente colere
Siagre, fils de Gillon, qui son pere
Deposseda, et son camp assaudra
Si viuement que Soissons il prendra,
Perdant du tout la puissance romaine;
Puis dès le Rhin iusqu'aux riues de Seine,
De Seine à Loire il sera conquereur,
Des rois voisins le foudre et la terreur.

(1) Page 193, après le septième vers.

VERS

ATTRIBVES A RONSARD

Dans le manuscrit $\frac{7652}{3.3.}$ de la bibliothèque impériale, se trouvent quelques sonnets qui ont paru être de Ronsard. Ils ne sont à la vérité pas signés; mais comme ils ont été écrits de la même main que le Discours sur Antinoüs qui est de Ronsard; comme ils précèdent immédiatement cette pièce dans le manuscrit; comme ils sont de la même date et expriment des sentiments analogues, on a cru pouvoir les attribuer à ce poëte, dont ils portent d'ailleurs le cachet.

Qu'ils soient de lui ou de son école, le lecteur ne regrettera pas de les trouver ici; car ils ne manquent ni de verve ni d'une certaine valeur historique.

VERS ATTRIBVES A RONSARD

SONNETS D'ESTAT

PVBLIÉS A LA COVR, ÈS ANNÉES
1577 ET 1578.

I.

Ne t'estonne, Bignet, si maintenant tu vois
Nostre France, qui fust autrefois couronnée,
De mille lauriers verds, ores abandonnée,
Ne seruir que de fable aux peuples et aux Roys.

Le malheur de ce siecle a eschangé nos voix;
Ceste masle vertu, qui iadis estoit née
Dès le bers auecq nous, s'est toute effeminée,
Ne nous restant pour tout que le nom de François.

Nos peres honoroient le nom de Roy sus tous,
Ce beau nom; mais depuis la sottise de nous
Aux lois du courtisan, l'a faict tourner en rouille.

On ne parle en la Cour que de Sa Maiesté;
Elle va, Elle vient, Elle est, Elle a esté :
N'est-ce faire tomber le Royaume en quenouille?

II.

Vous iouez comme aux dez vostre couronne, Sire!
I'y perds; vous y perdez encores plus que moy.
Le blasme, la froideur, la pasleur et l'effroy
Et la peur d'vne Mere ont perdu vostre empire.

Vous le sentez, Gaulois, et si ne l'osez dire.
Chapons au lieu de coqs, vous chastrez vostre Roy.
Retourne, Childeric! Clouis, resueille toy!
Voyez nostre malheur qui ne peut estre pire.

Vne femme estrangere, vn Prince sans cerueau,
Vn conseil bigarré, vn Iésus-Christ nouueau
Renuerse vostre sceptre. O trop fatale rage!

Nostre nef s'est froissée aux roches du destin.
Viendra point quelque Prince, ou plus fort ou plus fin
Qui puisse recueillir les tables du naufrage?

III.

Les Rhenois sans pitié, grenouillants à la table,
Où ils sont coustumiers de passer iours et nuicts,
Aprez s'estre eschauffez, font de merueilleux bruits
Du malheur continu dont la France s'accable.

L'vn dict que le François, en son tour variable,
Tandis qu'il perd le temps à prendre ses deduits,
Ne preuoit ni preuient ses preparez ennuis,
Que d'vn braue mespris il repute pour fable.

Marchons donc, se dit l'autre; ils nous disent yurognes,
Mais ils verront comment nous faisons nos besognes,
Faisant payer l'escot aux battus et maris;

Portons y de la femme, ou en marbre ou en cuyure,
Ce que plus elle cache et plus se faict poursuiure,
Pour laisser vn trophée ainsy que Sesostris.

IV.

Voyons de nostre Estat l'inconstante maniere,
Qui attend chaque iour vn changement nouueau.
On peut accomparer la France à vn tableau
Ou quatre grands ioueurs s'esbattent à Première,

Le Roy, sur qui doit cheoir la perte toute entière,
Dist: —Passe, si ie puis! bien que son ieu soit beau.
—Ie l'ensuy, dist Monsieur, abaissant son chapeau,
Sans veoir ce qui luy vient à la carte dernière.

— Ie le tiens, dist la Royne, y allast-il de plus!
Le Prince, sans espoir de quelque petit flux,
S'enfonce de sa reste et l'autruy y hazarde.

Mais le Roy de Nauarre, assistant tout debout,
Luy demande à moitié, cependant qu'il regarde
Le ieu des trois premiers pour l'aduertir de tout.

V.

Ne peindez vn leurier par les lieures chassé,
Ny des poissons en l'air, ny des oyseaux en l'onde.

Vous qui, dans vn tableau, voulez peindre le monde,
Tel qu'il est auiourd'huy, cen dessous renuersé.

Mais peindez moy, sans plus, vn pays policé,
Non par les mains d'vn Roy, mais d'vne vagabonde;
Peindez-y les erreurs dont nostre France abonde,
Auecques les abus dont son chef est pressé.

Peindez le Gentil-homme auecque vn benefice;
Accoustrez vn larron en homme de iustice;
Qu'vn faquin pour argent achepte la noblesse.

Peindez l'homme sçauant qui mendie son pain;
Que l'homme vertueux soit amaigri de faim,
Et qu'à ses seuls Mignons le Roy fasse largesse.

VI.

Pourquoy dors-tu, mon Roy, si longtemps enchanté
Dans les trauers lascifs d'vne ieunesse folle,
Qui n'a pour tout son mieux que vaine la parole,
Doubteux le iugement et l'esprit esuenté,

Qui se rist de te veoir languir, accrauanté
Dessous la pesanteur du sceptre de la Gaule
Qui tiens en tes palais de paillardise eschole,
Qui dedans ton Estat a le trouble enfanté?

Resueille-toy, mon Roy! Chasse-moy les sorciers;
Retire prez de toy tes Princes, tes guerriers,
Tes capitaines vieux et ta saincte Iustice.

Ceux te feront regner, non pas ces glorieux

Qui pensent que le ciel n'esclaire que pour eux,
Et que digne tu n'es de leur faire seruice.

VII.

Ganimed's effrontés, impudique canaille,
Cerueaux ambitieux d'ignorance comblés,
C'est l'iniure du temps et les gens mal zélés
Qui vous font prosperer soubs vn Roy faict de paille.

Ce n'est ny par assaut ny par grande bataille
Qu'auez eu la faueur; mais pour estre alliés
D'vn corrompu esprit, l'vn à l'autre enfilés,
Guidés de vostre Chef, qui les honneurs vous baille,

Qui vos teints damoiseaux, vos perruques tressées
Ayme autant comme escus, et lances, et espées.
Puisque les grands Estats, qui vous rendent infâmes,

Sont du vice loyer, ô ieunes impudents,
Gardez les à tousiours; car les hommes vaillants
N'en veulent après vous, qui estes moins que femmes.

VIII.

Ils iront non feront ces courtisants guerriers,
Ces fraizés, ces frizés, ces abatteurs de cibles,
Ces musqués, ces masqués, nouueaux mignons risibles.
Ces faillants, ces vaillants et ces rudes guerriers.

Lorsque vous les verrez en œuure, ces ouuriers,
Ils combattront en camp de bastons inuasibles

Ou, pour mieux asseurer, de bastons inuisibles,
Ceignant leurs fronts de myrthe et non pas de lauriers.

Pour entrer vaillament dans vn lict, à la bresche,
Ils portent quant et eux et le feu et la mesche,
Pistolets, lance, escus et harnois acérés;

Puis piaffant, braguards, au bal dans vne salle,
Ils troussent Huguenots et Malcontents en maille:
Tout cela n'est ce pas pour nous rendre asseurez?

IX.

Ie me ry, quand ie voy de ces ieunes guerriers,
Marchant au petit pas, la façon effrontée,
Qui, d'vn braue discours et d'vne voix fardée,
Deffont vn escadron de mille pistoliers.

Ie me ry quand ie voy ces nouueaux Cheualiers
Et tous les Adonis de la belle Chambrée
Se promettre l'honneur de conduire l'armée,
Ou bien vn regiment, ou des Cheuaux-Legiers.

Mais ie riray bien plus, quand venant aux effects,
Ie les verray souuent, ou battus ou deffaicts,
Reuenant au logis plus doux que des pucelles.

Alors ie leur diray : — Mes mignons de la Cour,
Retournez à Paris, qu'on vous fasse l'amour,
Frizant vos beaux cheueux comme des Damoiselles.

AV ROY

SVR LA MORT DE SON QVÉLVS.

(1578).

Sire, comme Quélus naguères a esté
Vne fleur de Printemps, qui n'a eu son Esté,
Vn esclair qui est mort, si tost qu'on l'a veu naistre,
Quand vainement enflé du vent de vos faueurs,
Il a precipité sa vie et ses honneurs,
Pensant estre immortel sous l'appuy d'vn tel maistre ;
Que ce bel Adonis vous serue de leçon
Pour ne vous paistre plus dorenauant au son
D'vne enfance qui or partout vous enuironne.
Le sort, qui fust aux Roys fauorable et benin,
S'ils ne mectent aussy de l'eau dedans leur vin,
Souuent en vn clain d'œil leur oste la couronne.
Quelus estoit chery vniquement de vous;
Vous estes honoré vniquement de tous.
Que vostre fin ne soit avecque luy commune.
Ne faictes, violent, par superbes discours,
Que perdant et de Dieu et de nous le secours,
Vous soyez, comme luy, vn esclair de fortune!

SONNET

SVR LES STATVES DES MIGNONS DE HENRY III[e]

(1579).

Quatre Roys ont regné depuis ma cognoissance :
Henry, François second et Charles regretté :
Henry trois de ce nom, à present muguetté
D'vn quart mignon restant des trois mignons de France.

Henry, pere des trois, a monstré sa vaillance;
François a trop tost veu son terme limité;
Charles, à grand regret, mort le regne a quitté,
Les monuments desquels leur successeur n'aduance.

Ains à present, confist en molle oysiueté,
Oubliant ses ayeuls, sa race et l'équité,
A de trois mignons morts érigé les trophées.

Le quart mignon restant est chery; mais il tremble.
Quel malheur, ô François! que les honneurs on emble
Qui sont deus aux grands Roys, pour des cheures coiffées.

SONNET

AV ROY FAISANT L'AMOVR AVX NONNAINS.
(1580).

Est-ce exemple de Roy que de faire l'amour
Es lieux sacrez, où font les Nonnains demourance,
Reiettant ta moitié, miroir de patience,
Et quitter tes Palais pour y faire seiour?

Le conseil des Tyrans, que tu as en ta Cour,
Qui pipent à ton sçeu les pauures et la France,
Ces empestez Edits qu'as mis en euidence,
Ne sont-ce les tesmoins de la peste qui court?

Ie sçay que tu es Roy; mais ce n'est Royauté
D'estre ribaud, tyran, d'vser de cruauté
Et par meschant conseil, faire tout à sa teste.

Dieu me defend aussy de parler mal de toy,
Quand tu serois mechant, parce que tu es Roy :
Dieu te garde de mal et ton peuple de peste!

PRIÈRE

POVR LES TROIS MIGNONS, INSCRITE A LA FIN DE LA PRIÈRE POVR LES MORTS, AVX HEVRES DV ROY, ET FAICTE PAR PHILIPPE DES-PORTES, SON BIEN AYMÉ ET FAVORY POÈTE.

Donne que les esprits de ceux que ie souspire
N'esprouuent point, Seigneur, ta iustice et ton ire.
Fay leur part en ta gloire, ainsy qu'à tes esleus;
Cancelle leurs péch's et leurs folles ieunesses,
Et reçoy, s'il te plaist, en suyuant tes promesses,
En ton sein, Maugeron, Saint-Mesgrin et Quelus!

A laquelle on a adiousté :

Et que le meschant Antraguet
Face esternellement le guet
Sur ce sepulchre venerable,
De peur que les chats et les rats
Mangent les iambes et les bras
De ce trio tant honorable.

SONNET

CONTRE L'AMOVR.

Si c'est Amour de viure comme beste,
Dessoubs le ioug d'vn feminin vouloir,
Rire, plorer, s'esiouir, se douloir,
Ainsy qu'il monte à Madame en la teste;

Si c'est Amour faire le loup en queste,
Mettre corps, biens et vie à non chaloir,
Et puis au bout, au lieu de mieux auoir,
Estre payé d'vn congé deshonneste;

Si c'est Amour que perdre son seruice
Deux ou trois ans, et qu'vn autre iouisse
Du bien qu'on est longuement poursuyuant;

Allez ailleurs vendre telles coquilles.
Bran pour l'Amour et pour toutes les filles :
Ie n'aymeray tant que seray viuant!

OEVVRES EN PROSE

DISCOVRS SVR L'ENUYE. (1)

Sire, l'argument de l'Enuye est de soy mesmes si fascheux, espineux et piereux et stérille aux Roys, que proprement ie le puis acomparer aux terres ingrates et infructueuses lesquelles trompent tousiours la peine du laboureur, et ne luy rendent à la fin, pour beaucoup de trauail et d'espérance, sinon la cueillette d'vne petite moisson. Toutesfoys, par vostre commandement, ie feray, comme de coustume le mieux que ie porray.

Indignacion, Hayne, Æmulation, Malueillance et Enuye, sont choses diuerses, comme il me semble, combien que, à les contempler de

(1) Cette pièce, qui fait partie du volume 559 de la collection Dupuy à la Bibliothèque impériale, est accompagnée de cette note :

« Discours politique recité deuant le feu Roy Henry IIIe. par feu Monsieur de Ronsard, et escrit de sa main. »

près, ce n'est qu'vn seul arbre qui produict diuers maulx, lesquelz ont tous pour obiect la douleur et la volupté.

L'indignacion que les anciens appelloyent Némésis est ordinairement vne passion bonne et louable de soy, comme venant d'vne bonne cause : c'est quant nous sommes faschez, courroucez et indignez de l'iniuste prospérité des meschants ou de ceulx qui paruiennent aux richesses, estatz et honneurs, sans les auoyr méritez.

Miséricorde est son contraire, qui se fasche de ce que les gens de bien sont affligez et tourmentez iniustement; et l'indignacion inuetérée et conçue de longue main engendre la hayne, car de nature nous haïssons les meschans et vicieux comme peste de la République : toutesfois, nous n'en sommes pas enuyeux, car les hommes ne désirent point estre meschanz; au contraire nous les détestons, hayssons et aborrons.

La haine s'estend encore plus loing, car elle appartient aussy bien aux bestes comme aux hommes. Les bestes n'ont point l'indignacion, l'æmulation, ny l'enuye; comme le loup et la brebis, l'aigle et le cygne, le chat et le souriz; ou, si vous voulez faire mouryr de despit vne panthère, qui hait l'homme à toute extrémité, il ne faut que luy monstrer le tableau où vn homme sera portraict.

L'æmulation est semblablement vne passion louable, comme ayant son estre d'vne bonne volonté d'ensuyure et inmiter à ce qu'elle voit estre le plus excellent, ou n'estre autre. Telle

affection est propre aux ieunes hommes (à cause de l'abondance du sang) lesquelz pensent que les choses difficiles leur seront facilles, quant ils sont poussez d'vne chaleur et d'vne généreuse æmulation. On n'inmite iamais les choses basses, viles et abiectes, qui n'aportent point d'honneur à l'acteur, mais les excellentes et rares, tant les biens de l'ame que du corps, que de fortune, comme science, prudence, tempérance, richesse, honneur, dignité, beauté, grace, force, agilité et leur semblables. Quant on voit vn homme docte, on s'essaye d'estre sçauant, pour acquérir réputacion comme luy. Quant on voit vng homme riche, magnifique et libéral, on s'esforce auec toute opiniastreté d'amasser des biens, pour estre magnifique, libéral, pitoyable et miséricordieux comme luy. Quant on voit vng homme propre, courtoys et bien esprouué, on s'estudie de l'inmiter afin de se rendre agréable comme il est. Somme, l'æmulation est tousiours généreuse, comme est inmitant vng patron généreux et vertueux.

Son contraire est le mespris ; c'est quant vng homme est si fier, ou si sot et si mal né, qu'il mesprise et aborre toutes vertus et toutes choses excellentes : tant s'en fault qu'il les daigne imiter.

L'enuye est le plus meschant et le plus villain vice de tous, comme celuy qui n'a pas pour subiect les estrangers, mais frères, parens, voysins, compaignons, pareilz et amys. C'est vne douleur et tristesse procédante d'vng lasche couraige et d'vne abiecte et villaine pusillani-

mité de l'ame, qui se tourmente, ronge et lyme soymesme de la prospérité, faueur, crédit, beauté, force, agillité, pudeur et sçauoyr, et, bref, de toute bonne fortune et prospérité qui arriuent à son pareil : passion qui rend l'enuieux extrémement tourmenté; car, se desfiant de ses forces et de ses facultez, il entre en désespérance de pouuoyr esgaller, passer ou atteindre aux bons succez et heureuse prospérité de son compaignon, et s'oppose tant qu'il peut à son aduancement. Or pource que telle enuye se faict en plusieurs sortes, i'en diray seullement cinq ou six à cause de briefueté;

Tous ceulx qui sont d'vng mesme mestier, mesme condition et mesme profession, de mesme classe et de parenté, de mesme renom, richesse, beauté, agilité de corps, gloyre, estat, royauté, dignité, excellence ou faueur, sont tous enuieux les vngs des autres; car les hommes veullent tousiours, de nature, vaincre et surpasser en dignitez, honneurs, renom et crédit leurs pareilz et compaignons;

Ceulx qui sont illustrez et anoblys par actes généreux sont enuyeux des autres qui les inmitent et pensent que celluy qui les suyt leur veuille arracher l'honneur sur lequel ils ont desia mis la main : tels furent Marius et Sylla, Cæsar et Pompée;

Ceulx entre lesquelz il n'y a guères différence d'honneur, de dignité et de renom, et ne s'en fault guères qu'ilz ne soient esgaulx, ou se surpassent de bien peu et sont inférieurs de bien peu, sont enuyeux les vngs des autres;

Ceulx qui sont et qui veulent estre tenuz

pour sages et sçauans : comme Platon (1) qui voulut faire brusler les livres de Démocrite, desquelz il auoyt tiré ses plus beaux escripts;

Ceulx qui sont prez voysins se portent rancune : car iamais on n'a procez ny débat contre vng estranger, ny contre ceulx que on ne cognoist point, ny contre ceulx qui sont mortz il y a longtemps;

Ceulx qui voyent que les autres ont eu en peu de iours et sans grand peine ce qu'ilz n'ont sceu auoyr, ny espéré iamais receuoyr ny par trauail, ny par longueur de temps, sont enuyeux;

Ceulx qui voyent que les aultres possèdent les biens, faueurs et honneurs qu'ils auoyent autrefois et desquels ils auoyent autrefois iouy, comme les vieilles gens qui portent tousiours enuye aux ieunes, pour ce qu'ilz ont la beauté, la ieunesse et la santé qu'ilz soulloyent auoyr.

On cognoist par là que la rancune n'est qu'vne volonté maligne et desfaillante de bon cueur, qui se desfye et désespère de ne pouuoyr iamais atteindre aux honneurs de son compaignon.

Au contraire, tous ceulx qui ont surmonté la fortune et qui, par la consummation de toute excellente vertu, sont montez en extresme degré de haulteur, ne sont plus ny enuyeux ny enuyez, mais au lieu de l'enuye, ils ont des malueuillans (2) et des ennemys.

(1) Ronsard parle ici de Platon assez légèrement; ce n'est pas un érudit.

(2) La copie porte *malueuillances*.

Alexandre, après qu'il eust par l'heureuse faueur du ciel gaigné toute l'Asie, n'auoyt point d'enuyeux; car il estoit monté si hault et en telle grandeur, que l'enuyeux ne l'osoyt regarder, se désespérant d'atteindre au moindre de ses faictz. Il ne portoit point d'enuye aussy à ses soldatz, ny à ses capitaines, d'autant qu'ilz estoyent constituez en moyndre dignité et qu'ilz ne pouuoyent iamais le surpasser.

Les grandz personnages, montez au très hault et très extresme sommet de l'honneur, reluysent comme le soleil de midy qui ne fait guères d'humbre : c'est à dire que l'enuye ne les suyt plus.

Et tant s'en fault que on leur porte rancune que, en lieu d'en estre enuyeux, on deuient admirateur et adorateur de leur excellente vertu.

Tel fut Alexandre qui eschappa l'enuye, mais non la hayne des siens, laquelle à la fin le fist mouryr.

Le prouerbe qui dict que celluy est malheureux qui n'a point d'enuyeux, ne s'entend que des basses et médiocres fortunes, et non de celles qui sont venues à toute extrémité de grandeur. Car l'enuie est des pareilz et non de ceulz qui surpassent et franchissent de bien loing toute médiocrité.

Or, de toutes les passions de l'ame irrésonnable, l'enuye est la plus extresme; car comme elle s'estouffe soymesme de sa fureur, elle-mesme par punition diuine est aussi sa meurtrière, sa gesne et son torment; et toutes les Furies, Cerbères, Harpies et Gorgonnes des Enfers ne

sont que passetemps et ieux auprès de la rancune qui assiège le cueur de l'enuyeux : elle ressemble aux vipères qui crèuent le ventre de leur mère en naissant, et à ces vers qui s'engendreut dans les arbres, qui, petit à petit, font des pertuys dans l'escorce, et, à la fin, les consument en poudre et les font mourir, ou à la rouille qui, peu à peu, d'vne dent sombre et sèche, mange, ronge et consume le fer et l'acier.

Pour ce, les anciens ont comparé l'enuye à l'ydre que Hercule tua, non pour porter cinquante testes, mais pour se nourryr comme faisoyt l'ydre dans les maraiz de Lerne de fange et de bourbier, en vilaines pensées, ordes aprés-hensions (1) et venymeuses cogitations, et comme dict Ouide, pour se paistre de couleures, d'aspictz et de serpenz. L'enuyeux a le visaige plombé, les dents rouillées; maigre par tout le corps, il ne dort iamais; il est comme louche et ne regarde iamais droict, ny ne dresse les yeux vers le ciel, de douleur qu'il a de le voyr si beau; et, come le labeur et lassitude trauaille le corps, ainsi la rancune et l'enuye trauaille extrêmement l'esprit. Et comme on voit que les guespes et les freslons ne s'assoient et ne mangent iamais qu'ès plus belles fleurs, ainsi l'enuye a pour subiect de sa malice les plus belles vertus, qu'elle ronge en son cueur;

(1) La copie porte : *hors des aprèhensions*, ce qui ne fait aucun sens. Est-ce bien Ronsard lui-même qui auroit écrit ainsi, et ne paroit-il pas manifeste que la phrase n'a pu être écrite ainsi que sous la dictée? (M. Gandar.)

et se ronge elle mesme, voullant ronger et manger autruy; et qui plus est, son tourment le plus véhément est que toutes les passions se peuuent honnestement décéler et déclairer; mais iamais homme n'osa dire et confesser qu'il fust enuyeux et ialloux de la prospérité d'autruy : tant l'enuye est vn vice abiect, pusillanime et villain.

Or, quant les esguillons, les poinctes et les crochects de la rancune ont totallement pénétré l'homme, et que sa raison est du tout chassée du logis, cette misérable peste n'engendre pas seulement des passions en l'ame; mais, par mainte longue et fascheuse maladye, elle s'aparoist au corps de l'enuyeux, luy crèue les yeux, luy saffrane et iaunist le corps, et luy presse si fort le cueur, comme estant espèce de tristesse, que souuent elle le faict tabide et phtisique; car telle peste, luy desrobant par vne continuelle imaginacion sa force et vigueur du corps, le faict destiller et descouler peu à peu, comme la neige au soleil ou comme la cyre au feu, luy enuoye en dormant des songes entrecoupez d'horribles fantosmes et d'espouuantables visions; et tellement sa mélancholye noyre l'agite et le tourmente qu'il tombe quelquefois en vne lycanthropie et court les champs, pensant estre loup garou.

Comme ceulx qui sont morduz d'vng chien enragé pensent tousiours voir en l'eau l'ymage du chien qui les a morduz, ainsi l'enuyeux, par vne faulce apréhension, songe et resue tousiours aux biens, honneurs, richesses et dignitez de son pareil, dont il est enuyeux; et dauantaige,

par telle imaginacion et impression, corrompt si bien son sang qu'il luy sort par les yeux des vapeurs et subtilz espritz venimeux, lesquelz espritz, ietez par les rayons des yeux et entrez dans les yeux de ceulz qui les regardent, sont plus dangereux et veneneux que les basilicz, serpens et crapaux, et deuiennent bien souuent lancez par la mélancholye, au lieu d'enuyeux, fascinateurs et enchanteurs.

On dit que l'Enuye voulut vng iour entrer au ciel, mais elle en fut repoussée par la Déesse Excellente (1), qui la feist tumber de hault en bas et descendre vers les hommes, d'autant qu'il n'y a point d'enuye au ciel : la Lune n'en porte point au Soleil, ny le Soleil à la Lune, ny Mars à Vénus, ny Saturne à Iupiter; car ils sont tous en leur genre acomplis et parfaictz.

Le remède de se guéryr de telle peste est de penser iour et nuyt en nous mesmes, deuant que le mal soyt violent : « Que fais-ie? Pourquoi me consumé-ie moi-mesme pour le bien d'autruy auquel ie ne peux paruenir? » et voyant les hommes plus misérables que nous, nous resiouyr de ce que nous ne sommes point en telle extrémité.

Et fault se bender contre la passion et repousser la rancune par sa vertu, et, en lieu d'enuyeux, deuenyr inmitateurs, pour tascher à ressembler à celluy dont les vertus et les honneurs nous rendent ialoux et enuyeux.

Voilà que i'auois à dire de ce cruel monstre,

(1) Il manque quelque chose à cette phrase, à moins que par *Déesse Excellente*, il n'entende Minerve.

dont Dieu nous veuille garder par sa diuine grace, et l'enuoyer aux Tartares, Scittes et Turcs, pour très cruele punition et tourment de toute leur méchansseté.

RONSARD.

PREMIÈRE PREFACE

DE LA FRANCIADE (1).

Encore que l'histoire en beaucoup de sortes se conforme à la poësie, comme en véhémence de parler, harangues, descriptions de batailles, villes, fleuues, mers, montaignes, et autres semblables choses, où le poëte ne doibt non plus que l'orateur falsifier le vray, si est-ce que, quand à leur suiect, ils sont aussi eslongnez l'vn de l'autre que le vraysemblable est eslongné de la vérité. L'histoire reçoit seulement la chose comme elle est ou fut, sans desguisure ny fard, et le poëte s'arreste au vraysemblable, à ce qui peut estre, et à ce qui est desià receu en la commune opinion. Ie ne veux conclure qu'on doiue effacer du rang des poëtes vn grand nombre de Grecs et Latins, pour honnorer d'vn si vénérable tiltre Homère, Virgile, et quelques autres

(1) Cette préface ne se trouve que dans l'édition originale de la Franciade, ainsi intitulée :

Les quatre premiers liure (sic) *de la Franciade.* Au roy Très chrestien Charles neufiéme de ce nom, par P. de R. gentilh. vand. Paris, G. Buon, in-4°. 1572. (Privil. de 1560.) Concession de six ans faite à Buon. « *Acheué d'imprimer le* 13 *septembre.* »

pareils d'inuention et de suiet : i'ose seulement dire (si mon opinion a quelque poids) que le poëte qui escrit les choses comme elles sont, ne mérite tant que celuy qui les feint et se recule le plus qu'il luy est possible de l'historien : non toutesfois pour feindre vne poësie fantastique comme celle de l'Arioste, de laquelle les membres sont aucunement beaux, mais le corps est tellement contrefaict et monstrueux qu'il ressemble mieux aux resueries d'vn malade de fièure continue qu'aux inuentions d'vn homme bien sain.

Il faut que l'historien, de poinct en poinct, du commencement iusqu'à la fin, déduise son œuure, où le poëte, s'acheminant vers la fin, et redeuidant le fuzeau au rebours de l'histoire, porté de fureur et d'art (sans toutesfois se soucier beaucoup des reigles de grammaire) et sur tout fauorisé d'vne prénoyance et naturel iugement, face que la fin de son ouurage par vne bonne liaison se rapporte au commencement.

Ie dy cecy pource que la meilleure partie des nostres pense que la *Franciade* soit vne histoire des Rois de France, comme si i'auois entrepris d'estre historiographe et non poëte : bref, ce liure est vn roman comme l'*Iliade* et l'*Æneïde*, où, par occasion, le plus briefuement que ie puis, ie traitte de nos princes, d'autant que mon but est d'escrire les faits de Francion, et non de fil en fil, comme les historiens, les gestes de nos rois.

Et si ie parle de nos monarques plus longuement que l'art Virgilien ne le permet, tu dois

sçauoir, Lecteur, que Virgile (comme en toutes choses) en cette-cy est plus heureux que moy, qui viuoit sous Auguste, second Empereur, tellement que n'estant chargé que de peu de Rois et de Césars, ne deuoit beaucoup allonger le papier, où i'ay le faix de soixante et trois Rois sur les bras.

Et si tu me dis que d'vn si grand nombre ie ne deuois eslire que les principaux : Ie te responds que Charles, nostre seigneur et roy, par vne généreuse et magnanime candeur, n'a voulu permettre que ses ayeulx fussent préférez les vns aux autres, à fin que la bonté des bons, et la malice des mauuais, luy fussent comme vn exemple domestique, pour le retirer du vice, et le pousser à la vertu.

Au reste, i'ay patronné mon œuure (dont ces quatre premiers liures te seruiront d'eschantillon) plustot sur la naïue facilité d'Homère que sur la curieuse diligence de Virgile, imitant toutesfois à mon possible de l'vn et de l'autre l'artifice et l'argument, plus basty sur la vraysemblance que sur la vérité; car, pour ne dissimuler ce qu'il m'en semble, ie ne sçaurois croire qu'vne armée grecque aye iamais combattu dix ans deuant Troye : le combat eust esté de trop longue durée, et les cheualiers y eussent perdu le courage, absents si longtemps de leurs femmes, enfans et maisons, aussi que la coustume de la guerre ne permet qu'on combate si longuement deuant vne forte ville, en vn païs estranger. Et dauantage ie ne sçaurois croire que Priam, Hector, Polydame, Alexandre, et mille autres tels ayent iamais esté, qui ont

tous les noms grecqs, inuentez par Homère : car si cela estoit vray, les cheualiers troyens eussent porté le nom de leur païs phrygien: et est bien aisé à cognoistre, par les mesmes noms, que la guerre troyenne a esté feinte par Homère, comme quelques graues auteurs ont fermement assuré : les fables qui en sont sorties depuis sont toutes puisées de la source de cest Homère, lequel, comme fils d'vn Dæmon, ayant l'esprit surnaturel, voulant s'insinuer en la faueur et bonne grace des Æacides, et aussi (peut estre) que le bruit de telle guerre estoit receu en la comune opinion des hommes de ce temps là, entreprit vne si diuine et parfaite poësie pour se rendre et ensemble les Æacides par son labeur à iamais tres honorez.

Ie sçay bien que la plus grande partie des historiens et poëtes sont du costé d'Homère; mais, quand à moy, ie pense auoir dit la vérité, me soumettant touiours à la correction de la meilleure opinion. Autant en faut estimer de Virgile, lequel, lisant en Homère qu'Ænée ne deuoit mourir à la guerre troyenne, et que sa postérité relèueroit le nom phrygien, et voyant que les vieilles annales de son temps portoyent qu'Ænée auoit fondé la ville d'Alba où depuis fut Rome, pour gaigner la bonne grace des Cæsars, qui se vantoyent estre sortis d'Iule, fils d'Ænée, conceut ceste diuine Ænéide qu'aueq toute réuérence nous tenons encores auiourd'huy entre les mains.

Suiuant ces deux grands personnages, i'ay fait le semblable : car, voyant que le peuple françois tient pour chose très-assurée selon les

annales, que Francion, fils d'Hector, suiuy d'vne compaignie de Troyens, apres le sac de Troye, aborda aux Palus Mæotides, et de là plus auant en Hongrie : i'ay allongé la toille, et l'ay faict venir en Franconie, à laquelle il donna le nom; puis en Gaule, fonder Paris, en l'honeur de son oncle Pâris. Or il est vraysemblable que Francion a faict tel voyage, d'autant qu'il le pouuoit faire, et, sur ce fondement de vraysemblance, i'ay basti ma *Franciade* de son nom : les esprits conçoiuent aussi bien que les corps.

Ayant donc vne extresme enuye d'honorer la maison de France, et par sur tout le roy Charles neufiesme mon prince, non seulement digne d'estre loué de moy, mais des meilleurs escriuains du monde, pour ses héroïques et diuines vertus, et dont l'espérance ne promet rien de moins aux François que les heureuses victoires de Charlemaigne son ayeul, comme sçauent ceux qui ont cet honeur de le cognoistre de pres; et ensemble desirant de perpétuer mon renom à l'immortalité : fondé sur le bruit comun, et sur la vieille créance des Chroniques de France, ie n'ay sceu trouuer vn plus excellent suiet que cestui-cy.

Or, comme les femmes qui sont prestes d'enfanter choisissent vn bon air, vne saine maison, vn riche parrain pour tenir leur enfant, ainsi i'ay choisi le plus riche argument, les plus beaux vers et le plus insigne parrain de l'Europe pour honorer mon liure, et soutenir mon labeur.

Et si tu me dis, Lecteur, que ie deuois composer mon ouurage en vers alexandrins, pour ce

qu'ils sont pour le iourd'huy plus fauorablement receuz de nos seigneurs et dames de la Court, et de toute la ieunesse françoise, lesquels vers i'ay remis le premier en honeur : ie te responds qu'il m'eust esté cent fois plus aisé d'escrire mon œuure en vers alexandrins qu'aux autres, d'autant qu'ils sont plus longs, et par conséquent moins suiets (1), sans la honteuse conscience que i'ay qu'ils sentent trop leur prose. Or tout ainsi que ie ne les aprouue du tout, si ce n'est en tragédies, ou versions, aussi ie ne les veux du tout condamner, i'en laisse à chacun son libre iugement pour en vser comme il voudra : ie reuien seulement à ce qui touche mon faict.

Ie ne doute qu'on ne m'accuse de peu d'artifice en ce que la harangue de Iupiter au commencent de mon premier liure est trop longue, et que ie ne deuois commencer par là ; tu dois scauoir que trente lignes de latin en vallent plus de soixante de nostre françois, et aussi qu'il falloit que ie me seruisse de l'industrie des Tragiques, où quand le poëte ne peut desmesler son dire, et que la chose est douteuse, il fait tousiours comparoistre quelque Dieu pour esclaircir l'obscur de la matière. Les hommes ne sçauoient comme Francion auoit esté sauué du sac de Troye : vn seul, Iupiter, le sçavoit. Pour ce, i'ay esté contraint de l'introduire pour mieux desnouer le doute, et donner à comprendre le fait, et mesmes à Iunon, laquelle est prinse icy, comme presque en tous autres poëtes

(1) Nous dirions aujourd'hui *assujetissants*.

pour vne maligne nécessité qui contredit souuent aux vertueux, comme elle fit à Hercule. mais la prudence humaine est maistresse de telle violente fatalité.

Si tu vois beaucoup de feintes en ce premier liure, comme la descente de Mercure, l'ombre d'Hector (1), la venue de Cybèle, Mars transformé, i'ay esté forcé d'en vser, pour persuader aux exilez de Troye que Francion estoit fils d'Hector : lesquels autrement ne l'eussent creu, d'autant qu'ils pensoyent que le vray fils d'Hector estoit mort, et aussi que Francion auoit touiours esté assez pauurement nourri, sans autorité royalle, ny aucun degré de médiocre dignité.

Quelque autre, curieux en l'œuure d'autruy, me reprendra de quoy ie n'ay suiui la perfecte reigle de poësie, ne commenceant mon liure par la fin, comme faisant embarquer Francion encore ieune et mal expérimenté : celuy doit entendre qu'Hélénin son oncle. l'auoit desia enuoyé en plusieurs beaux voyages pratiquer les mœurs des peuples et des rois : et qu'à son retour en Chaonie, où son oncle et sa mère habitoyent, fut pressé de partir par la contrainte du destin, imitant en cecy plustost Apolloine Rhodien que Virgile, d'autant qu'il m'a semblé meilleur de le faire ainsi. Et si tu me dis qu'il combat trop tost et en trop bas aage le tyran Phouère, ie te responds qu'Achille combattit en pareil aage, et renuersa les forteresses des

(1) Cet épisode, ainsi que le discours de Jupiter à Junon, ont été supprimés plus tard par Ronsard lui-même. Nous les avons reproduits plus haut.

alliez de Troye, ayant à peine laissé la robbe de femme qu'il portoit. Son fils Pyrrhe fit de mesme, et beaucoup dauantage, si nous voulons croire à Quinte Calabrais.

Or, Lecteur, pour ne te vouloir trop vendre ma marchandise, ny aussi pour la vouloir trop mépriser, ie te dy qu'il ne se trouue point de liure parfait, et moins le mien, auquel ie pourrai, selon la longueur de ma vie, le iugement et la syncère opinion de mes amis, adiouter ou diminuer, comme celuy qui ne iure en l'amour de soy mesmes, ny en l'opiniastreté de ses inuentions.

Ie te supliray seulement d'vne chose, lecteur, de vouloir bien prononcer mes vers, et accomoder ta voix à leur passion, et non comme quelques vns les lisent, plustost à la façon d'vne missiue, ou de quelques lettres royaux que d'vn poëme bien prononcé : et te suplie encore de rechef où tu verras cette marque ! vouloir vn peu esleuer ta voix pour donner grace à ce que tu liras.

Bref, quand tu auras acheté mon liure, ie ne te pourray empescher de le lire ny d'en dire ce qu'il te plaira, comme estant chose tienne; mais, deuant que me condamner, tu pourras retenir ce quadrain par lequel i'ay fermé ce préface pour fermer la bouche à ceux qui, de nature, sont enuyeux du bien et de l'honneur d'autruy :

Vn list ce liure pour aprendre,
L'autre le list comme enuyeux :
Il est aisé de me reprendre,
Mais malaisé de faire mieux.

DES VERTUS

INTELLECTVELLES ET MORALES (1).

Encores, Sire, que ie ne me sois iamais occupé (2) à longuement discourir et que ma

(1) D'Aubigné, dans son Histoire Universelle, mentionne, à la date de 1576, « vne assemblée que le roy faisoit *deux fois la semaine en son cabinet,* pour ouïr les plus doctes hommes qu'il pouuoit, et *mesmes quelques Dames* qui auoient estudié, sur vn problème touiours proposé par celui qui auoit le mieux fait à la dernière dispute. »

Binet et Colletet parlent aussi de cette conférence qu'ils appelent Académie du Palais, et citent, en témoignage de l'éloquence de Ronsard, le docte discours qu'il fit *sur le subiect des Vertus Actiues*, par le commandement et en présence du Roy Henry IIIe.

Ce discours est à n'en pas douter celui que nous publions aujourd'hui.

Nous le devons à la libéralité de M. Geffroy, professeur à la Faculté des lettres de Bordeaux, un savant et infatigable investigateur, qui l'a découvert dans un manuscrit de la Bibliothèque de Copenhague, contenant les copies de dissertations faites par plusieurs membres de cette Académie du Palais, et entre autres un discours où Des-Portes plaide contre Ronsard et les vertus morales, en faveur des vertus intellectuelles.

(2) Variante : *appris.*

principalle vaccation a esté plus de faire que de parler, si est ce que obeissant à vostre commandement ie m'en acquitteray le mieulx que ie pourray, et seray d'aultant plus digne de pardon que i'essaye vng chemin tout nouueau et que ie fais tout ce que ie puis pour vous obéir et seruir.

Il me semble que la question que Vostre Maiesté nous proposa l'autre iour, nous commandant de nous en aprester, est à sçauoir si les vertus moralles sont plus louables, plus necessaires et plus vallentes que les intellectuelles. Quant à moy, i'en diray mon aduis le plus briefuement que ie pourray, laissant le surplus à ceste docte compagnie, plus exercée que

A l'aide des indications qui précèdent, il est facile de recomposer la scène. Au Louvre dans ce cabinet du Roi aux draperies de velours bleu fleurdelisé d'or, aux boiseries sculptées et dorées, encadrant des peintures de nos artistes de la renaissance, Henry IIIe assis, préside la séance: à ses côtés se tiennent la fière Catherine, sa mère, la protectrice de Ronsard, et Louise de Vaudemont, qui depuis vn an est reine de France. Derrière le Roi chuchottent ses mignons; à ses pieds quelques petits chiens de Lyon dorment sur des carreaux de velours. Autour de la pièce les plus savants hommes du siècle, tels que Ponthus de Tyard, évêque de Châlons, le cardinal Du Perron, Baïf, Doron, le maître des requêtes, d'Aubigné, l'historien protestant, etc., se groupent avec ces *quelques Dames qui auoient estudié*, et parmi lesquelles brille peut-être la galante et spirituelle Marguerite de Valois.

Le Roi a désigné d'avance le sujet. Ronsard parle gravement, et Des-Portes qui, placé vis-à-vis de lui, l'écoute en souriant, attend l'heure de soutenir la cause des vertus intellectuelles.

moy en la philosophie et en l'art de bien dire; car mon principal mestier a tousiours esté la poësie.

Il faut entendre, Sire, que l'âme est diuisée en deux parties et facultés, l'vne raisonnable et l'autre irresonnable. La partie raisonnable est celle où est l'intellect, qui, comme vng grand cappitaine du haust d'vn rempart, commande à ses soudars. Les vertus attribuées à l'intellect sont : sapience, science, prudence, les arts, les cognoissances des causes et les notices des principes.

Les vertus moralles sont habitudes aguisées et aprises par longue accoutumance et long vsage, inssinuées, imprimées de longue main en cette partie et faculté de l'ame irresonnable, pour corriger, chastier, subiuger et mettre sous l'obeissance les passions de l'appetit et de la sensualité. Lesquelles vertus sont fortitude, patience, constance, foy, verité, iustice, libéralité, magnanimité, et leurs dépendences, lesquelles vertus moralles consistent tousiours en la médiocrité et au milieu de deux vices; c'est à sçauoir entre le trop et le peu. Pour vous monstrer, Sire, que mon dire est vray, nous en definirons deux ou trois; car, elles definies, vous pourrez facillement comprendre les autres.

Temperance est vne vertu de sçauoir comander aux voluptez sur deux extremitez et biens contraires. L'vn est vng debauchement et dereglement aux voluptez; l'autre est vne stupidité et hebetement des sens, qui empesche que l'homme ne peust honnestement gouster quel-

que volupté, comme on dict qu'estoit Zenoccatia (1).

Force ou fortitude est vne vertu d'endurer et soufrir les périls et les dangers, et en temps et lieu, auec raison, s'exposer à la mort si besoing en est pour le seruice de sa patrie et de son Prince. Ses contraires vices sont : temerité et couhardise. Le temeraire, sans raison ni sans occasion, se précipitera luy-mesme au danger; le couhard, encore que les trompettes animassent les pierres et que la bataille se donnast, ayant le cœur glacé de peur, sans auoir esguard ny à son deuoir, ny à la honte, s'enfuyra.

Liberalité est vne vertu qui despend son bien honnestement et splendidement, et qui prent plus plaisir à donner que à receuoir. Ses extremités sont prodigalite et auarice. Vous voyez qu'vn mauuais mesnager menge et dissipe en habillemens, festins et plaisirs, en peu de iours, le bien que ses ayeulx ont acquis auec cent ans de trauail. Son autre contraire vice est l'auarice. L'auaricieux, encore qu'il ayt plains coffres d'argent, il se lerra plustost mourir de faim que d'en oster vng liard.

Pour retourner à mon propos, il est certain que les vertus moralles ne sont pas facultez naturelles, comme est le voir, l'ouïr, le fleurer, le toucher, le gouster, l'engendrer, le digerer. En tous temps l'homme voit, et oyt, et touche, et engendre, et digere, si ses instruments ne sont viciés. Mais ses vertus sont aprises par vsage et

(1) Ce nom de Zenoccatia est défiguré sans doute. Je n'ai pu découvrir le personnage.

longueur de temps; car deuant que l'homme sache bien se temperer et commander, qu'il soit bon iusticier, obeissant à ses superieurs, charitable et misericordieux, il fault qu'il ayt apris auparauant que c'est que temperance, force, patience, iustice, charité, misericorde et telles autres vertus en general. Doncques ses vertus ne sont pas naturelles, elles sont toutes aprises ou, pour plus modestement parler, accoutumées. Quand l'homme les a vne fois aprises par longue coustume, il les met aprez en execution et operatyon.

De en (1) la partie inferieure de l'ame, qui est la sensualité, il y a vng mouuement naturel, que nous appelons passion, comme est ire, crainte, douleur, ioye, tristesse; lesquels tienent, comme dit Platon, du sang et du cœur, et qui sont presque dans le corps comme sont en la Republique les marchands et la noblesse. Le sang, comme siege de l'appetit de concupiscence et desir, semble au marchand lequel appete tousiours d'auoir plus qu'il n'a. Et le cœur ressemble à la noblesse qui, pleine de magnanimite, de force, d'ire, de colere, de courroux et d'ardeur, enuoye de terribles impressions en l'entendement. Et la raison est au hault de la tour et au sommet de la teste, comme vn Roy en son trosne, ou le senat en son pallais, corrigeant, amendant et fesant venir à obeissance telles passions et perturbations, et les contenant en leur debuoir.

Les anciens poëtes, affin que i'honnore mon

(1) Dedans?

mestier, ne pouuant monstrer aux yeux corporels combien le vice venant de passion estoit monstrueux, firent peindre vne chimere, qui estoit diuise en lyon, en dragon et en chèure, et vng cheualier dessus, nommé Belorophon, qui la tuait. Ce Belorophon estoit vng philosophe modéré, bien rassis et bien apris aux vertus moralles, qui tuoit, subiugoit ses passions et propres affections. Encore ont-ils fainct qu'il y auoit des hommes qui estoient centaures, bestes par la partie inferieure à cause de la sensualité, et hommes par la haulte à cause de la raison.

Or, quand les passions sont debordées et hors de mediocrité, elles ne sont pas seullement vicieuses, mais elles engendrent les vices. Mais, quand elles sont bien moderées et guidées par le frain de la raison, elles ne sont pas vicieuses; au contraire elles sont principes et matière de la vertu; car de voulloir du tout comme les stoïciens deraciner hors de l'homme les passions, cela est impossible. Tant que nous aurons foye et cœur, veines, arteres et sang, nous aurons des perturbations; or de les sauoir bien moderer, et attramper, c'est le faict et vray effect des vertus moralles.

Qui voudra considerer la faculté de l'âme en ses deux parties, il trouuera que les vertus intellectuelles sont si iointes aux morales, qu'il est bien malaisé de les pouuoir separer; car qui conduiroit la sensualité et nostre brutalité, si ce n'estoit la prudence et la raison, qui, comme vn bon cochier, conduict ses cheuaux et de loin preuoit s'il y a point quelque fosse, ou bourbier,

ou torrent, de peur de se perdre luy, sa coche et ses cheuaux.

Mais pource qu'il y a plusieurs sciences intellectuelles, qui ne sont vtiles au maniement des affaires publiques, comme est la phisique, l'astrologie, la iudiciere et beaucoup d'autres telles curiosités; si nous comparons telles vertus intellectuelles aux moralles, les vertus moralles les passeront de beaucoup. Socrate fut le premier, lequel, voyant les philosophes auparauant luy s'estre amusés à la cognoissance des metheores et, tousiours plantés sur vne montagne, auoir les yeux attachez aux nues, pour scauoir les causes des foudres, tonnerres, tempestes, cometes, neges, pluies, gresle et telles impressions de lair, luy, cognoissant que cela estoit inutille et qu'aussy bien, soit qu'on en sache la cause ou que on ne la sache point, ils ne laissent pas d'estre; il attira la philosophie, qui estoit en l'air (comme on dict que les sorcieres de Thessalie tirent la lune et la font venir en terre), la communicqua aux hommes et la logea dedans les citez, tournant la contemplation en l'action. Anaxagore, Thales, Democrite, se sont amusez à la contemplation; aussy ils n'ont iamais rien proffité à leur Republique, pour en acquerir le nom de bons citoyens. Au contraire, Pericles, Themistocle, Aristide; pour se mesler du maniment des affaires ciuilles et politiques, ils ont bien institué leur cité de bonnes loix, en temps de paix; en temps de guerre, bien ordonné les batailles, raporté force victoires et triomphes, au grand honeur et contentement d'eulx et de leurs citoyens.

On ne laisse pas d'estre homme d'honneur et de vertu, et de viure bien et sainctement sans sçauoir telles curieuses vanitez, qui nous estonnent du nom seullement, et dont l'effect n'est que vent. Voyez vous pas nos laboureurs, qui n'ont iamais apris que l'art de la charue; toutefois ils viuent en gens de bien et d'honeur. S'il y a quelque probité, vertu, foy, simplicité, prudhommie au monde, elle est parfaitement entre les laboureurs.

Ceux des terres nouuellement trouuées en Canada, Perou, Calicuth, n'ont poinct de science; toutesfois ils sçauent garder, de nature, vne amitié et société et vng bon comerce les vngs auec les autres.

Maintes villes ont flory en honneur et vertu, auant que la recherche de telles sciences fut reçue et aprouuée : comme Lacedemone, Rome, et mille autres. Or, qui pourroit auoir les vertus moralles et intellectuelles ensemble, ie confesse veritablement seroit Dieu et auroit le souuerain bien. Mais, puisqu'il est malaysé de les trouuer en vng mesme subiect, que l'action empesche la contemplation, et la contemplation l'action, il vault mieux choisir la meilleure partie, la plus vtile et la plus necessaire, et plus propre aux maniemens des affaires, qui sont les vertus moralles, qui nous rendent modérés, bien conditionnés, et qui nous font appeler du nom de vertueux et des gens de bien; que nous amuser à la vanité.

Vous me direz que la cause est tousiours meilleure que son effect, et que les intellectuelles sont les causes et les moralles l'effect.

Ie n'en veux pas opiniastrement disputer; mais ie sçais bien que iamais homme ne congneut parfaictement la cause des choses, sinon par ombre et en nue, et que Dieu a mis telles curiosités en l'entendement des hommes pour les tourmenter. Qu'ay-ie affaire de la cause qui faict estre le soleil ce qu'il est, s'il est plus grand ou plus petit, s'il est rond ou faict en dos de nauire, s'il s'allume au matin ou s'estainct au soir? cela ne sert de rien, ny à moy, ny au publicq; mais de cognoistre ses effects et opérations, comme il eschauffe la terre et la faict fructifier, par ses rayons que ie sens et que ie voy, de cela veritablement m'apartient la congnoissance.

Si l'on me dict que la vertu intellectuelle a pour subiect les choses celestes, qui poinct ne faillent, et que les moralles n'ont pour subiect que les choses basses et pleines de changemens et de mutations et, par consequent moins exellentes, ie responds que ce n'est pas grande vertu de contempler et s'amuser en vn subiect qui ne peult faillir, ni tromper. Mais auoir pour subiect les choses incertaines et le gouuernement des villes, où les vngs sont colères, les autres flegmatiques, les autres melancoliques, les vns ambitieux, les autres modestes, les autres arrogans, les autres simples, comme on voit en toutes villes, pleines d'alterations, de changes, de varietés de mœurs, et les sçauoir bien policer, gouuerner et moderer, veritablement c'est plus d'artifice que regarder et mediter cela qui est constant, et qui ne peult faillir ny deceuoir. Caton le censeur disoit que Rome se perdroit

quand on introduiroit tant de science. Quant à moy, si ce n'estoit de peur de honte, ie dirois que ie ne congnois poinct tant de vertus intellectuelles, qui sont propres aux endormis et agrauez de longue paresse, pour (1) les hermites et autres telles gens fantastiques et contemplatifs; nie retirant du costé de l'action. Car que sert la contemplation sans l'action? de rien, non plus qu'vne espée qui est tousiours dans vn fourreau, ou vng cousteau qui ne peult couper.

Ie conclus doncq, puisque les vertus moralles nous font plus charitables, pitoyables, iusticiers, attrampés, forts aux perils, plus compaignables, et plus obeissans à nos supérieurs, qu'elles sont à préferer aux intellectuelles.

(1) Le mot *pour* est raye et comme ajouté d'une autre écriture.

LETTRES

A MONSIEVR ET BON AMY MONSIEVR PASSERAT A BOVRGES (1).

Monsieur Passerat. Depuis ma lettre escritte, monsieur Lambin est venu souper auec moy qui m'a monstré vostre lettre latine en laquelle i'ay veu comme les bons huguenots de Bourges (car autres ne peuuent estre qu'eux) ont semé par la ville que ledit s^r^ Lambin auoit dit en chere publicquement que le monde estoit deliuré de trois athées sçauoir Muret, Ronsard et Loueau (2). Ie n'ay recueilly autres fruicts de telle nouuelle sinon l'honneur qu'on me faict de m'accoupler auec de si grands personnages,

(1) Bibliothèque impériale. Manuscrits. Ancien fonds latin, no 8585.

(2) Je ne suis pas sûr d'avoir bien lu ce dernier nom.

desquels ie ne merite deslier la courraye du soullier et voudrois que l'on me fist tousiours de tels outraiges à si bon marché et à si bon prix, et me sentirois bien heureux de pouuoir esgaller les vertus, scauoir, et doctrine, et bons vers des deux, et mesmes de Muret que i'ay cogneu homme de bien. Si monsieur Lambin l'a dit, ie n'en sçay rien, cela ne m'importe en rien et la dessus ie m'en iray demain aux Trois Poissons boire à vos bonnes graces, me recommandant de tout mon cœur à vos diuines Muses.

Vostre humble amy et seruiteur,

RONSARD.

AV CHAPITRE DE SAINT-MARTIN, DE TOVRS (1).

Venerabilibus et circumspectis viris decano, thesaurario et capitulo, insignis ecclesiæ beatissimi Martini Turonensis ad Romanum ecclesiam nullo medio pertinentis,

Petrus de Ronsard, serenissimi domini nostri Caroli Francorum regis christianissimi consilia-

(1) Paris, Bibliothèque impériale. Coll. Gaignières, 640. page 157.

Par cette lettre, écrite en latin, Ronsard, prieur de Saint-Cosme, et, à ce titre, l'un des dignitaires semainiers de Saint-Martin de Tours, prie les membres du chapitre de le faire remplacer dans ses fonctions aux fêtes prochaines. Le motif mérite d'être remarqué : c'est Charles IX qui retient son poëte à Paris pour qu'il travaille sans relâche à la *Franciade*. Il y a deux mois à peine que les quatre premiers chants ont paru; on doit donc en croire Ronsard :

Si le Roy Charles eust vescu,
I'eusse acheué ce grand ouurage.

Ronsard est conseiller et aumônier de Charles IX, comme il l'étoit de Henri II et de François II. Le gentilhomme signe et scelle de son sceau, avec trois poissons sur l'écusson. (Note de M. Gandar.)

rius et eleemosinarius, necnon prioratus conuentualis sancti Cosme de Insula prope Turones, ordinis sancti Augustini membri, a dicta vestra insigni ecclesia dependentis, ac eidem iure ordinario et lege diocesana immediate subiecti, prior commendatarius, ac vnus ex octo dignitatibus hebdomadariis vestræ ecclesiæ,

Reuerentiam, obedientiam et subiectionem, tantis viris et patribus debitas.

Placuit præfatæ Maiestati Regiæ nos animum nostrum ad versibus præclara huius nostræ Galliæ gesta ad hæc vsque nostra tempora scribendum et in lucem emittendum, quo ne videatur sopita tot generosorum virtus, appellere (1), iam, procul dubio, cœlestis gratiæ dono, huius operis limina salutauimus, ac eadem gratia prosequemur. Quamobrem vt hebdomadem ipsam, quam in præfata vestra ecclesia nostri prioratus, huiusmodi ratione (2), in propria (cessante legitimo impedimento), vel per capacem eiusdem vestræ Ecclesiæ facere tenemur, per vos deputandum, vel a nobis iam deputatum et commissum, tantisper regiæ maiestati seruiemus, vel quamdiu vestris venerandis circumspectionibus placuerit, fieri permittatis, rogo atque obsecro. Me hac vestra gratia et munificentia fruentem gratum ac memorem perpetuo præstabo.

(1) Le texte est clair, malgré l'embarras de la phrase : Le Roi veut que Ronsard s'applique (animum appellat) à écrire en vers et mettre en lumière les gloires de la France jusqu'à ce jour (ad hæc usque nostra tempora). (Note de M. Gandar.)

(2) De la manière suivante : soit en personne, soit par un délégué. (Note de M. Gandar.)

Datum et actum Parisiis sub signo et sigillo nostro, die XI^a^ mensis Nouembris, anno Domini MDLXXII (1).

RONSARD.

Scellé en cire rouge entre deux papiers sur lacs de parchemin.

(Ici le fac simile de l'écusson, trois poissons (2); puis au verso :)

Et sur le dos est écrit :

« Le penult^e^ iour de nou^e^ l'an 1572, ces présentes lettres ont esté présantées au chapitre de l'Eglise de M^r^ S. Martin dudit Tours par fr. Toussaint Morand, soubz-prieur dud. prieuré. M^rs^ du chap^re^ de lad. Eglise ont dict qu'ilz excusoient et de faict ont excusé led. s^r^ Prieur pour les causes mentionnées au blanc de l'autre part, faisant faire ses sepmaines qu'il est tenu faire, et ce par personne capable, iusques à vng an. — Faict au chap. de lad. Eglise mons^r^ s. Martin, les iour et an que dessus.

Par chapitre,

QVERCEROT. »

(1) J'ai rétabli l'orthographe du texte latin; on voit ce qu'il faut penser des paroles de Sainte-Marthe « *latine doctissimus* »: Ronsard avoit beaucoup lu les latins, mais il ne savoit pas écrire leur langue. (Note de M. Gandar.)

(2) Les Ronsard portoient d'azur à trois gardons d'argent, cet écusson timbre encore les châteaux de la Poissonnière et de Glatigny, qui appartenoient à la famille.

Mais le poëte avoit des armoiries particulières qui lui avoient été données par Charles IX^e^ : d'azur à trois roses d'argent, feuillées et soutenues de sinople (Paillot, p. 574), allusion peut-être à cet anagramme de son nom : Rose de Pindare.

A ANTOINE DE BAÏF (1).

Bons Dieux! Quel liure m'auez vous donné de la part de M de Sainte-Marthe! ce n'est pas vn liure, ce sont les Muses mesmes, i'en iure tout mon mystérieux Hélicon, et s'il m'était permis d'y asseoir mon iugement, ie le veux préférer à tous ceux de mon siècle, voire quand Bembe et Naugere, et le diuin Frascator en deurait être courroussez, car, ioignant la splendeur du vers nombreux et sonoreux à la belle et pure diction, la fable à l'histoire, et la philosophie à la médecine ie di : *Deus, Deus ille Menalca!* et le siècle heureux qui nous a produit vn tel homme, c'est assez dire.— Ie m'en vais dormir et vous donne le bon soir.

RONSARD.

(1) Cette lettre fait partie de la précieuse collection d'un amateur, qui a eu la bonté de m'en donner une copie.

Claude Binet la mentionne dans la vie de Ronsard, et fait connaître qu'elle a été écrite à Baïf à propos de la Pœdotrophie de Scévole de Sainte-Marthe.

LETTRE (1)

A MONSIEVR LE COMTE DE MONTAFIER (2) GENTILHOMME ORDINAIRE DE LA CHAMBRE DV ROY.

Monsieur, ie n'ay voulu faillir, après auoir seu l'opinion de vos amys de vous auertir comme toutes choses se passent, de quoy vous ne pouuez receuoir contentement, ayant vous et monsieur votre frère perdu le Roy v^re^ maistre, lequel décéda dimanche après midy entre troys et quatre, auquel Dieu a faict ceste grace de luy donner l'esprit sy asseuré que se estre sou-

(1) Cette lettre est conservée en original dans les archives du château du Grand Lucé, département de la Sarthe. La copie en a été donnée par Madame la marquise d'Argence, née Rochemore, propriétaire de la terre du Grand Lucé. La signature diffère beaucoup de celle de la lettre précédente, ce qui porte à croire qu'elle a été écrite par un des frères de Ronsard. Il semble d'ailleurs que le poëte eût parlé avec moins d'indifférence de la mort de ce Roi, qu'il aimait d une affection presque paternelle, ce Charles IX, si richement doué pour les arts et les lettres, qui laissa faire et ne fit pas la St Barthélemy, et à qui sa mort aurait dû faire pardonner le crime politique commis sous son nom.

(2) Seigneur de Lucé, du chef de sa femme Anne de Pisseleu.

uenu de ses affaires iusques à demye heure auant sa mort. Aussy qu'il a pryé et commandé à ceulz qui luy ont esté affectionnés, seruiteurs durant sa vie, qu'ils le luy fussent après sa mort, et qu'ils eussent à reconnoistre la royne sa mère, comme luy mesmes, attendant le retour du Roy de Pollongne son frère, lequel est auerty il y a trois sepmaines de se tenir prest au premier mandament qu'il auroit, pour le peu d'espérance qu'on auoit que le deffunt Roy peust plus viure. Il a aussy permis que monsieur feist ferre le serment aulx capitaines des gardes tant francoys que autres, à la royne sa mere.

Vos amys sont d'opinion que vous en venyez pour luy baiser les mains. Il y a quatre iours qu'il ne se despechoit pas vn passeport et auoit-on mandé à Metz de ne laisser passer personne aussy que l'on a auerty par tous les gouuernements et à ceulx qui commandent aulx armées de prendre garde à eulx. Chemereux partit assoyr à dix heures pour aller en Poullongne, l'on en a despeché d'autres par diuers endroits, qui est, Monsieur, tout ce que ie vous puis mander.

Faisant fin, ie pryerai Dieu, Monsieur, qu'il vous donne santé heureuse et longue vie.

A Paris, ce dernier de may.

Messieurs le Premier et de Beaumont vous baysent bien humblement les mains.

Vostre à iamais très obeissant pour vous faire seruice.

DE RONSARD.

FIN.

TABLE

Vers à Ronsard, par Charles IX... Page I
Sonnet à Ronsard, par Sainte-Beuve..... II
Sonnet à Ronsard, par P. Blanchemain .. III
PRÉFACE..... 1
NOTE BIBLIOGRAPHIQUE 5
PIERRE DE RONSARD, par Guillaume Colletet..... 15

VERS INÉDITS.

Au Roy Charles IXe. Roy le meilleur des Roys..... 127
Discours. Contemplant l'autre iour..... 133
Discours d'vne amante. Qui suit d'Amour. 137
Élégie. Ainsi qu'on veoit..... 148
Épitaphe de feu M. de l'Aubespine..... 153
Sonnet. Si quelque Dieu..... 154
Sonnet. Villeroy, dont le nom..... 155
Stances pour la fontaine du Gast..... 156
Quadrains contre Des-Portes..... 157
Quadrains contre Du-Bartas..... 158
Sur la mort du Roy Charles IXe..... 159

Quadrain sur la Franciade..... 160
Sonnet à Marie. Lorsque ie vais reuoir.. 160
Sonnet au Roy de Nauarre. Roy de vertu. 161
Épitaphe de Charles de Boudeuille..... 162
Fragments du 2e liure de la Franciade... 163
Chanson contre les Docteurs et Ministres assemblés à Poissy..... 168

VERS TIRÉS DE DIVERS RECVEILS.

Les Bacchanales. Amis, auant que l'Aurore..... 173
Sonnet à Cassandre. Que tu es, Cicéron.. 196
Sonnets à Marie : I. Puisqu'autrement... 197
II. Le iour me semble..... 197
III. Seul et pensif..... 198
IV. Si trop souuent..... 199
Sonnet à Hélène. Cest honneur, ceste loy. 200
Odelette. Tay toy, babillarde Arondelle. 201
Ode à la Royne d'Escosse..... 202
Ode à Diane de Poitiers..... 203
Ode. Baiser fils de deux leures closes.... 206
Ode. L'vn dit la prise des murailles..... 207
Dialogue des Muses et de Ronsard..... 208
Ode. Si tost, ma doucette..... 210
Sonnet à Simon Bouquet..... 211
Vers pour la statue de Francion..... 212
Pour la statue de l'Abondance..... 214
Pour vn emblesme représentant des saules..... ... 214
Pour vn Hercule..... 215
Pour la statue de Mgr. le duc d'Aniou.... 215
Pour la statue de Mgr. le duc d'Alençon.. 216
Sonnet pour la Royne-mère..... 217

Sonnet pour la statue de l'Hyménée..... 218
Sonnet sur la nauire de la Ville de Paris.. 219
Sonnet en faueur de Cleonice..... 220
Sixain à Adrien de la Morlière..... 221
Vers à Marie des Marquets..... 222
Sonnet à M. des Caurres..... 223
Sonnet aux Iesuites..... 224
Sonnet. Des beautez, des attraits..... 226
In symbolum Thiboustorum familiæ epigramma..... 227

VERS SUPPRIMÉS DANS LA FRANCIADE :

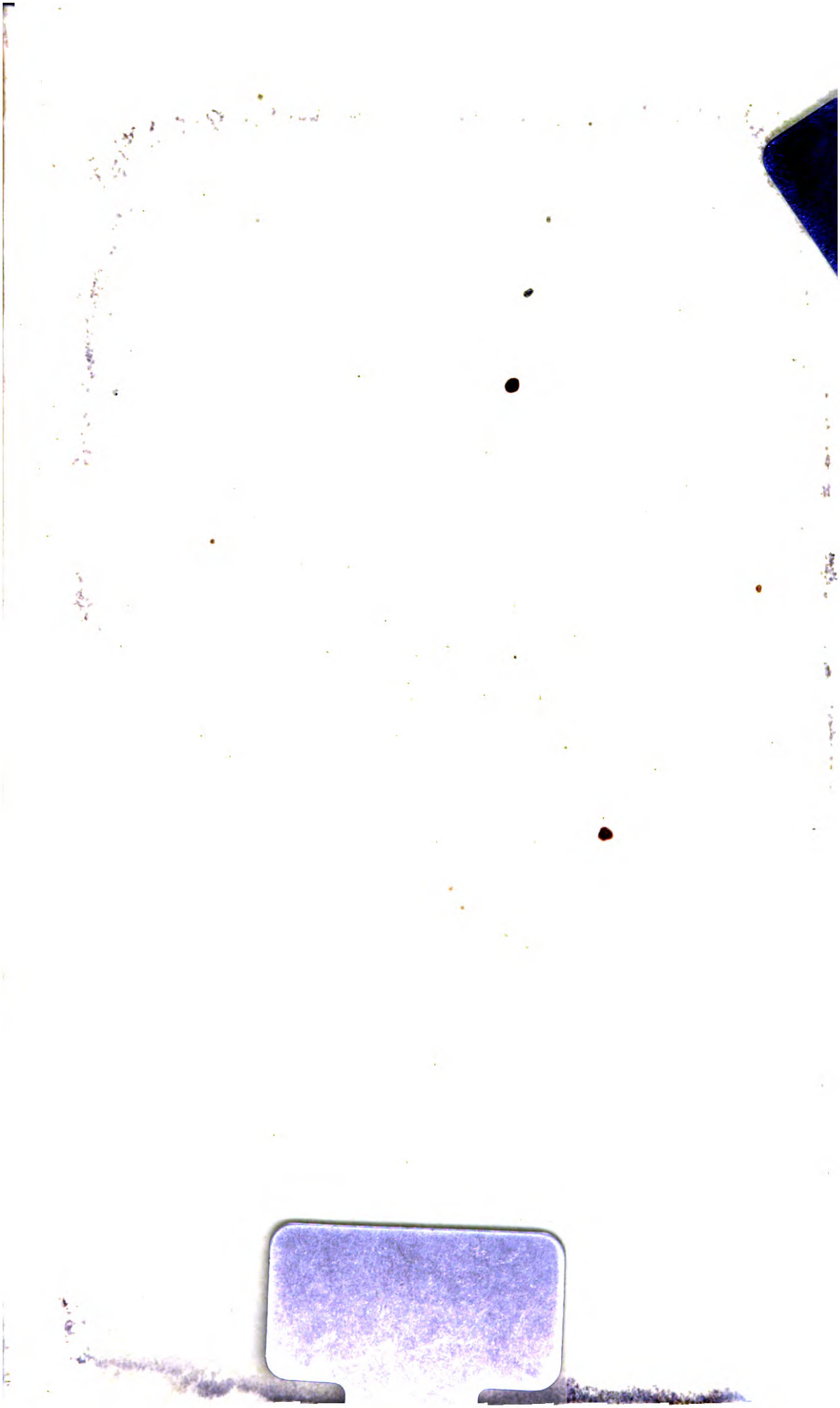
Iupiter reuele à Iunon les destinées de Francus..... 228
L'ombre d'Hector apparoist à Helenin.. 233
Comparaison du haquebutier..... 235
La Flotte de Francus assaillie par la tempeste..... 236
Menaces de Phouere à Francus..... 238
Duel de Phouere et de Francus..... 239
Hymne à la Victoire..... 241
Beauté de Francion..... 242
Amour naissant..... 244
Funerailles..... 246
Adieux de Francus à son ami..... 247
Francus et la prophetesse Hyante..... 249
Portrait de Clouis..... 251

VERS ATTRIBVÉS A RONSARD.

Sonnets d'estat : I. Ne t'estonne, Bignet. 255
II. Vous iouez comme aux dez..... 256

III. Les Rhenois sans pitié..... 256
IV. Voyons de nostre Estat. 257
V. Ne peindez vn leurier..... 257
VI. Pourquoy dors-tu?..... 258
VII. Ganimed's effrontez..... 259
VIII. Ils iront non feront..... 259
IX. Ie me ry quand ie voy..... 260
Au Roy, sur la mort de son Quélus..... 261
Sonnet sur les statues des Mignons..... 262
Sonnet au Roy faisant l'amour aux Nonnains..... 263
Prière pour les trois Mignons..... 264
Sonnet contre l'Amour..... 265

ŒVVRES EN PROSE.

Discours sur l'Enuye..... 269
Première préface de la Franciade..... 279
Des Vertus intellectuelles et morales.... 287
Lettre à Passerat..... 297
Lettre au Chapitre de Saint-Martin..... 299
Lettre à Antoine de Baïf..... 302
Lettre à M. le comte de Montafier..... 303

Achevé d'imprimer pour la première fois,
chez Bonaventure et Ducessois, à Paris;
ce premier septembre 1855.